

Nouvelle série - N° 145

ISSN 0755-8805

BULLETIN  
DES SÉANCES  
DE  
**L'ACADÉMIE DE NIMES**

ANNÉE 2004



ACADÉMIE DE NIMES  
16, rue Dorée  
NIMES  
2004

## BUREAU DE L'ACADÉMIE

*pour l'année 2004*

Président d'honneur : M. Jean-Pierre HUGUES,  
préfet du Gard

Président : M. Pascal GOUGET  
Vice-président : Mme Hélène DERONNE  
Secrétaire perpétuel : Mme Christiane LASSALLE  
Secrétaire adjoint : Mme Catherine MARÈS  
Trésorier : M. André COSTABEL  
Trésorier adjoint : M. Pierre-Marie MICHEL  
Bibliothécaire : M. Pascal GOUGET  
Archiviste : Mme Monique KUNTZ

---

Tous les envois de fonds doivent être faits au compte courant postal : Montpellier 136-63, Académie de Nîmes, 16, rue Dorée, 30000 Nîmes.

Les revues et publications doivent être adressées au siège de l'Académie : 16, rue Dorée, Nîmes.

---

© by Académie de Nîmes - 2005

ISSN 075568805

## FAITS ACADÉMIQUES

|   |     |
|---|-----|
| Élection du président et du vice-président.....   | 7   |
| Réception de M. Bernard Mounier.....  | 12  |
| Passation de pouvoir entre les présidents et les vice-présidents.....   | 27  |
| Présentation de la candidature de Mme Brigitte Maurin.....  | 31  |
| Séance publique du 1 <sup>er</sup> février.....   | 32  |
| Décès de M. André Dupuis, correspondant.....  | 32  |
| Présentation de la candidature de deux membres non résidants<br>Mme Jurgensen et M. Aventurier.....   | 33  |
| M. Lecoq demande l'autorisation de faire figurer sur internet les<br>ouvrages de la bibliothèque.....   | 35  |
| Élection de Mme Jurgensen et M. Aventurier.....   | 36  |
| Réception des membres de l'Académie royale de Valencia.....   | 43  |
| Réception de Mme Jurgensen et de M. Aventurier.....   | 44  |
| M. Gabriel Audisio est élu président de la Fédération pour l'Institut<br>Jean-François Séguier.....   | 55  |
| Élection de six correspondants : Mmes Mathieu-Dupont, Paule<br>Plouvier, MM. Chabert, Maréchal, René Maubon et Pautrat.....                                     | 55  |
| L'Académie s'associe à la protestation contree la limitation des<br>cours de grec et de latin dans l'enseignement secondaire.....                               | 56  |
| Élection de Mme Micheline Poujoulat.....  | 61  |
| Élection de Mme Brigitte Maurin.....  | 63  |
| Réception de Mme Brigitte Maurin.....   | 98  |
| Réception des quatre correspondants cités plus haut.....  | 64  |
| Décès de M. Jean-Pierre Nègre, correspondant.....   | 81  |
| Réception de Mme Micheline Poujoulat.....   | 84  |
| Lettre de M. Raymond Martin, correspondant, annonçant sa<br>démission.....  | 118 |
| L'Académie est représentée à Manduel à la célébration du 150 <sup>e</sup><br>anniversaire du Félibrige, et des félibres manduellois, dont Pierre<br>Hugues..... | 120 |
| L'hôtel de l'Académie ouvre ses portes pour les Journées du<br>Patrimoine.....  | 121 |
| Le président est présent à Angers pour assister à la Conférence des<br>académies de Province.....   | 122 |
| La sortie annuelle de l'Académie a lieu au Pompidou.....  | 123 |
| Élection de M. Pierre-Marie Michel à la charge de trésorier.....  | 124 |
| L'Académie participe à une séance de l'Académie du Var, à<br>Toulon.....  | 125 |
| M. Pradel représente l'Académie à la Conférence des Académies<br>de Province.....   | 126 |

|   |     |
|---|-----|
| Élection de M. Henri Hugues à la charge de trésorier adjoint.....     | 128 |
| M. Louis Durteste présente la candidature de M. Bernard Fontaine..... | 130 |
| Le prix Issoire est attribué à Mme Isabelle Dubois. ....              | 130 |
| Remise d'une médaille à M. Robert Doria et à M. Lucien Vauclare.....  | 130 |

## COMMUNICATIONS

|   |     |
|---|-----|
| M. Christian Salenson, membre résidant : <i>Les Sept dormants de l'Atlas, les moines de Tibhirine : vers un dialogue des cultures.....</i>                      | 31  |
| Mme Adeline Durand, correspondant : <i>La forêt médiévale (IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle) au miroir des cartulaires et de l'anthracologie. ....</i> | 33  |
| M. Louis Durteste, membre résidant compte rendu de M. C.-A. Sarre, <i>Le dossier-vérité du Concorde, 1955-2000</i> , édit. Aéronautique, 2002.....              | 36  |
| M. Guihem Fabre, membre résidant : <i>Le site de Nîmes avant le Moyen Âge (avec projections).....</i>   | 42  |
| M. Pascal Gouget, membre résidant compte rendu de M. Hugues Romano : <i>Sous le regard de la Joconde : Léonard de Vinci</i> , édit Théétète, 2003.....          | 56  |
| M. Jacques Galtier, membre résidant : <i>Napoléon Bonaparte et les protestants. ....</i>  | 59  |
| M. Henry de Seguins-Cohorn membre non-résidant : <i>La Révolution française dans la région d'Uzès, à travers les écrits du baron de Castille.....</i>           | 61  |
| Mme. Catherine Marès, membre résidant : <i>Le langage symbolique.....</i>   | 82  |
| M. Olympe Bhely-Quenum, correspondant : <i>Migrations, mythe, rituel et culture.....</i>  | 96  |
| Mme Nicole Agussol, correspondant : <i>Au XVII<sup>e</sup> siècle - de Nîmes au quai des Orfèvres - Jérémie Ferrier, sa famille ou la Fatalité.....</i>         | 122 |

|   |     |
|---|-----|
| Mme Marcelle Viala, membre résidant :<br><i>Mistral et Le Mourgue</i> .....   | 124 |
| Mme Rose Jurgensen, membre non résidant : <i>L'Inde et la dynastie<br/>Nehru</i> .....  | 126 |
| M. Bernard Cavalier, membre résidant : <i>Engagement humanitaire,<br/>de l'utilité des petites associations. Un exemple régional : «Les<br/>lampions»</i> ..... | 128 |
| M. Charly-S. Jallatte, membre résidant : <i>Un écrivain provençal,<br/>lauréat du premier Prix Renaudot : Armand Lunel</i> .....                                | 130 |

## HOMMAGES

Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme, tome II.

M. William Vidal, *Véritable histoire de Nîmes et autres poèmes*.

Mme Dubost-Vedelet, *Clarensac en Vaunage et ses habitants, du  
néolithique à l'an 2000*.

M. Henri Guichard, *La Grande guerre du soldat Guichard. Itinéraire peu  
commun d'un poilu. Carnets de route 1916-1919*.

M. Georges Sapède, *Les poètes de l'An II, du Languedoc au Paris de la  
Révolution*, édit. Presses du Languedoc.

M. Henri Ségaud, *Alphonse Daudet, 100 ans déjà. Témoignages  
d'aujourd'hui*.

Association Maurice Aliger, *La Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle*.

## SÉANCE DU VENDREDI 9 JANVIER 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, vice-président,  
en l'absence de M. Roger GROSSI excusé.

Sont présents : MM. Bonifas, Bruguerolle, Cavalier, Chausse, Costabel, Mgr Dalverny, Mme Deronne, MM. Dervieux, Durteste, Galtier, Gouget, Hugues, Jallatte, Lévy, Mme Marès, MM. Maubon, Ménard, Michel, Mounier, Pradel, Puech, Roger, Sapède, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Audisio, Debant, Grossi, Mme Kuntz, MM. Salenson et Tempier.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Capelier, Chillet-Pijac, Doria, Mazier, Monteils, Moreau, Pincemaille ; excusé : M. Aventurier.

Le procès-verbal de la dernière séance a été lu et approuvé à l'unanimité.

M. Gouget présente à l'assemblée ses vœux pour la nouvelle année.

Nous avons été très sensibles aux vœux qui nous ont été adressés par M. le maire (et la municipalité de Nîmes), par M. le président du Conseil général, et par diverses personnalités, ainsi qu'à ceux qui nous ont été envoyés par les présidents et les membres de diverses académies : celles de Besançon, de Caen, et de la Rochelle, celle d'Arles qui nous communique la liste de ses communications du trimestre, celle de Dijon (accompagnée de son programme et de celui d'autres organismes qui lui sont proches, d'une invitation à sa séance solennelle de janvier, avec remise de prix, ainsi que du sommaire des récents mémoires de la Commission des antiquités du département de la Côte d'or). Nous avons aussi été très touchés par les souhaits du président de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne (Auxerre) qui nous communique, elle aussi, son programme.

M. Agulhon, du Collège de France, membre non résidant, nous dit son intention de participer davantage à nos travaux durant l'année qui s'ouvre et M. Aimé Vielzeuf nous fait part de ses regrets de ne pouvoir, en raison de sa santé, être parmi nous aujourd'hui, pour la réception de son successeur.

Nous sommes conviés aux prochaines conférences de la Société d'histoire du Protestantisme : *Du non au nom (d'Abraham à Jacob)*, par notre confrère M. Lévy à Carré d'Art ; des Mardis universitaires à Vauban : *Culture familiale et mobilisation scolaire de l'enfant*, par Mme Odette Lescarret, professeur au Centre universitaire de Nîmes ; du C.A.U.E : *L'embellissement des villes : exemples de Nîmes et Montpellier aux XVII<sup>e</sup>*

et XVIII<sup>e</sup> siècles, par M. Alain Gensac, architecte-urbaniste ; ainsi qu'à une rencontre organisée par le Centre régional des Lettres, au Château de Castries, sur le thème : *L'Algérie et ses mémoires coloniales*.

Nous avons reçu en hommage le dernier numéro du *Bulletin du Comité de l'Art chrétien*.

L'ordre du jour appelle ensuite l'élection du président (M. Pascal Gouget) et du vice-président (Mme Hélène Deronne). Élus tous deux par 24 voix et une abstention, ils remercient leurs confrères de leur confiance. Mme Deronne signale qu'elle aura quelques difficultés, pour des raisons professionnelles, à être présente le vendredi, de février à la fin de mai, mais qu'elle assumera les obligations qui lui incombent.

Lors de la réunion de bureau, il a été décidé que la séance publique du 1<sup>er</sup> février se tiendrait au lycée Alphonse-Daudet, puisqu'il n'est pas possible d'obtenir l'auditorium d'Atria, indisponible à cette date. Le déjeuner aura lieu au restaurant «l'Orangerie». Nous inviterons les deux lauréats des prix Forado et Issoire, et nous pourrions aussi proposer à Mmes Bosc, Fabre, Liger, Galy, Lamarque et Cannat de se joindre à nous. Les dates de réception des nouveaux résidants sont fixées au 2 avril pour le successeur de M. Liger, au 28 mai pour le successeur de M. Cannat et au 11 juin pour le successeur de M. Goujon. On devra désigner un membre du bureau pour assurer les contacts avec la presse ; nous pensons à M. Capelier, correspondant, s'il habite toujours à Nîmes.

Les anciens présidents ont été sollicités pour examiner les candidatures de deux membres résidants et deux candidatures de membres non résidants.

Puis M. Gouget demande que l'on introduise le nouvel académicien qui va être reçu aujourd'hui, M. Bernard Mounier, et lit le texte d'accueil rédigé par M. Grossi :

«Le siège de Monsieur Aimé Vielzeuf, nommé, à sa demande, membre honoraire, est demeuré vacant depuis le 3 mai 2002. Une série d'événements indépendants de notre volonté a retardé notre décision en ce qui concerne son remplacement.

Le 24 octobre 2003 fut présentée à la Compagnie la candidature de M. Bernard Mounier au siège de M. Aimé Vielzeuf. Au cours de sa séance du 28 novembre 2003, l'Académie a élu Monsieur Bernard Mounier, membre résidant.

Madame le Secrétaire perpétuel,

Mesdames et Messieurs les Académiciens,

Mesdames et Messieurs les Correspondants,

Mesdames et Messieurs les parents et amis du nouvel Académicien.

Nous sommes heureux de vous accueillir à l'occasion de la réception de notre nouveau confrère.

Monsieur Bernard Mounier est un pur Gardois. Il est, comme Aimé Vielzeuf, fils de mineur. Tous deux appartiennent au monde du journalisme, au monde des médias. Par votre famille, Monsieur, vous êtes enraciné dans le peuple des mineurs, hommes fiers, courageux, et qui paient souvent très cher leur appartenance à ce monde de travailleurs du charbon.

La mine offrait alors souvent du travail à ceux que les accidents des marchés agricoles ou les imprévus de l'agriculture conduisaient à la ruine et la misère. La mine les aidait à résoudre les difficiles questions du logement, de l'école, de la prévoyance et du soutien au temps de la maladie et de l'épreuve. C'est lorsque j'étais pasteur dans les mines du Pas-de-Calais que j'ai découvert ces femmes et ces hommes généreux. Que j'ai appris l'existence des mines des Cévennes. Elles étaient proposées comme un remède, avec le soleil, et la douceur du climat, aux jeunes hommes que la silicose frappait sournoisement, français, italiens, polonais et déjà maghrébins. J'ai retrouvé quelques-uns de mes paroissiens de Lens transplantés ainsi dans le Midi, au hasard des rencontres, lorsque mon ministère m'eut conduit du Nord à Nîmes. Ce monde de la mine vous l'avez douloureusement connu.

Évoquons maintenant quelques événements de votre vie familiale :

Vos grands parents maternels : Dussert Prosper est mineur de fond, et meurt à la mine, vous ne le connaîtrez pas. Son épouse, Chardonal Antonie, travaille au lavage du charbon puis est affectée à l'entretien de la lampisterie, après la mort de votre grand-père. Ce sera une précieuse grand-mère pour vous.

Vos grands-parents paternels : Mounier François, mineur de fond aussi, meurt en 1972 dans un accident minier ; vous étiez alors lycéen à Alès et aviez 17 ans. Son épouse, Salles Antoinette, est agricultrice. Elle est morte en 1949 à 37 ans.

Vos parents : Francis Mounier, votre père, est mineur de fond, il meurt à la mine à 29 ans (1932-1961). Son épouse, Dussert Thérèse, votre mère, est secrétaire.

Vous êtes, Bernard, leur unique enfant. Vous êtes né le 6 février 1955 à la Grand-Combe. Vous voilà orphelin, vous avez six ans. Mais, ici, la mine cruelle ne se contente pas de tuer le chef de famille. Là où régnait la jeunesse, la joie de l'amour, et où s'épanouissait une famille heureuse, la mort du père après celle des grands-parents va avoir des conséquences

dramatiques pour Madame votre Mère. Le choc est si destructeur que, sans autre raison apparente, votre jeune maman devient aveugle et sourde, comme si son corps fragile et son cœur meurtri refusaient de survivre au drame. Les médecins cherchèrent en vain à découvrir une cause biologique expliquant cette double fermeture au monde. Votre mère ira d'hôpital en hôpital, d'établissements médicaux en centres sociaux, toujours écrasée par l'insupportable. Vous allez, tout au long des années qui suivirent, tenter de trouver un chemin de dialogue avec votre mère et vous le trouverez. Vous l'aimez tendrement et elle n'a que vous à aimer. Vous trouvez les moyens de garder cette communion qui vous est indispensable à tous deux, vous inventerez ensemble le langage des doigts. Plus tard, les autorités de tutelle, frappées par la qualité de votre relation filiale, vous demanderont de devenir « son tuteur », le tuteur de votre mère.

Vous l'avez accompagnée jusqu'à sa mort en l'an 2000, elle avait alors 68 ans et vous aviez 45 ans.

Il nous faut maintenant revenir à vous.

Et à votre devenir en ce chemin. Votre grand-mère maternelle Antonia vous prend en charge. C'est elle qui règle les questions administratives de pension et toutes les questions de votre enfance. Elle suit aussi, bien sûr, le devenir de sa belle-fille Thérèse. Antonia est une femme forte, une fidèle catholique, une chrétienne dont l'exemple marquera profondément toute votre vie.

Vous auriez pu sombrer dans la révolte, le désespoir, la dépression. Il faut si peu pour détruire un enfant. Mais l'amour que vous trouvez chez votre mère, dans votre grand-mère, chez votre tante Viviane Dussert Lavigne, la sœur de votre mère, est la source et la racine de votre bonheur.

A la Grand-Combe, à l'école primaire Trescol, vous faites, de 1960 à 1965, votre formation élémentaire. Votre grand-mère vous fait inscrire, comme élève interne, au Lycée Jean-Baptiste Dumas d'Alès où vous poursuivez toutes vos études secondaires de 1965 à 1973. Vous avez un moment difficile dans votre scolarité en 1967 et 1968, mais votre cousine Viviane Lavigne-Kernreuter, psychologue, est là et vous aide à passer le cap délicat.

Vous m'avez rappelé l'extraordinaire confiance que votre grand-mère vous accorde pour faciliter votre vie d'adolescent, d'interne qui doit revenir souvent à la Grand-Combe, pour les fins de semaine et pour les vacances. Elle loue pour vous un petit appartement proche de l'Église catholique, de la communauté protestante et de ses groupements de jeunesse, en particulier des éclaireurs unionistes. Vous devenez rapidement cadre et chef responsable. Vous assumez déjà en adulte responsable les charges d'une maison. Vous êtes indépendant, mais, tout près, beaucoup

apportent une affectueuse attention à l'adolescent et bientôt à l'étudiant studieux que vous allez devenir.

Vos études terminées par le baccalauréat-comptabilité, vous annoncez que vous avez décidé de commencer vos études de théologie à la Faculté libre de Théologie protestante d'Aix-en Provence. Votre famille respecte votre choix. Vous terminez vos cinq années d'études (1974-1979) en présentant un mémoire d'éthique sur le philosophe René Girard, sur le thème « réflexion sur la violence et recherche sur le bouc émissaire ».

Objecteur de conscience, vous demandez alors, et obtenez la possibilité d'accomplir vos deux ans de service civil au Bureau social d'Aix-en-Provence.

En vos heures de liberté, vous faites œuvre d'évangéliste, vous ouvrez, parmi les autres stands étudiants, un stand biblique dans le hall de la Faculté des Lettres ; les deux paroisses protestantes d'Aix-en Provence, l'Église Réformée de France et l'Église Réformée Évangélique, vous demandent d'assurer l'aumônerie de la prison d'Aix. Au cours de vos diverses activités, vous êtes conduit à entrer en relation avec un entrepreneur de travaux publics responsable d'un chantier à Aix, et protestant actif, Mr Bonfils. Vous rencontrez sa charmante fille, Sylvette Bonfils, l'une des secrétaires de la Faculté des Lettres.

Vous êtes très disponible pour tous. Les paroisses protestantes d'Aix-en-Provence vous demandent de présider des cultes dominicaux dans les villages du secteur. Vous allez en particulier au village de l'Estréchure où les Bonfils ont une maison. Des liens se créent et vous vous mariez le 25 juin 1977 avec Mlle Sylvette Bonfils, aux Plantiers, dans la paroisse de Saint-Jean-du-Gard.

Alors commence pour vous deux une expérience qui, par sa nouveauté, vous réjouit fort. Les deux églises protestantes de Sainte-Croix-Vallée-Française vous demandent de desservir conjointement les deux communautés et de réunir leurs deux conseils en un unique conseil responsable. C'est une première expérience pour le protestantisme français. On ne vous donne aucun cahier de charges, on vous prie seulement de « de vous occuper de la jeunesse ».

Pasteur en Cévennes

Ainsi commence pour sept ans une étonnante expérience. Bernard Mounier et son épouse trouvent dans le Conseil commun une trentaine de femmes et d'hommes chargés dans l'ensemble du secteur géographique de la plupart des responsabilités administratives, politiques, économiques. Le Conseil est présidé par le docteur Michel Monod, Président du Conseil Général de Lozère et du Parc des Cévennes.

La perspective coutumière du ministère pastoral, outre les fonctions religieuses, se situe dans le temps des loisirs. Mais à Sainte-Croix apparaît

chez tous ces fidèles le désir d'aller plus loin. Réfléchir aux problèmes concernant le travail, les besoins réels et concrets des femmes et des hommes de tous âges de ces montagnes et de ces vallées. Très vite une première association est créée : l'Association pour la promotion de l'emploi en Cévennes. Puis sera créé un atelier de menuiserie. Pour trouver chez soi les moyens financiers pour les investissements nécessaires, une « Société d'actionnariat populaire est lancée ». La population est appelée à devenir actionnaire des entreprises et des nouveaux projets culturels décidés par tous. Dès la première année, après des rencontres dans les divers villages pour « écouter l'histoire de cette région », un grand spectacle « Son et Lumière » est monté, auquel seront associés les résidants ordinaires du pays, les touristes qui reviennent chaque année dans leur terroir familial. Et au cours des années s'ajoutent des actions diverses adaptées aux groupes d'âges. Bientôt est créée une radio locale diffusant sur tout le pays. Chaque année, la grande fête estivale voit grandir le nombre de ses participants qui pourra atteindre plusieurs milliers.

Mais, tandis qu'approche la fin de l'engagement contracté : tenter une expérience de sept ans, un doute apparaît dans l'esprit du couple « pastoral » et de quelques responsables. Le pasteur exerce dans le milieu rural une fonction reconnue. Il jouit de la sécurité de l'emploi et d'aides multiples pour assumer son service. Le temps n'est-il pas venu de rompre avec la sécurité en entrant dans l'aventure d'une action sans filet ?

Lorsque vous faites le point et essayez d'inventer l'avenir, vous vous interrogez sur l'avenir, vous vous posez une question : « Aujourd'hui, que peut-être notre témoignage, quelle est l'attente des hommes devant ceux qui se présentent comme des croyants » ? il ne suffit plus d'être croyants, il faut aussi devenir crédibles, entrer dans un chemin de risque.

Et c'est ainsi qu'un beau matin, une grande tristesse au cœur, dans le cœur de l'équipe pastorale, mais aussi dans le cœur de tous ceux qui ont vécu cette riche aventure, une conviction forte s'impose, il faut changer de chemin, il faut tenter une autre aventure. C'est dans cette assurance que Sylvette, Bernard et leurs deux enfants David et Simon quittent Sainte-Croix-Vallée-Française, sans bien savoir où ils dresseront leur tente. Une autre vie commence, sans contrat, sans sécurité, mais avec la conviction qu'il faut poursuivre la route et servir le Seigneur et les hommes en inventant les outils et les méthodes de rencontre des hommes que ce temps appelle.

C'est le 12 juillet 1987. Les autorités ecclésiastiques ne se prononcent pas. Les amis prêtres et pasteurs qui ont suivi le chemin parcouru, le précieux ami qui a toujours accompagné les Mounier, le Dr Michel Monod, leur gardent confiance et communion.

En 1987 c'est la création d'une Société de production audio-

visuelle : ACOR-VIDEO-TELEVISION. Vous nous raconterez la suite...

Vous nous avez donné lors de la préparation de votre candidature un « curriculum vitae » qui précise le chemin parcouru depuis 1987 et la dimension acquise par votre entreprise. Je ne vais pas m'arrêter à cette longue liste de réalisations et aux remarquables organismes qui ont fait appel à votre collaboration.

Trois étapes me paraissent en marquer à ce jour l'itinéraire :

- Constitution d'une large équipe de collaborateurs professionnels.
- Organisation d'une structure internationale qui vous lie à tous ceux qui se préoccupent de formation à l'audio-visuel.

- Mise à disposition des grands organismes nationaux et internationaux oeuvrant pour la défense du Droit, de la santé, de la paix, pour la coopération internationale, de professionnels et de moyens d'action d'efficacité confirmée.

Bernard Mounier pour l'instant n'écrit pas, Vous donnez la parole aux images. Vous armez ceux qui veulent servir les hommes avec ce nouvel outil de communication et ré échissez aux richesses que l'outil offre et aux dangers qu'il peut comporter tant pour la pédagogie que pour la culture.

Monsieur. c'est avec joie que nous vous accueillons parmi nous. Nous avons sûrement beaucoup à apprendre de vous. Nous comptons sur votre présence active» (R.G).

M. Bernard Mounier répond à l'assemblée :

Monsieur le Président,

Madame le Secrétaire perpétuel,

Mesdames et Messieurs membres de l'Académie,

Et vous tous qui avez choisi d'être là aujourd'hui,

Je voudrais, en tout premier lieu, vous remercier, mais quoi de plus traditionnel que de commencer un discours par un remerciement, une communication par un remerciement, mais quoi de plus interpellant que le remerciement.

Situé au début, il paraît être conclusif, quoi de plus étonnant que ce mot, qui sans en chercher ses racines simplement, nous fait tourner le regard simultanément vers le passé mais aussi vers l'avenir. Conclure une conversation, conclure un geste, accompagner un au revoir ou un adieu, voilà une des facettes de ce terme, merci. Il se construit et s'applique donc sur la réalité de ce qui a été.

Mais remercier au début comme le font souvent les femmes et les hommes de foi, c'est accompagner le remerciement d'une confiance absolue.

Poser à la genèse d'un propos un merci, c'est donc sculpter autour de ce mot une confiance en l'avenir indélébile. Alors, permettez-moi de

vous remercier avec ces deux sens, Monsieur le Président.

Merci pour vos propos qui ont remis en mouvement ma mémoire, merci pour l'énoncé de ces événements qui ont tous contribué à construire l'être que je suis.

Merci à vous tous, Mesdames et Messsieurs, membres de l'Académie, pour votre confiance mais aussi pour votre conviction. Il s'agit bien de conviction lorsque vous accueillez un nouveau membre, alors comment ne pas remercier quant un avenir s'offre entouré, accompagné par des hommes et des femmes de conviction?

Comme pour toute personne de conviction, vous créez non seulement l'événement, mais également la curiosité. En effet, c'est très étonné que j'ai écouté les propos de Jacques Galtier m'annonçant, me décrivant l'idée que je pourrais si je le souhaitais, devenir membre résidant de l'Académie de Nîmes. Étonnement encore, lorsque j'ai reçu ce courrier de Madame le secrétaire perpétuel m'annonçant mon élection. Étonnement encore, quand, après les quelques visites que j'ai pu faire, j'ai perçu réellement en chacun d'entre vous, confiance et conviction.

Curiosité et étonnement encore aujourd'hui, parce que là, devant vous, je perçois ici, un lieu d'humanité où se côtoie, sans blessure, la pluralité des convictions.

Étonnement encore, aujourd'hui où, dans ce lieu, j'entrevois le siège des traditions mais avec en mémoire le murmure humble de vos voix qui refusent que la tradition serve d'alibi quand on manque d'imagination.

Étonnement, quand au cours de mes visites, j'ai vu, pratiquement en vis-à-vis, côte à côte parfois, mais jamais en opposition, vos imposantes bibliothèques et votre télévision, vos livres savants et votre livre électronique.

Étonnement en voyant comment la véritable conviction rend humble, comment elle cherche à réunir plutôt qu'à opposer.

Étonnement en observant comment la véritable conviction rapproche les racines des ailes.

Enfin, étonnement quand la véritable conviction refuse le consensus mou et affirme avec force ce qui a été, ce qui est et ce qui sera.

Voici donc aujourd'hui ce que je perçois de l'Académie, un lieu de conviction où des personnes, titrées ou moins titrées, prennent le temps de l'observation et du dire.

Observer, comprendre pour mieux dire, c'est sur ces comportements là que se construisent des hommes de conviction. Et, parmi la multitude, je voudrais aujourd'hui vous parler d'Aimé Vielzeuf.

Tout d'abord, permettez-moi à nouveau de le remercier, le remercier tout simplement parce qu'il a pris du temps, malgré ses difficultés, pour me

recevoir, pour parler, pour échanger.

Une heure, une heure seulement qui a fait de moi un homme comblé, car j'ai pu rencontrer celui auquel j'allais succéder à l'Académie de Nîmes. Une heure de bonheur et d'écoute mais aussi d'angoisse face à la culture et à l'érudition d'Aimé Vielzeuf.

Quelques minutes précieuses parce que dans la simplicité d'un appartement, en ce mois de décembre 2003, je côtoyais celui qui en 1965 avait écrit dans «La Cévenne s'embrasa», dans son avant-propos, «notre projet a été de faire œuvre de vérité et de justice».

Alors que dire de plus à propos d'Aimé Vielzeuf que vous connaissez bien mieux que moi ? Puisqu'il y a maintenant plus de 30 ans vous l'avez accueilli comme membre résidant de l'Académie au cours d'une séance qui s'est tenue le 19 octobre 1973, après avoir été, durant quatre ans, correspondant. Permettez-moi donc, au travers de quelques mots seulement, de rappeler qui est Aimé Vielzeuf, mais surtout au travers de ce rappel d'essayer de vous faire partager le plaisir que j'ai à parler de lui et de dire quel honneur c'est pour moi de lui succéder.

C'est aux Salles-du-Gardon à deux pas de la cité minière de la Grand'Combe qu'Aimé Vielzeuf a vu le jour le 24 avril 1922. Issu d'une famille paysanne, avec pour aïeul un galérien, le grand père d'Aimé Vielzeuf quittera ses terres, pour causes d'incertitude et de rudesse, pour trouver, au sein de la Compagnie des Mines de la Grand-Combe, une vie certes aussi rude, mais beaucoup plus sûre.

Aimé Vielzeuf sera le cinquième d'une famille de huit enfants. Il va grandir à la Grand-Combe, dans un contexte essentiellement minier. Concrètement, tous les membres de sa famille vont travailler pour la Compagnie des Mines, certains y trouveront même la mort.

Bien que la vie du mineur et son travail soient particulièrement pénibles, Aimé Vielzeuf va grandir et connaître une enfance et une adolescence paisibles. Dès l'âge dix ans, il se distinguera des autres par un appétit plus que prononcé pour les études, la lecture et déjà pour l'écriture.

Trente-trois ans séparent nos deux dates de naissance. Mais seulement cinq cents mètres séparent nos deux maisons familiales. Si durant la partie de cartes à la veillée Aimé Vielzeuf se met à l'écart pour lire, durant les mêmes parties de cartes, je cours chez le voisin voir les premières images en noir et blanc de l'ORTF.

Après des études brillantes, un parcours scolaire sans embûches, sur les conseils de sa mère Aimé Vielzeuf entrera en 1939 à l'École Normale d'instituteurs de Nîmes pour y apprendre le métier de pédagogue, et comme le lui disait sa mère, «pour devenir un Monsieur». Dès 1939, Aimé Vielzeuf va connaître la spécificité du monde de l'enseignement

dans une école aux apparences de séminaire laïque. L'École Normale qui doit le conduire au Brevet Supérieur a un enseignement qui vise au développement des connaissances, mais surtout à l'apprentissage de la pédagogie. Tout au long de sa vie d'enseignant, Aimé Vielzeuf bénéficiera et fera bénéficier ses élèves de ses acquis de connaissances, mais, à cet enseignement, il rajoutera en permanence son parcours personnel, son expérience et son imagination qui rendront celui-ci authentique et crédible. Aimé Vielzeuf subira le 3 octobre 1940, la modification des programmes des Ecoles Normales décrétée par le gouvernement de Vichy, car celles-ci étaient considérées comme des lieux où la contestation pouvait prendre racine. Malgré ce changement, il réussira brillamment en 1940 et 1941 les deux parties du Brevet Supérieur, il accomplira la troisième année de stage pratique dans des écoles du Gard, il retrouvera d'ailleurs des classes de CE2 et CM2 de la Grand-Combe, mais aussi des classes au Mazel près de Notre-Dame-de-la-Rouvière. En février 1941, il rencontre une brillante normalienne, Andrée Pourret, qu'il épousera à son retour d'Autriche le 28 février 1944.

Aimé Vielzeuf va mener durant cette période plusieurs activités de front. L'amour bien sûr pour Andrée Pourret, les études, mais aussi ce qui sera le facteur déclenchant et identitaire, les prémices de la résistance. De distribution de tracts en distribution de tracts, Aimé Vielzeuf va commencer l'apprentissage de la résistance et se forger petit à petit une véritable conscience politique. Il est nommé en 1942 instituteur stagiaire dans le hameau de Mourgues près de Notre-Dame-de-la-Rouvière, et ce n'est seulement que cinq semaines plus tard qu'il obtiendra de la part de ses pairs, après un ultime examen à l'école du Vigan, le Certificat d'Aptitude Pédagogique. Étonnant temps d'apprentissage d'Aimé Vielzeuf, temps où se mêlent la soif d'apprendre, la soif de transmettre, mais aussi temps de l'éveil, temps où se conjuguent simultanément le savoir-faire, le faire-savoir et le savoir-être.

Soixante années seulement nous séparent de cette période, et l'on a de la peine à imaginer Aimé Vielzeuf se déplaçant à bicyclette pour aller jusqu'au Vigan, voire même jusqu'à Boulouris dans le Var pour suivre un stage sportif.

Soixante années seulement et l'on a de la difficulté à imaginer Aimé Vielzeuf la faim au ventre, enseignant, à deux élèves seulement, le calcul ou une leçon de choses dans une école où un brin de ficelle sur la porte servait de serrure.

Soixante années seulement nous séparent du début de cette période qui a forgé un caractère, une personnalité, qui a mis en route et en œuvre une véritable conviction et qui a fait jusqu'à ce jour l'identité d'Aimé Vielzeuf. C'est en 1942 qu'il va connaître un temps à la fois rude mais formateur : les

Chantiers de Jeunesse. Institués par le Haut Commandement, ces chantiers avaient pour but de structurer 50000 jeunes à la dérive après la débâcle, en zone non occupée.

À Campredon, en Lozère, Aimé Vielzeuf, grâce à ses connaissances et sa culture, occupera des postes qui le mettront à l'abri des tâches dures et répétitives du débardage du bois dans les forêts du Massif de l'Aigoual. Installé dans les gorges de la Jonte, le Chantier de Jeunesse où travaille Aimé Vielzeuf ignore, en cette période encore, la décision prise par le Gouvernement de Vichy d'instituer le Service du Travail Obligatoire pour tous les hommes nés entre le 1<sup>er</sup> janvier 1920 et le 31 décembre 1922.

Aveuglé par son œuvre, le créateur des Chantiers de Jeunesse n'a pas perçu à temps qu'il offrait à l'occupant un terrain de recrutement idéal. C'est la classe 42, celle d'Aimé Vielzeuf, qui est particulièrement visée, personne ne peut éviter le STO. Après une fuite de trois jours, après l'établissement d'une fausse carte de travail à la mine, après une tentative de franchissement de la frontière espagnole, Aimé Vielzeuf et son camarade seront contraints de prendre le convoi des réquisitionnés de la classe 42. Aimé Vielzeuf prendra la direction de l'Autriche et, à Vienne, il sera affecté à l'usine Siemens, pour appointer des aiguilles, travail répétitif mais peu fatigant. Cantoné dans des camps de fortune, Aimé Vielzeuf, parmi les quelques distractions possibles au cœur de Vienne, renforce son image de contestataire contre le régime de Vichy. Il rêve de liberté, et surtout de libération. L'occasion lui est offerte avec la délivrance d'un faux certificat de maladie concernant sa mère. Il obtient une permission qui lui fait quitter définitivement l'Autriche le 17 février 1944 et se retrouve à Nîmes le 20 février. Il est désormais «hors la loi» puisqu'il ne retourne pas en Autriche à la fin de sa permission prévue pour le 2 mars 1944. Aimé Vielzeuf qui se marie avec Andrée Pourret le 28 février bénéficie désormais d'un réseau d'amis et du soutien familial. Bénéficiant de complicité, il est embauché à la mine dès le mois de mars 1944.

L'histoire de cet intellectuel qui vient de vivre en l'espace de trois ans des expériences fortes ne peut le laisser indifférent à son environnement social et politique. Quand on lit attentivement l'œuvre d'Aimé Vielzeuf, et notamment quand on prend le temps d'imaginer ce qu'a pu être sa vie, on peut supposer qu'il aurait certainement été décevant qu'Aimé Vielzeuf se retranche en cette période trouble dans une position passive, attentiste. Quand le temps de l'exaspération est à son paroxysme face à l'occupant mais aussi face à l'action de plus en plus exacerbé des collaborateurs, seule l'action constitue un contre-poids efficace.

Et permettez-moi de citer les quelques mots qu'Aimé Vielzeuf a écrits au mois de décembre dernier sur un des livres qu'il m'a offert : «à Bernard Mounier, cette chronique sur ceux qui écrivirent l'histoire

aux temps des longues nuits, avec la sympathie d'un petit cévenol, un de ceux que les Allemands et les collabos appelaient des «terroristes ou des bandits». Comment ne pas sentir ici, au travers de ces mots, la force et la passion d'un engagement qui a marqué sa vie et son histoire ? Des mots qui ravivent la mémoire et qui posent sur la table du présent le prix de la liberté. Des mots qui deviennent les clés de la compréhension d'une histoire humaine, vécue au nom d'un idéal qui a poussé Aimé Vielzeuf à entrer dans un combat où malheureusement pour certains de ses camarades, le prix à payer pour la conviction a été la mort.

Vivant des mois caché dans une «jasse», maison à l'abandon au fin fond de la vallée longue au cœur des Cévennes, menant de temps à autre des actions pour ravitailler le maquis, Aimé Vielzeuf est aussi chargé de veiller au bon moral des maquisards. Période étonnante que fut cet été 1944. Aimé Vielzeuf est désormais au cœur de l'action résistante, malgré ses vingt-deux ans à peine, il s'entoure de camarades et durant les moments perdus ils parlent de littérature, de beaux-arts, de musique. Il en profite pour commencer la rédaction d'un journal intime qu'il utilisera plus tard pour rédiger ses chroniques. Reclus dans des citadelles de fortune, Aimé Vielzeuf a eu sûrement le temps de méditer la parole d'André Chamson qu'il avait entendue dans sa jeunesse à l'Assemblée du Désert : «résister, c'est sans doute combattre mais c'est aussi faire plus, c'est refuser d'avance d'accepter les lois de la défaite, c'est rester semblable à ce que l'on est jusque dans les fers».

Après des actions de coups de feu dans la région de Saint-Ambroix et la libération d'Alès et de Nîmes le 2 septembre, Aimé Vielzeuf n'envisage pas de rejoindre un bataillon militaire. Profondément cévenol, il considère sa mission active accomplie, les Cévennes sont libres. Il va se consacrer, jusqu'à sa libération du 6 janvier 1946, aux fonctions de Chef du Service Historique et d'Officier liquidateur des FFI.

Au terme de son engagement va débiter un autre temps de la carrière d'Aimé Vielzeuf, celui de l'enseignement. Un temps qui va durer trente ans. Trente ans durant lesquels Aimé Vielzeuf va donner sans retenue. Donner pour mieux accompagner ceux qui demain et après demain vont constituer les forces vives de cette nation pour laquelle lui et ses camarades ont payé le prix fort.

D'instituteur à l'École Primaire de la Grand-Combe à professeur d'Enseignement Général des collèges, au collège de l'avenue Feuchères à Nîmes, Aimé Vielzeuf a formé des dizaines de jeunes. Après un tel parcours, on imagine facilement quel devait être l'enseignement d'Aimé Vielzeuf. Une solide instruction de base mais souvent accompagnée d'un partage en profondeur de valeurs éthiques, morales et civiques.

On imagine assez bien que cet instituteur, ce professeur, pour

dispenser son enseignement n'avait ni besoin d'imposer ni de punir. Sa crédibilité passait simplement par ce qu'il était.

Peut-on parler de double carrière ? De double vocation lorsqu'on en vient à parler de l'œuvre d'Aimé Vielzeuf ? Je ne le crois pas. L'œuvre d'Aimé Vielzeuf n'aurait peut-être pas existé ou du moins n'aurait pas été aussi exhaustive s'il n'avait pas été ce qu'il a été, s'il n'avait pas vécu comme il a vécu. L'amour de l'écriture est évident depuis sa plus tendre enfance, mais, dès 1947, il va y donner un contenu qui ne le quittera pas et qui fera l'unité de l'œuvre et l'identité de son auteur. Exceptionnelle carrière d'écrivain que celle d'Aimé Vielzeuf. Mais que dire sur cette œuvre qui n'ait été dit ? Quel commentaire apporter qui n'ait été énoncé voire même édité.

Permettez-moi simplement d'apporter ici une remarque sous forme de question, qu'est-ce qui a bien pu pousser Aimé Vielzeuf à une telle avidité de précision, qu'est-ce qui a bien pu pousser Aimé Vielzeuf à une telle passion de l'exactitude ? Il doit y avoir certainement une pluralité de réponses, mais une se dégage clairement, c'est la peur de l'oubli, la peur de la dérive historique. Se battre, voyager, partir, revenir pour mieux questionner. La lecture de l'œuvre d'Aimé Vielzeuf n'est pas sans rappeler ces enquêtes où le moindre détail peut devenir la clef de l'interprétation de l'ensemble.

Précision telle qu'elle ne peut laisser le lecteur des années 2000 passif sous peine d'être noyé dans la multitude des dates, des noms de lieux, des abréviations. Lire Aimé Vielzeuf c'est parfois faire un travail d'exégète. Depuis «*Le maquis de Bir Hakeim*», en passant par «*La Cévenne s'embrasa*», jusqu'à «*La Résistance dans le Gard*», j'ai souvent dû retrouver des gestes, toute proportion gardée, que j'avais lorsque je recherchais l'étymologie des termes, dans une Thora hébraïque, dans un Nouveau Testament grec ou bien encore dans une Septante latine. Le sens des mots et la signification des noms demandent au lecteur de devenir à son tour acteur.

D'aucuns pourraient se laisser aller à qualifier l'œuvre d'Aimé Vielzeuf de simple chronique, or c'est bien ce simple qui sous-entend la complexité des temps et de l'histoire. C'est cette simplicité qui laisse entrevoir la difficulté des décisions aux «*temps des longues nuits*».

Aimé Vielzeuf aura produit en une quarantaine d'années plus de trente ouvrages sans compter l'ensemble des articles publiés dans les journaux régionaux. Parfois un livre par an durant la période allant de 1985 à 1991, parfois trois ouvrages en un an comme en 1993. Étonnante production, d'aucuns comme Pierre Mazier dont je me suis largement inspiré, ont qualifié celle-ci de «*la fureur d'écrire*». Quant à moi, j'ai le sentiment que derrière cette passion de l'écrit se cache une obsession, celle

de l'oubli, de la perte de la mémoire historique.

Cette obsession du dire, du parler précis pour que le présent et l'avenir connaissent leurs origines, pour que la liberté ne se conçoive pas dans la spontanéité, mais s'ancre dans le temps et l'histoire. Or c'est ce même temps qui paraît de plus en plus court à Aimé Vielzeuf et la peur de ne pas avoir le temps de tout dire.

L'œuvre d'Aimé Vielzeuf, à sa relecture, m'a donné le sentiment d'être un pont, un viaduc, un de ces ouvrages d'art qui permettent de passer d'une rive à l'autre, cette œuvre donne le sentiment de relier le temps chronologique au sens du *xronos* pour créer le temps au sens du *xairos* c'est à dire celui de l'histoire.

Aujourd'hui, ma volonté pour présenter l'œuvre d'Aimé Vielzeuf n'a pas été d'établir une liste exhaustive de son faire, même si celui-ci est identitaire, mais de comprendre son être. C'est-à-dire ce vécu qui suscite l'étonnement et qui interpelle. Faire œuvre de vérité et de justice en couchant sur le papier une mémoire active m'est apparu comme le cœur du travail d'Aimé Vielzeuf.

En devenant en 1965 correspondant du Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale, Aimé Vielzeuf a pu accéder aux documents des archives et ainsi a pu constituer avec une précision d'orfèvre plus de 1600 fiches d'événements et de témoignages. Des faits additionnés à des faits sans la prétention de l'historien, mais simplement du combattant acharné contre l'oubli.

Si d'aucuns aux temps bibliques se posaient la question de savoir ce qu'était la vérité, Aimé Vielzeuf, sans extravagance, apporte cette réponse interpellante que la vérité se construit sur des faits et que, lorsque les faits sont énoncés, c'est aussi faire œuvre de justice.

Que de titres, que de présidences, que de rencontres Aimé Vielzeuf a connus, il serait sûrement fastidieux, mais surtout, je crois, déplacé de les citer ici. D'autres l'ont fait et l'ont écrit. Il serait déplacé de les citer ici, car l'essence même de l'œuvre et du travail d'écriture d'Aimé Vielzeuf a été, sa vie durant, de mettre en lumière les sans titres, les sans noms, parfois les sans voix et qui pourtant à ses yeux ont par leurs faits et gestes écrit les pages majeures de notre histoire. Des commerçants, des cheminots, des instituteurs, des pasteurs, des femmes et des hommes ni d'en haut, ni d'en bas, simplement celles et ceux qui au moment où ils l'ont jugé opportun, ont été simplement là. Mais parmi ceux-ci, Aimé Vielzeuf a mis en exergue ceux qui ont à la fois bercé son enfance et qui ont à jamais, certainement, marqué sa vie et son engagement social et politique, les gueules noires, les mineurs.

Permettez-moi à ce moment précis, de vous dire, Mesdames et Messieurs, que ces gens-là, leur identité, leur être, créent ces liens qui plus

que «le temps des longues nuits» me rapproche d'Aimé Vielzeuf.

Aimé Vielzeuf, sans romance, sans commentaire superfétatoire au travers de deux livres, décrit ce lieu qui a été pour lui, comme pour moi, le lieu d'apprentissage de la vie mais aussi de la mort.

Chaque jour, chaque nuit, hiver comme été, nous avons rencontré, côtoyé, aimé ces hommes, dont la personnalité ne s'exprimait qu'au travers du regard. Huit heures durant, par 900 m de fond, ils revêtaient l'uniforme noir de la poussière de charbon. Uniforme qui ne laissait transparaître comme outil de communication avec l'autre, avec l'épouse, avec la fille, le fils, que le regard resté blanc.

Les mots et les gestes de l'affection durant ma petite enfance ont été remplacés par la parole silencieuse du regard. Une parole de silence que seuls ceux qui ont des oreilles pour entendre peuvent écouter et comprendre.

Aimé Vielzeuf, fidèle à son genre littéraire a décrit à plusieurs reprises avec force détails ce qu'était la vie des mineurs de fond, l'évolution de leur métier mais aussi l'évolution de l'industrie minière et des cités qui vivent et qui meurent ballottées par l'évolution technologique et les courbes économiques.

Cette partie de l'œuvre d'Aimé Vielzeuf interpelle car elle donne au métier de mineur un sens historique. Sans en faire des surhommes, Aimé Vielzeuf nous amène à considérer ces hommes et ces femmes comme des êtres non pas d'exception, mais des êtres à part. Ceux qui descendent chaque jour jusqu'aux entrailles de la terre pour, à la force des poignets, arracher le minerai qui demain réchauffera les foyers, autorisera la production de l'électricité ou bien encore fera avancer les locomotives à vapeur. Des hommes à demi dieux, silencieux qui, avec de la poussière de terre, créent et embellissent la vie. Des hommes et des demi-dieux, qui quotidiennement semblent répondre à une vocation sacrificielle les amenant à mettre la vie, leur vie, au risque de la mort. Des hommes et des femmes dont le combat social est aussi dur que le métier qu'ils exercent. Voilà à nouveau ce qui a bercé et forgé notre enfance, celle d'Aimé Vielzeuf et la mienne. Ce sont ces hommes et ces femmes qu'Aimé Vielzeuf a su remettre au devant de la scène, ceux qu'il ne faut pas oublier, ceux qui nous ont donné le goût du risque, la saveur du combat.

Aimé Vielzeuf par ses mots m'a laissé supposer qu'il avait compris ce qu'un enfant de six ans peut ressentir quand un soir de mois de juin un homme revêtu de l'uniforme de poussière de charbon arrive à l'heure du repas familial à la maison, s'approche de votre mère et après une parole de silence, entend comme une réponse à l'humanité, un cri assourdissant emporté dans une déferlante de sanglots qui déchire le ciel et qui noie instantanément la cité dans la rougeur de la désespérance.

Le cri d'une nouvelle naissance, celle qui me conduira à prendre ma vie en main et à conjuguer celle-ci au quotidien présent. Je voudrais avant de vous remercier à nouveau dire ma fierté et mon émotion de succéder ici, dans cette Académie, à Aimé Vielzeuf. A celui qui a su au travers de ses chroniques mettre et remettre en exergue les mots de résistance, et de risque, qui, aujourd'hui, paraissent tellement noyés, anéantis par les mots de consensus de sécurité et de repli sur soi.

J'ai compris en grandissant et en étudiant, en observant, que la résistance et le risque n'étaient pas des mots réservés à l'histoire ancienne, qu'ils n'étaient pas la propriété des grands hommes, qu'ils n'étaient pas les enjoliveurs de beaux discours, mais qu'ils pouvaient se vivre simplement et quotidiennement.

Dire sa vie n'a de sens que lorsqu'elle peut aider à comprendre un parcours. Dire sa vie ne peut être signifiant que lorsqu'elle accompagne un changement.

Aujourd'hui, je ne vous dirai pas mon parcours. Monsieur le Président en a rappelé quelques étapes. Permettez-moi, alors, simplement, de vous parler de ces ailes qui parfois se consomment à force de lécher les flammes du temps présent. Ces flammes que l'on nomme télévision, multimédia, internet, réseau, nouvelles technologies, communication.

Avoir pris le risque d'exercer un métier dans le domaine tel que celui de la communication, qui alternativement est adulé et repoussé, constitue quotidiennement un défi à relever. Maintenir un sens éthique, dans ce métier, cela relève parfois de l'exploit.

Si l'essor de la communication est lié à l'évolution économique et culturelle du monde, on en trouve ses origines après la dépression de 1929 où l'ère du marketing est en pleine expansion : il faut communiquer pour faire désirer et acheter. Pendant la seconde guerre mondiale, on utilisera toutes les techniques grandeur nature, radio, presse, cinéma, propagande, recrutement, démoralisation, désinformation, intoxication. Après 1945, arrive ce qui va multiplier tout cela à la puissance N : la télévision.

La télévision, évolution culturelle sans précédent. Les modèles traditionnels sur lesquels reposent la stabilité du monde, Église, armée, État, famille vont être laminés. Les significations ne sont plus données ni imposées par ces institutions porteuses de tradition. La tradition permettant la compréhension du monde semble s'effondrer.

Au lendemain de la guerre, toutes les significations doivent être construites par et à travers la communication, c'est-à-dire à travers des échanges entre les différents acteurs. Depuis 45 ans, il faut aussi constater l'incroyable explosion des moyens technologiques de stockage, de traitement et de diffusion de cette énorme masse d'informations.

Face à ce développement de technologies qui constitue un réel bouleversement, va se mettre en place petit à petit d'un côté une idéologie de la communication et de l'autre côté, une science de la communication. Une idéologie parce que la communication va proposer une vision nouvelle du monde construite sur la transparence et la participation de tous, et elle va surtout proposer le dépassement du monde des techniques et de ses excès.

En parallèle à cela, va se développer une science de la communication construite sur des théories avec trois grands courants, qui sont encore d'actualité, que je vous propose de résumer ici en trois phrases :

1<sup>ère</sup> théorie : Mac Luhan - le déterminisme technologique, ce qui signifie que la technologie qu'utilise le média dominant, détermine la manière de réfléchir et de se comporter.

2<sup>ème</sup> théorie : Merton qui développe la théorie fonctionnaliste, les médias facilitent la surveillance de l'environnement, ils permettent la transmission et l'héritage social, enfin, ils agissent sur la distraction.

Enfin, la 3<sup>ème</sup> théorie dite de Franckfort pour laquelle la culture véhiculée par les médias est une idéologie au service de la classe dominante.

On constate, sans aller plus loin, que ces théories développées par ces écoles trouvent souvent leur origine dans une inquiétude sur la puissance manipulatrice des médias et des innovations technologiques, et pour poursuivre, on retrouve les mêmes interrogations encore aujourd'hui pour les NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication). La grande question que tout le monde se pose, c'est de savoir comment ces NTIC vont changer notre manière de faire, d'être et de penser.

La formation à distance, le télétravail, les achats en ligne, les visites virtuelles, le téléchargement, films, musique, le vote électronique, le réseau, le partage des médias.

Sans faire d'étude approfondie, un simple regard, une simple écoute attentive nous laisse penser que l'homme de la rue ne doute pas un seul instant que les NTIC sont à l'origine des transformations fondamentales de notre monde. Et ce «non doute» confère un pouvoir absolu à la pensée dominante des ingénieurs et des techniciens.

Certains voient dans ce phénomène un simple problème de génération. Et d'autres prétendent que ce débat n'aura plus sa raison d'être ne serait-ce que dans une vingtaine d'années. Leur analyse est simple, voire simpliste, elle peut se résumer par un exemple : si il y a seulement une vingtaine d'années vous pouviez expliquer à un enfant le jeu de dames, le jeu d'échec, la bataille avec des cartes à jouer, si il y a seulement une dizaine d'années vous pouviez encore jouer avec eux (enfants ou petits enfants) et si vous pouviez encore gagner grâce à votre expérience, sur le même fauteuil, le même enfant va vous expliquer non plus la

programmation du magnétoscope, mais le gravage, l'encodage de DVD, le téléchargement du logiciel, le moteur de recherche, la mise en réseau et le partage de fichier...ou bien encore, il vous demandera en quoi le graphisme du logiciel de la play station 2 s'est amélioré par rapport à la play station 1. Après l'explication, il vous proposera de jouer, et malgré son jeune âge et son inexpérience, il va sûrement gagner. Problème de génération qui sera réglé d'ici quelques années, peut-être en partie, mais pas en totalité. En partie, parce que l'éducation nationale prendra à bras le corps ce nouveau paradigme, mais le chemin à parcourir paraît encore long et sinueux. Mais permettez-moi, avant de conclure, de vous faire part, à ce propos, de ma réflexion du moment. La problématique du changement devant le progrès technologique n'est pas nouvelle, c'est une vieille problématique que l'on retrouve chaque fois qu'il y a des avancées technologiques majeures.. Or, aujourd'hui, plus fort qu'hier, on retrouve autour des NTIC des luttes d'influence et de pouvoir et l'analyse que l'on peut conduire autour de ce phénomène doit encore plus aujourd'hui être regardé à la lumière des enjeux du positionnement présent et futur des acteurs de ces NTIC.

Sans bien sûr, faute de temps, entrer dans le détail pour mieux expliciter le phénomène, au risque de rester caricatural, on assiste aujourd'hui à un enjeu de pouvoir intellectuel violent entre les techniciens, les ingénieurs d'un côté, et les responsables, chercheurs en sciences humaines et sociales de l'autre. Cet enjeu à une échelle moindre, je le perçois dans ma propre entreprise, mais aussi dans ma collaboration avec d'autres entreprises ou bien encore avec les écoles d'ingénieurs que mon métier me donne l'occasion de côtoyer.

Les techniciens, les ingénieurs veulent faire et font des NTIC leur domaine réservé, rien ne peut leur échapper, il n'y a aujourd'hui plus aucun domaine où ils ne soient présents en force et en position dominante. Enseignement à distance, télévision, réseaux, multimédias, intranet, internet rien ne peut leur échapper. Et en ce sens, ce qui me paraît comme l'élément majeur, interrogeant et interpellant, c'est premièrement qu'à partir seulement d'une compétence technique on puisse gérer et penser l'ensemble des phénomènes, et deuxièmement, que face à cette hégémonie on trouve très peu, voire même une absence totale de résistance.

Les responsables, les leaders des sciences humaines et sociales paraissent effrayés par les technologies, et cette peur génère le rejet, le regard désapprobateur, une fierté mal placée et qui, de fait, laisse libre cours à la pensée dominante des ingénieurs et des informaticiens. Ce rapport de positionnement, de pouvoir, chacun en a conscience et, de fait, sans toujours trouver une explication, ressent un malaise, voire pour certains un mal-être.

Ainsi, je crois qu'aujourd'hui comme au temps «des longues nuits»

d'Aimé Vielzeuf, il est plus que nécessaire de retrouver une forme de résistance. Mais une résistance nouvelle, non pas pour éradiquer la puissance dominante mais pour lui donner la transparence du sens, pour transformer la domination en service. Face à cette hégémonie quand la résistance tarde à venir, c'est le repli sur soi qui peut prendre le dessus, ce sont les exceptions, les particularismes, les régionalismes, les communautarismes qui s'installent. Quand on laisse aux grands médias le pouvoir dominant, la tentation du local préservant devient forte. Ainsi, les télévisions, de fenêtres ouvertes sur le monde deviennent des télévisions miroir, où l'on se regarde, en se forgeant une conviction et une identité égocentrique qui rendent oublieux, et qui rétrécissent considérablement le champ culturel. Pour résister à l'idéologie dominante d'une communication mondiale, la tentation d'une idéologie du petit prend le dessus. Insidieusement s'installe sur le fronton de nos paroles et de nos gestes le célèbre «small is beautiful» qui se transforme vite en étendard identitaire et mobilisateur. Cependant, c'est bien la coexistence du grand et du petit, du penser global et de l'agir local, de la mobilité et de l'identité, c'est cette coexistence pacifique qui va caractériser mais aussi rendre le XXIème siècle viable. Et l'on voit ici combien il a été et combien il sera difficile de maintenir à bout d'intelligence l'ensemble de ces dualités. Nos outils de lecture de l'histoire contemporaine et de son interprétation possible sont faits de plasma, de LCD, de pixels ou encore de codes binaires. Beaucoup plus petits et plus fins que nos imposantes bibliothèques, ils sont partout, au bureau, en voiture, dans nos salons et salles à manger, parfois même jusque dans nos chambres à coucher et peut-être un jour à l'Académie de Nîmes.

Ce sont ces outils que l'on qualifie d'outils de communication et qui, pour certains en douceur et pour d'autres avec violence, nous placent devant la finitude du monde où plus rien n'est à découvrir et à explorer. Cette planète en deviendrait trop petite, ce sont ces mêmes outils qui posent avec vigueur désormais non plus la problématique de la découverte, mais celle de la cohabitation entre les peuples et les cultures. Ainsi, l'abolition des distances physiques révèle au grand jour les distances culturelles. Ce voisin hier si lointain, pratiquement inexistant, est aujourd'hui si proche qu'il nous contraint, nous oblige à prendre conscience et surtout à prendre en compte nos différences.

Si la communication fonctionne sur les trois piliers que sont le technique, l'économique et le socioculturel, il apparaît clairement que les deux premiers ne suffisent pas à eux seuls à régler le problème de la compréhension des différences. Le concept émetteur-récepteur est aujourd'hui radicalement mis à mal lorsque l'on prend conscience que le même message adressé à tout le monde, ne sera jamais reçu de la même manière par chacun. Ceci nous amène au douloureux constat de la fracture

entre information et communication. Jusqu'à ce jour, on savait les cultures différentes mais on a toujours pensé que la même information pouvait être acceptée par tous. Il est plus facile de reproduire des CNN, parce que ce type d'information est lié au message et présuppose que celui-ci sera vu et entendu par tous, que d'imaginer une stratégie de communication.

La communication prend obligatoirement en compte les conditions de réception et c'est en cela que cette science est plus complexe que celle de l'information.

Comment donc, lier information et communication ? Le satellite et internet posent la question de l'impact du nombre croissant d'informations sur un nombre croissant d'individus. Il est clair que la multiplication phénoménale des informations diffusées génère chez les individus le changement de leur perception du monde. Mais la profusion d'informations crée aussi des chocs et des accidents de pensée, perturbe les décisions et les convictions, le voisin du pays lointain me contraint aussi fort que le voisin de ma rue. Ce qui perturbe farouchement, ce sont les heurts entre la vision du monde héritée de notre éducation et celle présentée par l'information.

Mais, ce qui perturbe le plus, c'est de ne pas comprendre pourquoi la profusion d'informations suscite parfois le rejet. La consommation ne signifie donc pas l'adhésion. Et donc, l'information n'est pas la communication.

Nos ingénieurs, nos informaticiens mais aussi nos économistes par leur formation, pensaient avoir réglé le problème de la communication en s'attachant au développement de la seule composante technico-économique, or, la question sociale et culturelle fait, en ce début du XXI<sup>ème</sup> siècle, une apparition en force. Transformer insidieusement la communication en commerce ou en marketing, c'est faire l'impasse, voir, même nier l'échange et l'inter compréhension. Cette réalité nous en débattons aujourd'hui à une échelle mondiale, dans les relations nord-sud par exemple, à Dakar, à Bujumbura, à Hanoï, à Nouméa, mais ce comportement je le retrouve aussi à Nîmes dans la communication institutionnelle locale.

Certes on peut percevoir dans les médias de masse, l'outil de l'abêtissement et de la manipulation, et pourtant, ils participent activement au fonctionnement démocratique plus que des médias thématiques. Mais il y a quand même une part de vérité quand ces mêmes médias de masse font l'impasse de l'intelligence des publics, c'est-à-dire de leur capacité à faire le tri. Plus les outils sont performants, moins la communication est maîtrisable et internet en est l'exemple évident.

Aujourd'hui donc, comme au temps des «longues nuits», la résistance sous toutes ses formes est possible et nécessaire. Elle doit s'inscrire sur deux fronts : celui de la soif permanente et inassouvie de la mobilité, et celui de la quête obsédante de l'identité.

Plus on s'ouvre au monde, plus on participe à la culture mondiale, plus on éprouve le besoin de défendre son identité culturelle, linguistique, régionale, locale. Nous avons besoin de ces deux pôles d'attraction simultanément, mobilité et valeur identitaire. Il serait illusoire de croire que seule une technologie du réseau même à haut débit va unifier le monde. La communication doit désormais prendre à sa charge la cohabitation pacifique des cultures. La technologie et l'économie tiennent leur rôle, il est socialement et culturellement désormais urgent de ne plus attendre.

Voilà pour conclure ces quelques mots qui dans le quotidien de mon travail constituent le soubassement de mes préoccupations.

Être aujourd'hui avec vous dans cette Académie ne constitue pour moi en rien un aboutissement, mais peut être un début de réflexion commune ou effectivement la modernité se joue dans la tension équilibrée de la mobilité et de l'identité telles que j'ai essayé de les définir. Permettez-moi de rajouter que cette quête de l'équilibre reste pour moi nécessaire au maintien de la paix, elle est aussi pour moi le symbole contemporain de la résistance.

Je vous remercie pour votre accueil et pour votre attention (B.M).

Très applaudi, M. Mounier se rend dans la salle de Lordat pour recevoir les félicitations de ses confrères.

## SÉANCE DU VENDREDI 23 JANVIER 2004

Cette séance a été présidée par M. Pascal GOUGET, président

Sont présents : MM. Bonifas, Cavalier, Costabel, Dalverny, Mme Deronne, MM. Durteste, Fabre, Grossi, Hugues, Jallatte, Lévy, Mme Marès, MM. Maubon, Ménard, Michel, Mounier, Puech, Roger, Salenson, de Seguins-Cohorn, Sapède, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Audisio, Bruguerolle, Chausse, Debant, Dervieux, Galtier, Mme Kuntz, MM. Pradel et Tempier.

Correspondants présents : MM. Aventurier, Capelier, Doria, Meine, Mme Pallier.

Excusée : Mme Agussol.

Le précédent procès-verbal a été approuvé à l'unanimité

A l'ordre du jour : la passation des pouvoirs entre l'ancien président (M. Roger Grossi) et le nouveau président (M. Pascal Gouget).

M. Pascal Gouget s'exprime en ces termes :

«Mesdames,

Messieurs,

Monsieur le Président,

Je suis touché de ces paroles d'accueil si chaleureuses et je vous remercie d'avoir voulu être parmi nous alors que vous sortez d'une affection qui nous a privée de votre présence pendant de longues semaines.

Mes chers confrères,

Je vous remercie de m'avoir porté à cette place de responsabilité qu'est la présidence de notre Académie. Bien que ma formation m'ait très peu préparé à gérer une si prestigieuse maison, je n'ai pas voulu me dérober aux obligations que j'ai contractées en y entrant, ni en reporter le moment à un temps où je serai peut-être moins apte que maintenant à m'y consacrer.

Il est vrai que je ne pensais pas que cela arriverait si vite. Le décès inattendu de M. Noël Cannat, alors vice-président, a précipité les choses et, après deux mois à peine de vice-présidence, les circonstances m'ont amené à faire fonction de président d'une manière encore hésitante, tout surpris de me retrouver si vite à cette place, à la droite de Madame notre secrétaire perpétuel.

Ayant cité le nom de M. Cannat, je tiens à lui rendre hommage, pour tout ce qu'il fut, non seulement en tant que confrère, accueillant, érudit, chaleureux, mais aussi pour son œuvre, étayée par une riche expérience du

monde ou plutôt des mondes qu'il a parcourus et dont il a tiré une œuvre généreuse de protestation contre l'injustice, une œuvre d'espérance et de foi.

Mon hommage va aussi à M<sup>c</sup> Goujon, disparu peu avant le colloque sur Jean-François Séguier auquel il aurait tant aimé assister.

Monsieur le Pasteur Grossi, comme il me sera difficile de vous succéder.

Tout au long de votre vie, vous vous êtes consacré à de nombreuses organisations, vous êtes un administrateur né et c'est un don qui me fait défaut. Votre vie présente une unité dans laquelle la foi, la réflexion et l'action sont indissolublement liés. Vous êtes un homme d'action, présent sur le terrain, comme pasteur, à Lens, à Roanne, puis à Nîmes, au service des plus démunis, des délaissés, des malades. Vous avez occupé des fonctions importantes au sein de l'Église réformée de France.

Christian Liger, en vous recevant en notre Académie, le 4 novembre 1994, a dit quelle a été votre action dans de multiples associations ou entreprises caritatives que vous avez soutenues ou créées, et je ne veux pas paraphraser ses paroles, seulement rappeler que les nombreuses étapes de votre parcours s'inscrivent dans la vision d'un christianisme social.

Tout en étant présent sur le terrain, vous n'avez pas abandonné la réflexion philosophique. Depuis que je suis à l'Académie, je vous dois d'avoir pris connaissance de la pensée de l'austère philosophe que fut Jules Lagneau, de celle d'Etienne Saintenac, homme d'action et poète, disciple de Lagneau, philosophe trop tôt disparu dans l'absurdité d'une fin de guerre. J'ai grâce à vous une idée de la place qu'occupe Charles Gide, avec l'École de Nîmes, dans la pensée économique et sociale ; vous contribuez à préserver l'héritage de sa pensée en participant à l'édition de ses œuvres. Vous nous avez aussi éclairé sur la personnalité éminente de Samuel Vincent.

Je vous dois encore, par une communication plus personnelle, une approche de la pensée de Jacques Ellul dont j'ai retenu ces quelques lignes entre beaucoup d'autres : «Quand on ne sait plus s'engager dans une relation humaine, quand l'amitié n'habite plus le cœur de l'homme, quand on n'a plus d'authenticité dans un groupe, alors s'y substituent les techniques de relations humaines et la dynamique de groupe, qui imitent parfaitement de l'extérieur ce qui devrait seulement être l'invention spontanée du plus profond du cœur de l'homme».

Je me suis, grâce à vous, trouvé enrichi de la pensée de ces hommes, si différents de ceux qui meublaient mon confort intellectuel.

Près de conclure votre allocution de réception à l'Académie, vous nous avez dit : «En un temps où le doute remet en question toutes les valeurs, je cherche à discerner le chemin de la vie et du bonheur».

Soyez remercié pour cette parole.

Entré à l'Académie après 30 ans de pratique de la biologie cellulaire et de la biologie humaine, devenu Nîmois après la cinquantaine, il me restait beaucoup à découvrir des thèmes majeurs qui animent ses séances. J'y suis arrivé un peu par la bande, si j'ose ainsi m'exprimer, naviguant de la flore des garrigues à la géologie avec la Société d'Études des Sciences naturelles de Nîmes et du Gard, m'initiant à l'histoire de la Vaunage avec la Société Maurice Aliger, à celle des Cévennes par la lecture d'André Chamson et d'Aimé Vielzeuf. Et surtout entrant dans le détail des intérêts variés des uns et des autres par l'écoute, depuis dix ans, des communications faites en cette salle et par la lecture des *Mémoires*, tout au moins des plus récents.

Le terme Académie de province peut être à la fois glorieux et réducteur. M. de Balincourt a rappelé, le 4 février 1962, que la mission initiale de l'Académie était l'étude de l'Antiquité «pour l'intelligence de ce qu'il y a de plus rare et de plus obscur dans les débris qui restent des ouvrages des Romains». Jean-François Séguier a su pratiquer cette étude de l'antiquité ; il y a aussi ajouté l'observation de la nature qui représentait alors les sciences à l'état naissant. «Un savant nîmois au siècle des Lumières», c'est la province étendue à l'Europe ; qu'en est-il aujourd'hui ?

Ne sommes-nous pas une Académie des Lettres, des Beaux-Arts et des Sciences ? Où en sommes-nous avec la science ? Au XIXe siècle, les communications scientifiques étaient, m'a-t-il semblé, plus nombreuses ; l'Académie avait alors dans ses fonctions le devoir d'éclairer les autorités sur les applications pratiques que les progrès de la science pouvaient apporter à la vie publique.

L'Académie reète la structure de la société qui l'entoure, il est normal qu'une de ses principales fonctions soit de se consacrer à mettre en valeur son patrimoine local hérité de son passé, et ce patrimoine est riche. Pourtant les temps actuels n'ont pas été oubliés et, si je restreins maintenant mon choix aux seules communications scientifiques des trois dernières années, la moisson est loin d'être nulle puisqu'on y retrouve des sujets aussi divers que les problèmes d'éthique en matière de néonatalogie et de procréation, ou encore la diversité biologique, l'écologie, l'astronomie au temps de Séguier, l'encéphalopathie spongieuse bovine, l'épidémiologie parasitaire outre-mer.

Nîmes devient une ville universitaire ; des sociétés à la pointe de la recherche dans divers domaines s'y implantent. Si cette tendance se poursuit, elle ne manquera pas de s'exprimer un jour dans le recrutement de l'Académie. C'est un domaine de diversification possible.

Je ne vais pas énumérer les problèmes courants de l'Académie, ni proposer de programme révolutionnaire ou réformateur. Le mieux que je puisse faire est d'être à l'écoute de chacun, de travailler discrètement et autant que possible efficacement, avec l'aide des uns et des autres. Un an de présidence ne permet qu'une bien modeste action sur ce vieux vaisseau qui vogue depuis plus de trois cents ans et a survécu à bien des tempêtes. L'important c'est de garder le cap, de poursuivre les tâches entreprises, de communiquer, de maintenir des possibilités d'ouverture à de nouveaux projets ; c'est peut-être à ces ouvertures que veut servir cette vénérable clef.

Je sais que je pourrai compter sur l'aide et sur les conseils de Madame notre secrétaire perpétuel qui est la mémoire et la conscience vivante de notre Académie, et sur l'aide aussi de tous les acteurs des différentes commissions sans lesquels rien ne pourrait fonctionner.

J'aurais besoin de toute votre indulgence car je me risque dans une entreprise où il me reste beaucoup à apprendre. Je vous remercie encore de la confiance que vous avez bien voulu m'accorder» (P.G.).

La parole est ensuite donnée au secrétaire perpétuel pour la lecture des informations.

Nous avons reçu les lettres de remerciements de Mgr Wattebled, et de M. Hugues, préfet du Gard pour les vœux que nous leur avons adressés. M. le Préfet nous avertit que, le jour de la séance publique, il devra se retirer vers 17 h 30 pour accueillir Mme Chirac à la gare où elle vient chercher les pièces jaunes recueillies dans le département .

La séance publique de l'Académie de Lascours est fixée au jeudi 12 février à Bagnols-sur-Cèze, la conférence sera prononcée par notre confrère, M. Gabriel Audisio : *Les Vaudois ou comment vivre sa différence*. Le même jour aura lieu la présentation de la *Revue Sud et tradition*, à l'hôtel Imperator .

Le 30 janvier aura lieu l'inauguration d'une exposition : *Opéra cinique*, de Marcel Robelin, organisée par l'Association des Amis du Musée d'Art contemporain et des Beaux-Arts de Nîmes, à la chapelle des Jésuites.

Nous sommes invités à la conférence : *Philippe Lamour et le Languedoc*, par M. Jean-Robert PITTE, président de l'Université Paris-Sorbonne. Puis après la conférence, M. Pitte signera ses ouvrages à la librairie Teissier (*Histoire du paysage français* chez Tallandier, *Terre de castanide*, *Hommes et paysage du chataignier de l'Antiquité à nos jours*, et son dernier ouvrage : *Philippe Lamour, père de l'aménagement du territoire*, Fayard, 2002). Autre séance de signatures, chez Goyard, pour l'ouvrage de M. Jean-Pierre Milovanoff : *Dernier couteau*.

Nous avons reçu en hommage, de la part de l'association Maurice Aliger, le premier tome des actes du colloque : *La Vaunage au XVIII<sup>e</sup> siècle* ; ainsi qu'un bulletin de souscription pour une double biographie : *Des Arts et des Lettres de Léopold Lelée à d'Arbaud*, par M. Michel Gay, président des «Amis de Lelée», agrémenté d'une liste de conférences qu'il se propose de donner en 2004.

Nous possédons le programme des réjouissances des journées de rencontre du festival Nîmes-Valence, qui se tiendra à Nîmes du 11 au 14 mars, et où nous sommes conviés. Il est convenu que l'Académie recevra le 12 mars les académiciens de l'Académie de Valence.

Nous pensons que vous avez tous indiqué votre choix pour les diverses commissions.

Le président déclare la vacance du siège de M. Jean Goujon, décédé.

M. Bonifas, doyen du groupe protestant, présente la candidature du successeur de Christian Liger. Il s'agit de Mme Brigitte Maurin.

Puis le président donne la parole à l'orateur du jour : M. Christian Salenson qui va traiter le sujet suivant : *Les Sept dormants de l'Atlas : les moines de Tibhirine : vers un dialogue des Cultures*. En trois points, l'auteur a évoqué la légende des sept Dormants d'Ephèse et son rayonnement en Occident et même dans le Coran, puis les circonstances de l'enlèvement des 7 moines de Tibhirine, enfin, l'historique de la présence monastique en Afrique du Nord et en particulier en Algérie et, en conclusion, comment leur expérience peut éclairer un dialogue des cultures et des religions. *Les Sept dormants d'Ephèse se sont réendormis, les Sept dormants de l'Atlas reposent désormais dans le silence. Ils dorment dans la nuit, mais ils veillent avec nous sur cette espérance fragile que maladroitement nous nous efforçons de protéger entre nos mains engourdies.*

Très applaudi, félicité par le président, M. Salenson répondit ensuite aux très nombreuses questions soulevées par ce sujet, d'une actualité brûlante.

## SÉANCE DU VENDREDI 6 FÉVRIER 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président

Sont présents : MM. Audisio, Cavalier, Chausse, Clément, Costabel, Dalverny, Dervieux, Galtier, Gouget, Hugues, Jallatte, Mme Leroy, M. Lévy, Mme Marès, MM. Maubon, Ménard, Michel, Mounier, Pradel, Puech, Roger, Salenson, Sapède, de Seguins-Cohorn, Tempier, Valade .

Excusés : MM. Bonifas, Bruguerolle, Debant, Mme Deronne, M. Durteste, Fabre, Grossi, Mmes Kuntz et Viala.

Correspondants présents: Mme Agussol, MM. Aventurier, Doria, Gas, Lanvers, Meine.

Le précédent procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité.

La séance publique du 1<sup>er</sup> février s'est déroulée au lycée Alphonse Daudet en présence d'une assistance nombreuse, selon le programme prévu. M. le préfet a pu remettre les prix Forado et Issoire aux deux lauréats (M. Barbe et Mme Voglimacci-Stephanopoli et une médaille à M. Ricaud), mais il n'a pu entendre la communication de M. Christian Salenson : *Les Septs dormants de l'Atlas : les moines de Tibhirine, vers un dialogue des cultures*, obligé de se rendre à la gare pour accueillir Mme Chirac.

Nous avons appris le décès d'un de nos correspondants : M. André Dupuis, majoral du Félibrige et capitaine de la Nacioun Gardiano.

Nous sommes invités par le Centre régional des Lettres, au château de Castries à la présentation de l'ouvrage « *L'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier de 1846 à nos jours* » et à la rencontre avec les professeurs Bonnet et Thévenet de l'Académie de Montpellier, qui suivra. Nous sommes conviés aussi aux inaugurations du Salon de la biographie (27-29 février), sous la présidence de Mme Charles-Roux et de M. Bernard Debré ; au musée des Beaux -Arts, à l'exposition : *Henry Espérandieu, un parcours architectural Nîmes-Marseille* ; à la bibliothèque Carré d'Art : *Atlas anciens et relations de voyage* et aux inaugurations de peinture, de notre confrère, M. Claude Escholier, membre honoraire, avec M. Jean Muhlethaler à la Galerie des Arènes et de *Jean-Jacques Ceccarelli*, à l'École des Beaux-Arts de Nîmes.

D'autres invitations nous sont parvenues pour les conférences de M. Robert Sauzet, membre non résidant, sur : *De Valernod, un évêque de Nîmes au milieu des ruines*, organisée par le Comité de l'Art chrétien ; pour celle de M. Georges Frêche sur : *Les conséquences de la Révocation de l'Édit de Nantes dans les Consistoires du Bas-Languedoc*, à la Maison du Protestantisme ; à celle de notre confrère, M. Jacques Lévy sur : *L'enlèvement au sérail*, de Mozart, à Carré d'Art dans le cadre de

«Connaissance de l'Opéra» ; à celle de M. Constant Kaïmakis, maître de conférence associé à l'Université de Nîmes, sous le titre : *Marché de la culture ou culture de marché*, organisée par les Mardis universitaires de Vauban ; et à celles qui sont organisées par l'Académie d'Arles, dans la salle d'honneur de l'Hôtel de Ville sur : *Notre environnement est-il en crise*, par M. Blondel, directeur de recherche au CNRS, le 15 février et sur : *Mgr Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles (1738-1792)*, par l'abbé Ciccullo, le 29 février.

Nous apprenons qu'un colloque sur Mistral sera organisé par la Société félibréenne, la Tour Magne, à Carré d'Art.

La Société d'Histoire et d'Archéologie de Saint-Remy de Provence nous invite le 25 mars à une journée consacrée à Alexandrie, avec l'archéologue, Jean-Yves Empereur. Au programme, un film aux Baux « *La cathédrale d'images* » et une conférence de M. Empereur « *Alexandrie, creuset du monde* », avec présentation des résultats les plus récents des fouilles sous-marines et terrestres de sauvetage et de la mise en valeur d'une citerne souterraine de la ville antique.

Trois bulletins de souscription nous sont proposés pour : *Le Cartulaire de la cathédrale de Dax (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles)* par MM. Georges Pon et Jean Cabanot ; *Le dictionnaire gascon-français*, suivi de son lexique français-gascon et d'éléments d'un thésaurus gascon, de l'abbé Vincent Foix, aux P.U. de Bordeaux ; et pour la réédition de : *L'histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes*, de l'abbé Raynal (5 volumes).

Nous avons reçu en hommage les ouvrages suivants : *Chemins de dialogue, Entre guerre et paix*, n° 22, offert par notre confrère, M. Christian Salenson, et les Actes d'un colloque sur *Audisio, Camus et Roblès, frères du soleil : leurs combats*, collection des écrivains du Sud, offert par M. Gabriel Audisio ; l'ouvrage de Mme Denise Jasmin : *Henry Espérandieu « la truelle et la lyre »*, offert par M. Pascal Trarieux, ainsi que les catalogues des tableaux et dessins du musée des Beaux-Arts, un guide des collections, et les catalogues d'expositions réalisées par ce musée.

Le président nous fait part de la candidature de deux membres non résidents au fauteuil de M. Sablou et à celui de M. Gouron.

Puis il donne la parole à l'orateur du jour : Mme Aline Durand, correspondant, qui évoque : *La forêt médiévale (IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle) au miroir des cartulaires et de l'anthracologie*.

Le but de cette savante communication est de tenter de restituer et de comprendre l'évolution de la forêt languedocienne durant le Moyen Âge à l'aide des chartes conservées dans les cartulaires (Mme Durand a cité à plusieurs reprises le cartulaire de la cathédrale de Nîmes) et à l'aide

des charbons de bois découverts au cours des fouilles archéologiques, dont celles de Lattes.

Son exposé se divise en trois parties : un essai de restitution de la forêt avant l'an 1000, les exemples étant prélevés sur le site de Montagnac et dans les Causses, puis l'étude des marqueurs de colonisation des zones humides durant le XI<sup>e</sup> siècle, situées dans les plaines ce sont les condamines ou terres cultivée appartenant aux domaines seigneuriaux ou aux ecclésiastiques, enfin une présentation des nouveaux paysages arborés aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Cette évolution irréversible des diverses espèces a abouti à la création du paysage méditerranéen que nous connaissons aujourd'hui.

Cet exposé illustré de plans et de croquis a suscité de nombreuses questions auxquelles Mme Durand a aimablement répondu.

## SÉANCE DU VENDREDI 5 MARS 2004

Cette séance est présidée par Mme Hélène DERONNE, vice-présidente

Sont présents : MM. Audisio, Bruguerolle, Cavalier, Chausse, Clément, Contestin, Costabel, Dalverny, Debant, Mme Deronne, MM. Dervieux, Durteste, Fabre, Galtier, Grossi, Jallatte, Mme Marès, MM. Maubon, Ménard, Michel, Mounier, Pradel, Puech, Roger, Sapède, de Seguins-Cohorn, Tempier, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Bonifas, Gouget, Hugues et Lévy.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Aventurier, Castan, Chillet-Pijac, Doria, Mme Pallier.

Le précédent procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité.

M. le Maire nous informe du versement, pour 2004, d'une subvention de 6 000 euros, pour financer les publications.

M. Lecoq, directeur de la bibliothèque «Carré d'Art», nous demande notre accord pour faire figurer, sur Internet, les titres des ouvrages de notre bibliothèque avec ceux de la bibliothèque municipale. Nous lui répondons favorablement.

Mme Catherine Voglimacci, lauréate du prix Marthe Issoire, remercie pour l'attribution de ce prix à son ouvrage et pour l'invitation à déjeuner ainsi que Mme André Dupuis pour la lettre de condoléances que nous lui avons écrite, lors du décès de son mari.

Des informations nous sont données par M. Eric Peuchot, de l'Institut, au nom de M. Plantey, président d'honneur de la Conférence des Académies de province, nous informant de la création d'une nouvelle radio sur le Net, pour nous faire connaître - *tout ce qui se vit à l'Académie des Sciences morales et politiques, tout ce qui se dit à l'Académie, tout ce qui se lit à l'Académie* ; par le président de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse qui nous demande d'annoncer le lancement de deux prix que l'Académie doit décerner : - le premier : *Économie et culture* : (aéronautique, de l'espace ou des biotechnologies (1500 euros) ; - et le prix annuel de médecine : *Les recherches génétiques dans le domaine rhumatologique*; par l'Académie de Caen qui nous a envoyé le programme de ses communications et toute une documentation sur les activités, dont l'annonce d'un colloque, sur *Les pèlerinages au Mont-Saint-Michel dans la littérature et les textes* ; enfin par l'Institut national d'histoire de l'Art nous prévenant de la tenue d'un colloque sur *Henri Focillon*, à l'Université de Lyon II.

L'Académie de Stanislas fêtera, en 2005, les deux cent cinquante ans de la création de la place Stanislas et, à cette occasion, organisera un colloque, sur : *L'éducation et le progrès du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours* et elle sollicite notre participation.

Nous avons pu nous rendre à l'Académie d'Aix-en-Provence pour la réception d'un nouveau membre, à l'Hôtel d'Arbaut, mais nous n'avons pu assister à la séance publique de l'Académie de Marseille, à la cathédrale N.-D. de la Major. Nous avons répondu à l'invitation de la Mairie pour la réception offerte à l'occasion du festival Nîmes-Valencia et celle qui concernait l'inauguration de l'exposition *Toni Miro* à la chapelle des Jésuites.

La Société La Tour Magne nous envoie le programme du colloque « *Frédéric Mistral* » qui se tiendra à Carré d'Art (les communications, sauf une, seront prononcées en provençal) ; le programme est affiché. Notre confrère, M. Guy Dugas, correspondant, nous invite à cinq causeries « *Voyage en Camusie* », toujours dans le cadre des Rencontres méditerranéennes. Nous sommes invités à la galerie des Arènes, à l'inauguration du 3<sup>ème</sup> salon de la bande dessinée, à celle de l'exposition *Jean Roba*, et à la remise de la médaille de la Ville à Jean Roba et à Albert Uderzo ; enfin, au musée Calvet à Avignon à celle de l'exposition : *Le vase grec et ses destins*.

Le président procède ensuite à l'élection de deux membres non résidants : Mme Rose Jurgensen et M. Alain Aventurier qui ont été élu à scrutin secret par 27 et 29 voix et trois abstentions. La proclamation des résultats est suivie par les applaudissements de l'assemblée.

Selon l'ordre du jour, M. Louis Durteste, membre résidant, rend compte de l'ouvrage de M. Sarre, *Le dossier-vérité du Concorde 1955-2000*. (aux Edit. Aéronautiques, 2002).

«CONCORDE» (1959-2000)

«I-Le «dossier»

S'il est aisé de fixer au 29 novembre 1962 la date de la naissance de la grande Aventure de *Concorde*, il est moins facile de cerner le début de la conception.

Dans l'extraordinaire dynamisme de l'après-guerre, la technique aéronautique, stimulée par les aviations militaires, n'est pas en reste. Le «mur du son» est franchi en 1947 dans l'US Air Force et en 1948 dans la RAF. Le premier avion civil à réaction, encore subsonique, le *Comet* britannique, est apparu dès juillet 1949<sup>1</sup>. Le développement d'une version supersonique ne tarde guère à être envisagé, puis entrepris, des deux côtés de l'Atlantique (1956-57). La France suit un peu plus tard, sur la base d'une *fiche-programme* qu'adresse Louis Bonte<sup>2</sup> aux différents constructeurs français, le 15 décembre 1959 : chacun se met dès lors au travail.

Vingt-deux mois plus tard, le 19 septembre 1961, se tient au Commissariat général au Plan, une grande réunion ; Sud Aviation y présente un projet qui recueille l'approbation générale, à une exception près : le PDG d'Air France aurait préféré qu'on s'en tienne à un gros subsonique, offrant 150 places ou plus. Des conversations commencent tout de même aussitôt entre les divers intéressés, ministères et industriels, et leurs homologues anglais. Malgré les événements politiques de l'été et de l'automne 1962 en France, la signature d'un accord franco-britannique intervient le 29 novembre 1962, marquant la naissance de l'avion supersonique *Concorde*.

Cet accord comporte des clauses techniques et des clauses opérationnelles :

- l'avion sera équipé de 4 moteurs *Olympus 593* de la firme Bristol-Siddeley, et volera à Mach 2,2 (environ 2400 km/h) ; il sera construit en 2 versions, moyen-courrier et long-courrier, auxquelles correspondront des rayons d'action de 4 500 ou 6000 km et des capacités de 100 ou 90 passagers.

- la conduite du projet sera supervisée par deux «comités techniques» d'industriels, l'un pour la cellule, l'autre pour les moteurs, et par un *Comité Permanent de Fonctionnaires* (ou CPF), chargé d'orchestrer le programme général et les dépenses, en liaison avec les gouvernements ; tous ces comités (15 à 20 membres chacun) seront mi-français mi-anglais ;

- le vol du premier prototype aura lieu fin 1966, celui du premier avion de série (et la «qualification») fin 1968, et l'entrée en ligne un an plus tard.

À six mois de là (5 juin 1963), le président Kennedy donne son feu vert à l'étude d'un SST (*SuperSonic Transport*) : celui-ci doit être un long-courrier, sensiblement plus gros et plus rapide que le supersonique franco-anglais.

Au cours de l'étude de ce dernier, la version moyen-courrier préconisée par les Français disparaît assez vite, sans autre forme de procès. Mais ce qui engendre le plus de difficultés, c'est la multiplicités des «comités», et surtout la direction d'ensemble de l'affaire, le CPF s'avérant rapidement impuissant, en ce qui concerne la maîtrise des dépenses en particulier : la demande pourtant insistante de C. Héreil, PDG de Sud-Aviation, relative à la mise en place d'un véritable maître-d'œuvre n'a pas été retenue... Une autre difficulté, en France, vient du fait que, dans le domaine technique, le ministère des Armées ne cesse d'exercer une très nette suprématie de fait sur celui des Transports (dont dépend l'aviation civile).

Au bout de 18 mois (mai 1964), on est obligé de reconnaître que, pour assurer la capacité transatlantique du projet, il faut augmenter la

quantité de carburant emporté, donc le poids, donc la *voilure* ainsi que la poussée des moteurs, et donc le coût, ainsi que le délai du premier vol ; celui-ci est repoussé d'un an, cependant que la vitesse de croisière est ramenée de Mach 2,2 à 2,07.

Cependant de premières options d'achat se manifestent : Pan Am pour 6 appareils dès mai 1963, puis en 14 mois, six autres compagnies (dont 3 américaines) pour 23 appareils. Pendant ce temps, Air France et BOAC, qui craignent que le nouvel avion ne soit pas rentable<sup>3</sup> se sont fait tirer l'oreille : il a fallu leur attribuer, à la fin de 1963, 8 options «gratuites» à chacune! Puis, après un long arrêt, vient une reprise des demandes à la mi-65 ; en avril 1967, 29 nouvelles options se sont ajoutées aux 29 premières. Sont finalement sur les rangs, au total, 7 compagnies US (38 unités), 2 européennes (5 unités) et 5 autres (15 unités), et ce, sans compter Air France et BOAC avec leurs 16 options gratuites.

A l'automne 1964, surgit une alerte : les élections au Parlement britannique ont porté au pouvoir le travailliste Harold Wilson : celui-ci écrit à G. Pompidou qu'il veut arrêter les frais. Après de nombreuses discussions croisées, et Paris ne cessant d'affirmer que l'accord de novembre 1962 est intangible, le *business* reprend.

Mais les problèmes de dépassement de budget ne sont en rien maîtrisés. De Gaulle ayant qualifié «ces façons de gérer au-dessous du médiocre», un maître d'œuvre est désigné : Jean Forestier<sup>4</sup>, nommé Directeur général du programme *Concorde*. Il simplifie les Conseils, précise des points restés trop vagues, soulève des questions négligées : le *bang* et le bruit général de l'avion, etc... Mais après 2 ans 1/2 de tensions contradictoires (il est aussi chargé de l'*Airbus*), il démissionne.

Le montage du prototype 001 avance lentement : le 11 décembre 1967 on le sort de son hangar : c'est le *roll-out*. Les essais au sol, extrêmement nombreux, commencent : moteurs, roulages, etc... 14 mois plus tard seulement, le 26. 02. 69, le pilote d'essais, André Turcat, peut déclarer le *Concorde 001* «bon pour le vol».

Le 2 mars 1969, *Concorde 001* vole, de Toulouse à Toulouse, pendant 28 minutes ; il passe le mur du son le 1er octobre et vole à Mach 2,07 un an plus tard (04. 11. 70). Le prototype 002, anglais, avait volé 22 minutes le 9 avril 1969. Ces deux avions (plus les 2 de présérie, plus les 2 «tête de série») entament alors un programme d'essais extrêmement fastidieux et d'autant plus complexe qu'il n'existe aucun point de comparaison avec des cas connus : les autorités qui auront à délivrer le «certificat de navigabilité» sont donc très circonspectes. Ces essais se sont ainsi étalés sur 6 ans et demi !

Pendant cette longue période, on apprend - d'abord qu'un avion russe, le *Tupolev TU. 144* fait son premier vol (31.12.68), - puis que le

SST américain *Boeing 2707-300* est abandonné (fin 03.71) à la suite de votes défavorables au Congrès. Puis un des TU.144, en visite au Bourget, s'écrase à Goussainville (03.06.73), en suite de quoi on cesse bientôt de parler de ce type d'appareil. Les deux concurrents, dont la menace a souvent servi d'argument pour les demandes de crédits, ont disparu.

Malheureusement disparaissent aussi les espoirs de vente. Deux compagnies résilient leurs options en juillet et octobre 1972 (10 unités). Puis quatre autres au premier semestre 1973 pour 22 unités. On finira, dans des conditions complexes, par abandonner les 26 options restantes...

Au printemps 1974, H. Wilson, revenu au pouvoir, et V. Giscard d'Estaing, y accédant, approuvent le lancement de la construction de 16 appareils «de série» (en plus des 2 prototypes + 2 pré-série), mais interdisent toute nouvelle modification.

Enfin, le certificat de navigabilité est délivré à la France le 10 octobre 1975 et à la Grande-Bretagne le 5 décembre. On va pouvoir lancer l'exploitation commerciale : c'est chose faite pour Air France dès la mi-janvier 1976 avec la ligne Paris-Rio de Janeiro, via Dakar ; puis sont ouvertes Paris-Caracas, et Paris-Washington.

Pour pouvoir lancer les lignes de Paris et Londres vers New-York, dont l'aéroport a un statut privé, il faut, en plus de l'accord du Secrétaire d'Etat fédéral aux Transports, une autorisation supplémentaire : son obtention entraîne encore dix-huit mois de retard... Paris-New-York est enfin ouverte en novembre 1977 ; puis vient Paris-Mexico via Washington. Quant à British Airways, ses lignes la mènent à Washington, à New-York (au rythme de 2 A-R/jour, à Dallas, à Miami (via Washington dans les deux cas), à Bahrein, à Singapour via Bahrein, et à la Barbade pendant l'hiver.

Comme il y a 14 avions disponibles en tout (soit les 16 de la «série», moins les deux «têtes de série» consommés par les essais) et aucune commande en vue, les deux compagnies voient leurs cotes s'élever à 7 appareils chacune, par attribution, au «franc symbolique» de 3 unités supplémentaires à Air France et 2 à British Airways.

Les prix des places sont fixés en accord avec l'IATA : le prix *Concorde* sera égal au prix de la 1ere classe en subsonique, plus 20% : cela n'empêchera pas de perdre de l'argent, mais, la plus-value étant modérée, on espère à ce moment que l'on remplira assez bien les avions ; mais ce ne sera guère le cas...

On se met à beaucoup parler du *bang* sonique : encore faut-il distinguer le «*bang* de focalisation» qui peut être violent, du «tapis de *bang*» beaucoup plus faible (suppression de l'ordre d'un millième d'atmosphère!). Pour satisfaire les opinions publiques internationales, le vol supersonique n'est autorisé qu'au-dessus de la mer (voire des déserts...), ainsi, sur le

trajet Paris-New-York, le pilote ne doit passer en vitesse supersonique qu'une fois atteint un certain point au-dessus de la Manche, etc... On parle moins du bruit des moteurs, bien que celui-ci soit reconnu comme trop élevé, par comparaison avec celui des avions subsoniques...

On parle aussi, de plus en plus, des déficit financiers. Une nouvelle offensive est lancée dans les deux compagnies pour équilibrer les comptes d'exploitation. Le résultat est obtenu, de part et d'autre, en deux ans (fin 1982). Mais c'est au prix de la fermeture des lignes où le «taux de remplissage» est trop faible : pour Air France, quatre lignes sur cinq sont fermées, seule celle de New-York restant en service ! Pour trouver de nouvelles recettes, on met les appareils disponibles à la disposition des compagnies *charter* : celles-ci organisent des vols brefs (2 ou 3 heures), et des tours du monde de plusieurs jours. La formule réussit assez bien, les vols *charter* couvrant jusqu'au quart du nombre total des passagers. Malgré tout, le poids de l'ensemble de l'«opération» sur les budgets des deux pays (comprenant les études, les investissements, les essais improductifs, etc..) reste très élevé : 128,88 milliards de Francs/2000 pendant 28 ans (1959-1986), soit 4,6 milliards de Francs/2000 par an sur la période, ou encore 700 000 euros par an<sup>5</sup>.

Quant au bilan sur le plan technique, il faudrait être technicien pour l'évaluer avec quelques chances d'être objectif... On peut signaler qu'Air France relève les lacunes suivantes que présentait l'appareil : capacité insuffisante (nombre de sièges), -distance franchissable insuffisante, - coût d'exploitation élevé, - et qualités marginales au regard de l'environnement. Quant à British Airways, il mentionne les problèmes que présentaient les tuyères, primaires et secondaires.

Comme on le sait, un avion *Concorde* d'Air France, décollant de Roissy pour un vol *charter*, s'écrase sur le village de Gonesse, le 25 juillet 2000, entraînant la mort de 113 personnes (100 passagers, 9 membres d'équipage et 4 personnes au sol). On ne s'attardera pas sur les causes du drame : corps étranger sur la piste, causant la crevaison et l'échauffement du train d'atterrissage, puis l'incendie d'une ou plusieurs soutes à combustible et l'incendie d'un ou deux moteurs. Mais on ne s'étonnera pas que l'accident ait entraîné la suspension du certificat de navigabilité de l'ensemble des appareils *Concorde* (16 août 2000).

L'autorisation de reprendre les vols étant intervenue le 6 septembre 2001 (soit 13 mois plus tard), les vols commerciaux ont repris début novembre. Mais les deux compagnies n'ont pas tardé à décider l'arrêt d'exploitation de l'appareil : 31 mai 2003 pour Air France, 30 septembre pour British Airways.

Yaura-t-il une «seconde génération supersonique» ? Impossible de répondre de manière sûre. On peut indiquer les deux derniers grands projets en cours :

- le 19.12. 2000, Airbus Industrie annonce la construction d'un A. 380

*super-Jumbo* subsonique (14 400 km, 550 sièges, 3 classes, 3 ponts)

- le 29.03. 2001, Boeing annonce le développement d'un *sonic cruiser*, volant à Mach 0,95 ou Mach 0,98, avec près de 300 passagers.

Capacité extrême ? ou vitesse à la limite du *bang*, lequel va-t-il gagner ?

## 2-L'auteur et l'ouvrage

Claude-Alain SARRE est né le 10 avril 1928 à Douai (Nord)

Études littéraires et juridiques, à Lille et à Paris -Diplômes niveau licence (?)

Vers 1953 : Automobile Citroën : collaborateur, puis Directeur commercial.

1968 : grand remaniement au groupe Citroën, Pierre Bercot devenant Président Directeur Général du groupe. Pour sa part, C.A. Sarre devient en août, Président des deux plus importantes filiales : *Automobiles Citroën* et *Société commerciale Citroën* (il est assisté dans ces deux sociétés par un même Directeur général, Raymond Ravenel). Il démissionne le 15 avril 1970 (les précisions ci-dessus sont issues de l'ouvrage de Jacques Wolgensinger, *André Citroën*, Flammarion, 1991).

1971 : C.A. Sarre devient PDG du groupe de la *Lainière de Roubaix* (Prouvost)

1977 (ou 78) : devient PDG du groupe parachimique *Nobel-Bozel*

1984 (ou 85) : devient Directeur général du C.N.P.F.

A partir de 1988 (ou 1990) : études d'histoire, à Aix-en-Provence : cursus complet, achevé par le Doctorat; devient membre titulaire de l'Académie d'Aix-en-Provence. A partir de 1997, diverses publications (travaux surtout consacrés au XVIIe siècle en Provence).

## L'ouvrage

Dès le premier contact, on est saisi par l'ampleur de la documentation qu'il a fallu réunir pour servir de fondement à l'exposé, et cette impression se maintient jusqu'à la fin. On a indubitablement affaire à une recherche historique de haute tenue, pour tous les aspects et points de vue sur lesquels l'auteur a fixé son attention : aspects financiers, et point de vue des dirigeants de l'affaire au plus haut niveau.

Il n'en reste pas moins que, pour une «opération» aussi vaste et complexe que le furent la conception, le développement et l'exploitation des avions *Concorde*, bien d'autres aspects et points de vue auraient mérité l'attention de l'historien. Car, à la différence de ce que nécessite l'histoire ancienne ou l'histoire moderne, une étude en *histoire immédiate* ne peut se réduire à la consultation d'archives, aussi fournies que soient celles-ci ; il faut, en effet, tenir compte de toutes les personnes qui ont *vécu* les événements étudiés. Et ces personnes ne sont pas de simples témoins (dont le témoignage, une fois noté, ne serait qu'un document parmi tant d'autres), ce sont bien plus encore des

*acteurs* ; à ce titre, leurs savoirs, leurs travaux, leurs problèmes, leurs espoirs et leurs doutes, leurs mentalités et leurs comportements sont objets d'étude pour l'historien. Tous ces aspects et points de vue sont malheureusement absents du «*Dossier-vérité*» de l'avion Concorde qui nous est présenté.

En résumé, si ce *dossier* est aussi convaincant qu'intéressant du point de vue financier, on doit reconnaître qu'il est nettement plus *comptable* qu'*opérationnel*.

On ne signalera que brièvement, enfin, quelques défauts dans la présentation (ou l'édition) du volume : - table des matières (texte) trop succincte, - absence de table pour les 39 *documents* (annexes) qui sont disséminés dans tout l'ouvrage, - confusion entre texte et document (à la page 36), - quelques erreurs dans la gestion des notes en bas de pages,...- voire quelques à-peu-près sur des grandeurs physiques (à propos des nautiques ou milles marins, des livres par pied carré, etc...). (L.D.)

#### Notes

- 1 Pour, d'ailleurs, disparaître progressivement après deux accidents sérieux en 1954. En revanche, la *Caravelle* entre en service en 1956, et y reste jusqu'en 1981.
- 2 Louis Bonte, Ingénieur général de l'Armement, est directeur Technique et Industriel de l'Aéronautique au ministère des Armées ; l'appareil qu'il évoque est sensiblement plus petit que *Concorde*.
- 3 Air France a calculé que le coût du «siège-kilomètre» sera 31% plus élevé sur *Concorde* que sur *Boeing 707*. Les tarifs de vente pourront-ils suivre ?
- 4 Ingénieur de l'Armement, issu de Polytechnique et de Sup. Aéro, âgé de 42 ans.
- 5 Si on compare avec le «trou de la Sécu», on est tenté de penser : «pas plus ?»

Puis le président passe la parole à l'orateur du jour, M. Guilhem Fabre, qui va nous parler du *Site de Nîmes avant le Moyen Âge*. A l'aide de graphiques transparents, M. Guilhem Fabre nous a démontré, grâce à des études hydrogéomorphologiques, archéologiques et géohistoriques, l'évolution de l'espace nimois situé entre la garrigue et la plaine du Vistre, modelée en glacis et cônes de déjections torrentielles, dès le début du creusement de la vallée du Vistre, au Pleistocène ancien final. Cette évolution s'accélère sous l'effet de l'urbanisation, dès le Haut Empire romain, et surtout à notre époque, mais nous avons pu nous constater que la nature savait aussi reprendre ses droits, particulièrement lors des inondations de Nîmes en 1988.

## SÉANCE DU VENDREDI 19 MARS 2004

Cette séance est présidée par M. Roger GROSSI, en l'absence  
de M. Pascal GOUGET, excusé

Sont présents : MM. Audisio, Cavalier, Chausse, Durteste, Galtier, Grossi, Hugues, Jallatte, Lévy, Mme Marès, MM. Maubon, Ménard, Michel, Mounier, Pradel, Puech, Roger, Salenson, de Seguins-Cohorn, Tempier, Valade.

Excusés : MM. Bonifas, Bruguerolle, Dalverny, Mme Deronne, M. Gouget, Mme Kuntz, M. Sapède, Mme Viala.

Absents : MM. Costabel, Debant, Dervieux, Fabre.

Correspondants présents : Mme Agussol, M. Doria, Mme Herrmann, MM. Meine et Monteils, Mme Pallier, M. Pincemaille.

Le précédent procès-verbal a été approuvé à l'unanimité.

Nous avons reçu, le 12 mars dernier, à l'occasion du festival Nîmes-Valencia, une délégation de six membres de l'Académie royale de Valence, avec son président, M. Lopez, conduite par Mme Clamens présidente du festival Cartelera. Un échange d'information sur l'historique et les réalisations de chacune de ces deux académies s'est établi, suivi d'une discussion informelle qui nous a beaucoup appris sur l'importance donnée à la communication et aux publications de l'Académie invitée. Nous remercions particulièrement notre confrère, M. Bartolomé Bennassar qui a su rendre vivante et animée cette importante manifestation.

Nous avons reçu les lettres de remerciements pour leur nomination, de Mme Jurgensen et de M. Aventurier ; une lettre de M. Lanvers, correspondant, qui nous apprend qu'il vient de passer quelques jours en clinique, mais qu'il a bien occupé le temps de son séjour, puisqu'il a écrit une nouvelle intitulée « *Mon ange gardien* » qu'il nous adresse ; une lettre de M. Jacques Blanc, président du Conseil régional, nous annonçant l'attribution d'une subvention de 1 000 euros pour les publications de l'Académie.

L'Académie de Besançon nous fait part du programme des séances du second trimestre et nous invite à sa séance publique de printemps ; le président honoraire de l'Académie du Var, le docteur Marmottans, nous propose une séance commune à Toulon, le mercredi 3 novembre (communications de 20 minutes) ; le président de l'Académie de Stanislas nous demande notre participation éventuelle à un colloque, à l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de la création de la place Stanislas : *L'éducation et le*

*progrès des Lumières du XVIIIe siècle à nos jours*, avec différents thèmes.

Nous sommes invités à deux conférences dont les thèmes nous intéressent particulièrement : celle organisée par les Mardis universitaires de Vauban, évoquera : *Le risque pluvial en Languedoc-Roussillon : la mémoire oubliée*, par M. Michel Desbordes, professeur d'Hydrologie urbaine. Quelques jours après, à l'auditorium du site du Pont-du Gard, notre confrère, M. Jean-Claude Bessac, correspondant, traitera le sujet suivant : *Des crues exceptionnelles du Gardon en 2002 ont révélé au pied du Pont du Gard diverses traces rupestres inédites en relation avec son chantier de construction*.

La ville de Tautavel nous adresse le programme de trois concerts qui auront lieu en mai, à Tautavel.

Nous avons reçu en hommage le tome 2 du Bulletin de la société d'Histoire du Protestantisme et l'avis de parution de l'ouvrage de Mme Catherine Bernié-Boissard : *Regards d'urbanité, Parcours, recherches et pistes dans la Ville*, ouvrage qui concerne Nîmes, aux Editions L'Harmattan.

M. Louis Durteste, doyen du groupe catholique, présente la candidature du successeur de M. Noël Cannat.

M. Charles Puech, rapporteur, présente les six candidatures de correspondants qui ont été retenues par la commission des nominations.

À l'ordre du jour figure la réception de deux membres non résidents : Mme Rose Jurgensen et M. Alain Aventurier.

Monsieur Grossi, au nom du président, M. Pascal Gouget, s'adresse à Mme Rose Jurgensen en ces termes :

Madame,

C'est un honneur pour moi d'accueillir au nom de l'Académie de Nîmes l'écrivain que vous êtes. Avant cette agréable tâche, il convient de rappeler ce que fut, pour l'Académie, votre prédécesseur à cette place de non-résident.

Vous succédez à M. Jean Sablou, à qui l'honorariat vient d'être conféré. M. Jean Sablou originaire de Mazamet, a passé sa jeunesse dans le Minervois ; il a ensuite préparé l'École des Chartes ; après avoir travaillé deux ans à la Bibliothèque d'Art décoratif de la Ville de Paris, il assura la direction des Archives départementales de la Savoie, puis celle du Gard, enfin celle de l'Hérault. C'est pendant son séjour gardois qu'il a été nommé, en février 1958, membre résident de l'Académie où il a succédé à Philippe Fauré-Frémiet. Pendant longtemps, il fut le plus jeune des membres de cette assemblée. Il est resté 18 ans membre résident. Il a présenté dans cette salle plusieurs communications, une étude sur le nom de la voie Régordane, une autre sur le style jésuite en architecture. En 1971,

il a parlé des raisons qui poussèrent saint Louis à fonder Aigues-Mortes. A son départ pour Montpellier en 1976, M. Jean Sablou a été nommé membre non résidant.

Vous avez accompli, Madame, un parcours qui vous a permis d'aborder des activités diverses. Vous inspirant des lieux et des conditions que vous avez traversés, vous avez su faire revivre par l'écriture, pour le plus grand bonheur de vos lecteurs, des moments enfouis du passé. S'il me fallait trouver, sous cette diversité, les invariants qui la sous-tendent, je proposerais une curiosité toujours en éveil, une grande capacité d'attention et une longue persévérance, qui ne peuvent se concevoir sans un amour porté à ce qui vous entoure. Vous aimez aller au fond des choses et votre vocation première est là pour le prouver.

Vous êtes née dans le petit village de Sainte-Croix en Bresse. Vos parents étaient enseignants, votre mère institutrice, votre père plus particulièrement tourné vers l'enseignement des mathématiques et des sciences. Il fut votre premier professeur de mathématiques, vous aimiez les maths, vous avez manifesté très tôt le goût d'écrire.

Vous allez quitter assez tôt cette région bressanne pour des études secondaires à Mâcon, puis pour l'École Normale Supérieure de Sèvres. L'amour des mathématiques et ce goût d'aller au bout de vos entreprises vous ont conduite à l'agrégation de mathématiques. Et vous voilà enseignante. Mais vous ne retrouvez pas dans l'enseignement le plaisir que vous aviez eu dans l'étude. Vous avez fait la connaissance d'un brillant normalien littéraire, qui va devenir votre mari. C'est l'occasion de combler ce que vous appelez vos lacunes dans les domaines de la littérature et des arts.

Cependant l'histoire, la guerre, vient imprimer ses contraintes sur le cours de votre vie. Votre mari, M. Jurgensen, sitôt démobilisé, entre dans la Résistance. Il sera un membre actif du journal clandestin «*Défense de la France*», qui deviendra quelques temps après la libération le Journal «*France-Soir*». Il a passé avec succès un concours d'accès au Quai d'Orsay et un premier poste vous donne l'occasion de découvrir avec lui les États-Unis, leur culture, leurs musées, leurs écrivains.

De retour à Paris, vous êtes attirée par le journalisme et Mme Hélène Lazareff vous propose de tenir dans *France-Soir* une rubrique sur l'enfance. Ce travail vous passionne. Vous élevez vos enfants et cette activité se transpose naturellement pour vous par la création d'une rubrique d'éducation et de psychologie dans le journal «*Elle*». Donner des conseils sur l'éducation des enfants est une entreprise périlleuse, mais vous êtes à la hauteur de cette tâche. Pendant vingt-cinq ans votre activité de journaliste sera consacrée aux enfants et aux femmes. Vous devenez rédactrice en chef

du journal «*Votre enfant*», puis vous participez à la fondation du journal «*Femme pratique*» qui a l'ambition d'ouvrir ses lectrices aux sujets les plus variés sans les confiner aux problèmes de beauté ou aux recettes de cuisine. Cette activité s'est complétée par la rédaction de plusieurs ouvrages dictés par l'intérêt que vous inspire la relation mère-enfant.

En 1971, M. Jurgensen est nommé ambassadeur de France en Inde : c'est pour vous l'occasion de découvrir ce pays. Vous n'y restez pas inactive, vous vous penchez sur la condition féminine en Inde. Votre premier écrit sur ce pays, *Mohini ou l'Inde des femmes*, a été couronné par l'Académie française et a remporté le prix de l'Asie en 1978.

Vous vous passionnez pour l'aventure des Français en ce pays au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a vu Dupleix se précipiter d'une entreprise commerciale prospère à une guerre coloniale risquée. Vous vous plongez dans les archives et vous faites revivre avec les détails les plus précis le Pondichéry de cette époque où le commerce et les ambitions menaient la danse. Votre livre «*Le temps d'un royaume*» est centré sur la figure de Jeanne Dupleix grâce à laquelle vous nous faites entrer dans l'intimité de la vie domestique et politique de cette époque.

Cette capacité de conter, de faire revivre l'histoire en la respectant, mais en restituant par l'imagination ce que les écrits n'ont pas retenu, vous allez de nouveau la déployer en portant votre curiosité attentive sur l'histoire de la région d'Uzès, où vous avez résidence depuis quarante ans, que ce soit par l'évocation des tribulations d'une jeune femme après la Révocation de l'Édit de Nantes ou par la biographie romancée de Jean Racine dont nous savons tous ici quels furent ses liens avec Uzès.

Vous n'avez cependant pas oublié la Bresse, le pays de votre enfance et vous avez été frappée par la rapide mutation qui, en moins d'un siècle, a fait passer l'agriculture d'un stade où la main-d'œuvre humaine et le travail animal étaient prépondérants à une activité dominée par la machine. «*L'Adieu aux champs*» décrit ce passage en une saga familiale marquée par les guerres, le départ vers la ville, l'industrialisation de la production.

Le conflit entre les partisans de la nature sauvage et ceux de la nature domptée par l'homme est un thème éternel. Vous l'illustrez par un petit roman, presque un apologue : «*Vert est le paradis*». Une jeune femme, amante de la nature sauvage, vit avec un ambassadeur nouvellement retraité dans un lieu-dit retiré du sud de la France. Lorsque Monsieur décide d'ordonner la propriété selon les canons du paysagisme et de l'architecture, le couple se défait.

La valeur de vos activités et de vos œuvres a été reconnue par de nombreuses distinctions honorifiques et des prix littéraires.

Je ne suis qu'un de vos lecteurs et vos livres n'ont apporté ce plaisir particulier que donnent les livres bien écrits. Je suis certain que vous avez

eu du plaisir à les écrire.

Aujourd'hui, c'est le plaisir de vous accueillir qui nous réunit ; un accident de santé intempestif m'empêche d'être présent en personne parmi vous, mais soyez assurée que je le suis en esprit (P.G.).

Mme Jurgensen remercie le président de l'aimable présentation qu'il vient de prononcer, à laquelle elle ajoute quelques détails particuliers sur sa naissance dans la Bresse bourguignonne, son adolescence studieuse, son attirance à la fois pour les mathématiques et pour l'écriture. Mais c'est le journalisme, avec ses éditoriaux très novateurs sur la psychologie et l'éducation de l'enfant, qui lui a permis d'atteindre une notoriété qu'elle accroîtra ensuite par les nombreuses publications que nous connaissons. Pour terminer, notre nouvelle académicienne évoque notre célèbre uzétienne, Suzanne Verdier-Allut, dont le regard bienveillant domine notre assemblée.

Puis Monsieur Roger Grossi, toujours au nom de M. Pascal Gouget, reçoit M. Alain Aventurier en ces termes :

Cher confrère, cher ami,

C'est un plaisir pour moi d'accueillir en vous un scientifique qui est aussi un homme de culture.

L'Académie de Nîmes repose sur d'anciennes traditions et un règlement codifié dans des statuts plus que centenaires lui assurent une permanence temporelle fut-ce au prix d'une certaine rigidité.

Aussi ne vous accueille-t-elle que dans le groupe des académiciens non résidants bien que vous soyez nimois de cœur. Rassurez-vous, vous n'en êtes pas moins académicien à part entière, vous êtes seulement dispensé d'exercer des fonctions au Conseil d'Administration, nos statuts n'ayant pas anticipé la rapidité de déplacements qui met Clapiers à moins d'une heure de la rue Dorée. Il est vrai que le Vidourle nous sépare et ce peut être une redoutable frontière.

Vous succédez à M. André Gouron, à qui l'honorariat vient d'être conféré. Monsieur André Gouron, né à Nîmes en 1931, est le fils de Marcel Gouron qui fut directeur des Archives du Gard, et lui-même membre de l'Académie. Agrégé en histoire du Droit en 1959, M. Gouron a exercé son activité d'enseignement à Clermont-Ferrand, puis à Montpellier où il a occupé de 1965 à 2000 la chaire de Droit romain. Il a été doyen de la Faculté de Droit de Montpellier de 1969 à 1972. Il a aussi enseigné à Berkeley, Université de Californie, en 1988.

La renommée de ses travaux l'a fait remarquer de nombreuses sociétés savantes, dont l'American Society for legal History. Il est *Docteur honoris causa* des Universités de Louvain et de Barcelone.

Il a été élu à l'Académie de Nîmes en décembre 1972, succédant à M. André Fraigneau, membre honoraire. Il y a donné en mars 1979, une érudite communication sur «*Les juristes de Nîmes et de Saint-Gilles et la renaissance intellectuelle au Moyen Âge*». M. Gouron est membre de l'Académie de Montpellier depuis 1990, de l'Académie nationale d'Italie depuis 1992. Depuis mai 1999, il fait partie de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Monsieur,

Vos années d'enfance et d'adolescence vous ont inscrit dans un paysage, une ville, un quartier, une population marqués par leur forte personnalité.

Vous êtes nîmois d'origine, étant né le 30 juin 1948 dans une famille catholique; vous avez vécu très près du centre ville, place du Guesclin, derrière la Préfecture, un quartier animé où votre mère était commerçante, comme ses parents.

Il est courant, dans toute généalogie de trouver des ascendants agriculteurs, et c'est le cas de vos grands-parents. L'ascension vers un savoir plus abstrait se fait avec votre père. Instituteur, il a exercé chez les Frères de l'École Chrétienne, puis a rejoint la SNCF à la fin de la guerre. Je ne me hasarderai pas à dire que ce fut un pas vers la théorie des machines à feu et la thermodynamique. Pourtant ce parcours témoigne bien d'un changement de siècle. Pendant la guerre, votre père a été fait prisonnier, en même temps que le père Gabriel Daufès, futur archiprêtre de la cathédrale, qui deviendra un ami intime de votre famille.

Vous avez un frère, de trois ans votre aîné, qui, comme vous, est devenu ingénieur.

Le lycée Daudet est un des hauts lieux de l'enseignement nîmois et vous l'avez fréquenté de la Maternelle à la classe de Mathématiques élémentaires. Vous y avez reçu une solide instruction, reposant, à la maison comme au lycée, sur le respect de la valeur du travail.

Après toutes ces années nimoises, il vous a fallu découvrir d'autres horizons, d'autres maîtres, d'autres camarades et c'est au lycée Joffre, à Montpellier, que vous allez vous plonger dans les mathématiques supérieures et les mathématiques spéciales. Toujours plus loin dans l'espace et dans l'approfondissement des connaissances, vous préparez à l'Institut National Polytechnique de Toulouse, en candidat libre, une maîtrise de thermodynamique qui vous vaut une mention bien.

En 1972, vous obtenez le diplôme d'ingénieur de cet institut. Après une interruption des études pour le service militaire, vous complétez votre formation par un second diplôme d'ingénieur à l'École Nationale Supérieure des Télécommunications de Paris, formation qui vous permet de travailler à la Société Européenne de propulsion.

Vous voilà donc ingénieur physico-chimiste et thermodynamicien. La thermodynamique régit tous les phénomènes chimiques et cette universalité permet de comprendre que vous ayez pu passer d'études liées à la propulsion des moteurs qui arrachent les fusées du sol - ou encore des machines à feu - à des études liées au sol lui-même. La synthèse de propergols comme la diméthylhydrazine asymétrique et le peroxyde d'azote, c'est de la chimie, c'est aussi de la physique, elle nécessite la mise en jeu de méthodes diverses, le contenu même du mot polytechnique, et vous y avez participé.

Cependant l'essentiel de votre vie professionnelle s'est déroulée au CIRAD, le Centre International pour la Recherche en Agronomie et le Développement. Mieux que je ne puis le faire, vous pourrez nous dire ce que ce fut pour vous cet itinéraire dans ces domaines de la science.

Je partage avec vous un grand intérêt pour les nouvelles avancées de la connaissance. Mais je ne peux que regretter, voire condamner, la précipitation avec lesquelles les techniques sont développées à des échelles monstrueuses dès qu'elles sont d'intérêt militaire, économique ou répondent à des besoins de consommation effrénés.

Loin de l'optimisme des deux siècles passés, les technologies, filles de la science, sont souvent regardées avec suspicion. Pourtant, ce n'est que par d'autres études scientifiques que le bilan des activités humaines sur l'environnement peut être connu et que des remèdes peuvent être proposés. Vous nous avez déjà montré, par vos communications, combien cette préoccupation de respect de l'environnement était le vôtre.

Mon cher Confrère, vous connaissez déjà bien cette salle où vous nous avez présenté plusieurs communications. Vous y avez des amis de longue date. Vous êtes déjà des nôtres et ce rituel de réception ne fait que renforcer les liens qui vous unissent, pour la courte éternité sur laquelle nous pouvons compter, à la longue liste des académiciens nîmois.

Je vous laisse la parole.

M. Aventurier remercie en ces termes :

Madame le Secrétaire perpétuel,

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,

Chers amis,

Je suis particulièrement sensible aux paroles chaleureuses par lesquelles, Monsieur le Président, vous me faites l'honneur et la joie de m'accueillir au sein de cette Institution. Tout au long de la préparation de mon intervention, que vous aurez la patience d'écouter sans faiblir, je me disais que l'Académie de Nîmes avait bien confiance en mes capacités pour avoir eu l'indulgente idée de m'associer à ses travaux.

L'intérêt et la fécondité des rencontres interdisciplinaires ne sont plus à démontrer, et l'Académie de Nîmes permet de les réaliser, grâce au dévouement tout particulier de nombre de ses membres. Leurs commentaires toujours amicaux, perspicaces, et souvent spirituels, sont à l'origine de l'atmosphère de chaleureuse sympathie sans laquelle l'entrée dans le débat, voire l'indispensable controverse d'une assemblée, est impossible.

Il est, à présent, un devoir que je remplis avec un très grand plaisir : remercier tous ceux qui m'ont proposé à vos suffrages, vous, Mesdames et Messieurs les Académiciens, et j'espère ne pas les décevoir.

Permettez-moi aussi d'exprimer ma reconnaissance à vous tous qui m'avez élu, à Madame le Secrétaire perpétuel, Christiane Lassalle, ainsi qu'au Président, le Docteur Pascal Gouget, qui ont manifesté tant d'attentions à mon égard.

Je voudrais également rendre hommage à mes parents à qui je dois tout, à mes maîtres qui m'ont dispensé savoir et un certain regard sur le monde. Reconnaissance aussi envers ma femme qui supporte depuis toujours mes activités intellectuelles.

Finalement, je souhaiterais remercier avec émotion et sincérité mon ami Daniel J. Valade qui me gratifie depuis si longtemps de son amitié et de son estime.

Je dois à présent retracer mon parcours professionnel, et souhaite, pour le faire, conserver cette vertu première qui devrait toujours caractériser les acteurs de la recherche scientifique, l'humilité.

Né à Nîmes, j'ai toujours été très attaché à ma ville. Pourtant, les circonstances de la vie professionnelle m'ont tenu éloigné de notre région. C'est ainsi que le hasard m'a fait découvrir, d'abord, la Normandie.

Dans cette contrée éloignée et pluvieuse, je n'ai jamais oublié le soleil du Midi, ni perdu mon accent et lorsqu'il m'arrivait parfois de dire, oubliant le paysage qui m'entourait, « Nous autres Nîmois », c'était toujours avec ces mêmes intonations chantantes qui déclenchaient de larges sourires autour de moi. L'exil professionnel ne m'a jamais fait oublier mes origines.

Ainsi donc, ma première affectation fut à la Société Européenne de Propulsion, installée à Vernon dans l'Eure. J'ai eu la chance d'être associé, dès le départ en 1974, à ce formidable projet européen de construction du lanceur Ariane.

Aujourd'hui, les souvenirs atténuent les difficultés de l'époque, en particulier les premières rencontres avec les jurys de sélection. J'avais été reçu par le responsable de la direction technique qui ne m'avait pas caché son inquiétude à l'idée de recruter une personne originaire du Midi, et qui,

de surcroît, s'appelait Aventurier !

Mon expérience au sein de cette société a été très enrichissante. J'ai eu d'abord une mission qualifiée de civile. Il faut rappeler que le lanceur Ariane, dans sa première version, utilisait un carburant que la France ne fabriquait pas et que les Américains refusèrent de vendre, pour cause de concurrence. C'est donc l'Union Soviétique qui a accepté de le faire, mais pas à n'importe quel prix : 50 francs le kilogramme.

Sachant que les quatre moteurs du premier étage du lanceur consommaient une tonne de carburant par seconde, le coût de revient était de l'ordre de douze millions de francs pour chaque essai dont la durée était de 4 minutes.

C'est pourquoi le premier objectif qui m'a été assigné, a été de redécouvrir, après les Américains, les mécanismes qui ont permis de réaliser la synthèse de ce carburant appelé UDMH : Unsymmetrical dimethyl hydrazine. Depuis, ce carburant dangereux et cancérigène est fabriqué, sous haute confidentialité, par la Société Nationale des Poudres et Explosifs à Toulouse.

Dans le même temps, j'avais également le statut d'ingénieur de l'armement, avec pour mission de modifier le type de propulsion mis en œuvre sur les missiles du plateau d'Albion équipés du système Hadès. L'idée de la Direction de la Recherche et des Moyens d'Essais du Ministère de la défense, qui avait prévalu, avait été de modifier la portée de ces missiles pour dépasser l'Allemagne de l'Est, et pouvoir atteindre l'Union Soviétique.

Pour cela, on envisageait de remplacer les moteurs à poudre par des moteurs plus performants, utilisant des liquides qui devaient être gélifiés pour conserver l'avantage des carburants stockables.

Ces années passées à la Société Européenne de Propulsion m'ont permis de découvrir le service rendu par la science expérimentale à l'industrie, tel que Louis de Broglie l'avait prédit. Les bases de la science expérimentale peuvent être résumées en deux points: la méthode et l'idée. Si l'idée est juste, il faut continuer à la développer. Quand elle est erronée, l'expérience est là pour la rectifier.

Il faut donc savoir trancher les questions, étant donné que l'on rend plus de services à la science par l'erreur que par la confusion. L'idée, en un mot, est le mobile de tout raisonnement en science comme ailleurs.

Je pense qu'il faut rappeler aussi que le projet Ariane fut un projet séduisant, car il consistait à doter l'Europe d'un lanceur lourd, base d'une indépendance jugée indispensable dans le domaine des applications spatiales, et en particulier des télécommunications par satellite. Les

autres applications furent nombreuses, et les plus connues concernent l'observation de la terre, le domaine médical et l'industrie automobile.

L'aventure spatiale est belle, car elle est mise au service de l'homme. Ainsi, je voudrais citer cette anecdote à l'appui des mérites de la technologie, anecdote que j'avais rappelée en janvier 99 dans ma communication sur les moteurs d'Ariane, je cite: Certains notables reprochaient à Indira Gandhi cette idée selon laquelle on pourrait donner dix bols de riz à chaque Indien avec le prix d'un seul satellite. Mais Madame le Premier Ministre répondit : « Une fois les bols de riz consommés, le problème restera le même, alors qu'avec un seul satellite, j'apprends à des dizaines de millions de personnes comment cultiver le riz pour qu'ils en mangent tous les jours. De plus, je leur apporte les notions d'hygiène et de soins qui leur font cruellement défaut. » Fin de la citation.

Ces quelques années dédiées au projet « Ariane » ont été réellement très fructueuses, mais d'une grande contrainte due en partie à la succession des objectifs qui devaient être nécessairement atteints. Dans le même temps, il faut dire aussi que la nostalgie du Midi avait fait son œuvre : je souhaitais revenir vivre dans notre région.

En 1978, j'ai donc eu l'opportunité de rejoindre un organisme de recherche qui se délocalisait depuis la région parisienne vers Montpellier, et qui devait donner naissance au CIRAD « Centre International pour la Recherche en Agronomie et le Développement ».

Cette seconde orientation professionnelle s'est traduite essentiellement par une activité de recherche, nouvelle et séduisante. J'ai eu d'abord le privilège de travailler en relation avec le département de sciences du sol de l'INRA d'Avignon, pour étudier la mise au point des logiciels de modélisation. Dans ce nouveau cadre de laboratoire d'accueil, j'ai pu accompagner de nombreux étudiants en thèse, leurs études concernant principalement les mécanismes de dégradation des sols salés sous irrigation.

Les sols salés, ou sols halomorphes, représentent un pourcentage important de la superficie totale des sols dans le monde. Leur importance dans les pays en voie de développement tend à augmenter sous l'action anthropique, du fait de leur mise en culture. La salinisation est un des principaux facteurs de la dégradation et de la stérilisation de ces sols.

Pendant bien longtemps, l'homme, aux prises avec ces phénomènes, a abandonné les sols défectueux.

C'est ainsi que des civilisations comme celle de Babylone et de l'Egypte ont perdu leur splendeur quand la richesse agricole de leur périmètre irrigué a diminué. Aujourd'hui, la pression démographique

mondiale oblige l'homme à tenter de mettre en valeur ces sols salsodiques.

C'est donc en relation avec l'INRA d'Avignon et l'Université de Riverside aux États-Unis, que nous avons étudié ces sols en élaborant un modèle géochimique qui permet de simuler leur fonctionnement physico-chimique.

Comment procède-t-on, expérimentalement? Sur la zone à étudier, on prélève, dans un cylindre en PVC de 1,50 mètre de hauteur et de 40 centimètres de diamètre, un échantillon de terre sans perturber sa structure. Cette colonne de terre, appelée monolithe, est alors acheminée dans nos laboratoires, plus précisément dans un phytotron où la température, l'humidité et le type de rayonnement sont rigoureusement contrôlés. Cela permet de reproduire à Montpellier les conditions environnementales de la zone étudiée. Par la suite, on introduit à la périphérie de la colonne un ensemble de sondes qui vont permettre de mesurer tous les paramètres nécessaires au calage du modèle. Le fonctionnement de ce dispositif expérimental se rapproche de l'idée du fonctionnement d'un banc d'essai.

Le modèle mécaniste, qui a été élaboré, considère les processus de transfert d'eau, c'est à dire les phénomènes d'évaporation, de ruissellement et d'infiltration, les transferts de chaleur et de solutés, mais aussi la transformation de la matière organique qui prend en compte l'évolution de la biomasse. Ce modèle permet d'appréhender des phénomènes complexes. Cette modélisation mécaniste est très utile, car elle permet des économies importantes d'expérimentations sur le terrain.

La compréhension des mécanismes est largement facilitée, et le modèle permet de réaliser des simulations à toutes fins prédictives. Ce concept autorise ainsi l'extrapolation des résultats dans d'autres contextes.

Néanmoins, il existe toujours une part d'empirisme, plus ou moins importante, dans la construction des modèles, mais ils constituent des outils avancés permettant, ce qu'il est convenu d'appeler : l'aide à la décision.

Aujourd'hui, ce type de modèle est répandu, en particulier aux États-Unis, même si l'aspect prédictif est sans cesse amélioré, de même que l'extrapolation dans le temps et dans l'espace.

À présent, je suis devenu responsable des laboratoires d'analyses qui sont en fait une Unité de Recherche et d'Analyse. La mission de ces laboratoires est triple : réaliser des analyses physico-chimiques de tous les milieux naturels, effectuer des recherches méthodologiques, participer au montage et au fonctionnement de laboratoires du Sud.

C'est ainsi que des laboratoires ont été créés en Indonésie, aux Philippines, à l'île de la Réunion, en Martinique, et finalement en Afrique de l'ouest, en particulier au Mali et au Sénégal. Dans ce cadre, j'ai poursuivi mon activité de recherche dans le domaine de la Science du Sol tout en assumant les responsabilités dites administratives.

Pour tous ces laboratoires, nous affichons une double ambition pour une recherche finalisée, à savoir l'action pour le développement, l'excellence et la qualité scientifiques. Ces réussites représentent une vitrine très satisfaisante pour la science et témoignent de la qualité des travaux de recherche qui ont conduit à ces réussites. Ces résultats et les actions de formation réalisés dans ces pays sont, à l'évidence, d'excellents ambassadeurs de notre recherche et constituent une vitrine pour notre coopération avec les pays du sud.

Aujourd'hui, j'ai donc acquis la conviction de la nécessaire articulation entre les sciences fondamentales et les sciences dites appliquées avec la création de passerelles entre les savoirs et leurs applications.

Pourtant, la question du rapport de la science avec la nature demeure au cœur du doute actuel concernant les progrès de la science. Cette inquiétude a pour première réponse la prudente modestie de l'attitude autocritique qui gouverne l'activité scientifique. L'essence de l'activité est de comprendre le monde, mais sa méthodologie n'est que modestie, à partir du doute, de l'hésitation et de la vérification. C'est à tort que l'on suspecte la science d'arrogance, car son propos est de conquérir le savoir. Y a-t-il tentation du pouvoir ?

Les hommes de science d'aujourd'hui ne sont pas, contrairement à l'image attachée au positivisme d'Auguste Comte, et comme on le croit quelquefois, les adeptes du « tout scientifique ». Ils savent que les croyances, les valeurs morales et culturelles d'une époque, déterminent le bon ou le mauvais usage des découvertes.

Le changement et la transgression sont consubstantiels à la science : chercher du nouveau est une activité permanente de tous les hommes, « une version plus hardie du métier de vivre » comme l'a écrit Primo Levi, le chimiste mais aussi l'humaniste dont la déportation a marqué le destin.

Il ne faut pas compter sur un palier de l'évolution scientifique : c'est une hypothèse totalement irréaliste. L'homme invente, veut savoir toujours plus. C'est irrépressible. C'est à nous d'en faire des bonheurs, d'inventer des règles de vie qui en feront des progrès pour le genre humain.

En m'accueillant aujourd'hui parmi vous, je souhaite continuer à jouer mon rôle, modestement mais avec persévérance, dans cette grande aventure humaine, et l'Académie y occupera une place très particulière.

Cette sympathique séance se termine ensuite au premier étage autour du verre de l'amitié.

Ratification : Les membres de la Fédération pour l'Institut Séguier ont insisté auprès de M. Audisio pour qu'il accepte la présidence de la Fédération : M. Audisio a accepté : nous demandons à l'assemblée de bien vouloir ratifier ce choix. Cette nomination a été ratifiée à l'unanimité des présents.

### SÉANCE DU VENDREDI 2 AVRIL 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET président

Sont présents : MM. Audisio, Aventurier, Bruguerolle, Cavalier, Chausse, Dalverny, Debant, Durteste, Galtier, Gouget, Grossi, Hugues, Mme Jurgensen, M. Lévy, Mme Marès, MM Maubon, Michel, Pradel, Puech, Sapède, de Seguins, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Bonifas, Costabel, Mme Deronne, M. Jallatte, Mme Kuntz, MM. Ménard, Mounier, Roger.

Absents : MM. Dervieux, Fabre, Tempier et Salenson.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Chillet-Pijac, Doria, Meine, Mme Pallier.

Le dernier procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité.

Nous avons reçu les programmes du second trimestre des académies de Montpellier, de Dijon et d'Agen. Cette dernière nous invite à sa séance solennelle, le samedi 3 avril, «salle des Illustres» à la mairie d'Agen. Elle nous fait part d'une journée d'étude, début octobre, sur Tournon d'Agennais.

Mme Rames, directrice des affaires culturelles de la Ville, nous informe de la date des Journées du Patrimoine et du thème de cette année: « patrimoine, sciences et techniques » (rôle des biotechnologies, du laser, de l'accélérateur de particules, amplification d'ADN, carbone 14), et demande notre participation.

Nous sommes invités à une rencontre-lecture, avec M. Jean-Pierre Milovanoff ; à la 4eme rencontre autour du livre et de l'écrit ; à une journée littéraire, à Sauve, *au clair de la plume* (spectacles, lectures, expositions, ventes d'ouvrages) ; à Paris, au Musée Marmottan, de la part de notre confrère, M. Jean-Marie Granier, à l'inauguration de l'exposition : *La photographie dans les collections de l'Institut de France* ; au muséum d'Histoire naturelle de Nîmes, à celle de l'exposition : *Mystérieux masques*, accompagnée d'une petite plaquette bien documentée. Le Centre régional des Lettres, au château de Castris, présente : *Les œuvres de François Dezeuze*, suivi d'un récital de piano et d'une animation vidéo.

Selon l'ordre du jour, le président procède à l'élection de six

correspondants : sont élus MM. Chabert (23 voix), Maréchal (22 voix), Maubon (22 voix), Pautrat (23 voix), Mmes Dupont-Mathieu (22 voix), Plouvier (23 voix) . Félicitations de l'assemblée.

Lors de la réunion de bureau qui vient d'avoir lieu, nous avons arrêté le calendrier des séances du dernier trimestre, en proposant une sortie au Pompidou fin septembre ou début octobre ( M. Chillet-Pijac), défini les modalités de la préparation du prix Issoire et de la publication des prochains *Mémoires*, et précisé la façon dont nous participerons aux Journées du Patrimoine (M. Aventurier et M. Bruguerolle sont sollicités pour faire une conférence sur les techniques nouvelles concernant la restauration du Patrimoine).

Mme Marcelle Viala intervient pour nous fait part d'une protestation de Mme Jacqueline de Romilly, concernant la limitation des cours de grecs et de latin dans les collèges et lycées. L'Académie décide de se joindre à cette protestation en envoyant le communiqué suivant : *Après avoir pris connaissance de l'appel à l'aide lancé dans «Lire» (avril 2004) par Mme Jacqueline de Romilly, les membres de l'Académie de Nîmes apportent, à l'unanimité, leur soutien à l'enseignement du latin et du grec dans les lycées et collèges.*

Le président, M. Pascal Gouget, rend compte de l'ouvrage du Dr Hugues Romano : *Sous le regard de la Joconde : Léonard de Vinci*, 175 p.+14. Théétète édit. 2003.

«On a pu assister ces dernières années à une abondance de livres, biographies savantes ou romancées sur les grands artistes de la Renaissance.

Christian Liger nous a donné en 2001 une vie de Caravage, sous le titre *«Il se mit à courir le long du rivage»*; il a composé une reconstitution riche d'invention, rehaussée d'événements sensuels ou tragiques. Dominique Fernandez a donné sa propre version de cette vie. Claude Chevreul a imaginé, il y a quelques années (1994), *«Les Mémoires de Giorgione»* dont la vie est fort mal connue.

L'année 2003 a été une année Léonard ; peut-être célébrait-on, avec un an de retard - il est né en 1452 - le 550<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. Une importante exposition d'une partie de ses dessins et manuscrits a été présentée de mai à juillet au Musée du Louvre.

Il existe de nombreux livres sur Léonard de Vinci, mais les biographies comportent beaucoup de lacunes. Plusieurs des écrits laissés par l'artiste, ses fameux carnets, ont été perdus. Il était tentant d'en ressusciter une partie par l'imagination.

Le livre d'Hugues Romano, *Sous le regard de la Joconde : Léonard*

*de Vinci* n'est paru que fortuitement en cette année anniversaire. Ce n'est pas une biographie, mais une fiction où Léonard lui-même prend la plume pour disserter sur un sujet qui fut au cœur de ses réflexions.

Hugues Romano est ophtalmologue, il exerce à Vauvert et à l'Hôpital Carémeau. Il fut de la génération qui inaugura en 1973 les bâtiments de la Faculté de Nîmes à Carémeau. En dehors de la médecine, il dessine et il peint. Il s'intéresse à l'image et à son mode de construction. Cet intérêt l'a amené à étudier l'histoire de la perspective.

Son livre se présente comme un texte qui aurait été écrit par Léonard et perdu lors de son déménagement de l'Italie vers la France. C'est un livre à la première personne ; Romano, dans sa présentation, déclare avec un brin d'humour : «C'est Léonard lui-même qui, profitant de mon sommeil, a dicté ce texte, ultime document écrit de cette main de gaucher contrarié».

Le récit nous fait aborder les questions philosophiques que se posait la Renaissance en Italie à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Mais que pouvait connaître Léonard de la philosophie ? Il a été élevé à la campagne, il est entré dans l'atelier de Verrochio, peintre, sculpteur, décorateur, architecte, dès l'âge de douze ans. Son apprentissage fut d'abord oral. A-t-il rencontré le grand maître de la Renaissance, Alberti, dans l'atelier de Verrochio, comme le lui fait dire notre auteur ? Ce n'est pas attesté, mais Florence était une petite ville où tous les artisans d'art se connaissaient. Entre sa vingtième et sa trentième année, il fréquente la bibliothèque de Laurent de Médicis, composée de livres manuscrits qu'il faut faire copier si on veut en posséder un exemplaire. Léonard ne découvre le livre imprimé qu'en 1490 à Pavie. Encore la plupart des livres sont-ils écrits en latin, langue que Léonard n'apprendra qu'à l'âge de trente ans sans jamais la dominer. La mémoire des discussions qu'il put avoir à Florence, à l'Académie de la Villa Carregie avec les condisciples de Marsile Ficin, suppléeront à l'instruction classique qu'il n'a pas eue dans sa jeunesse et lui donnera une grande liberté de réflexion personnelle. C'est un autodidacte, excellent dans tous les arts, vite reconnu pour son génie, ce qui lui permet de fréquenter les meilleurs esprits de son temps.

Que dit Vinci sous la plume de notre auteur ? *A la vérité, toute mon expérience s'est déroulée simplement, dans la recherche des capacités de l'œil et de la vue... L'œil a représenté ma grande raison de vivre.*

Depuis l'Antiquité, les philosophes discutaient de la manière dont l'œil nous permet de voir. Deux théories s'opposent, une théorie centripète, reprise par Alberti dans son livre *Della pictura* (1435) : *l'acte visuel provient de la sortie par l'œil d'une partie de l'âme humaine, à la rencontre de ce qui est à percevoir.* Très vite Léonard allait mettre en doute cette affirmation. L'autre théorie, Léonard ne la rencontrera que beaucoup plus tard. Sans entrer dans les détails, abondamment développés dans le

livre, la théorie centripète explique que des corps partent des simulacres qui entrent dans l'œil où ils sont d'une certaine manière filtrés, ralentis pour être présentés à l'âme. Cette théorie naît et se précise dans les écrits de Démocrite et d'Épicure, de Lucrèce. Elle est reprise par le savant arabe Alhazen, cité dans un ouvrage aujourd'hui perdu d'un moine polonais du XIII<sup>e</sup> siècle, Witelo. Il est vraisemblable que Léonard de Vinci ait eu connaissance de ces textes, qu'il en ait discuté avec ses amis, en particulier le mathématicien Fra Luca Pacioli pour qui il illustra le traité, «*La divine proportion*».

Ce qui nous paraît simple aujourd'hui, le globe oculaire fonctionnant comme une chambre noire, avec une lentille, le cristallin et une surface sensible, la rétine, ne l'est pas du tout au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Là où la physique fait défaut, la métaphysique investit les territoires inconnus. Romano écrit, sous la dictée de Léonard : *Le semblable attirant le semblable, la perception visuelle ne peut provenir que du combat permanent entre l'astre solaire et la lumière intra-oculaire ; les deux éléments ignés étant d'origine divine, l'âme humaine se dirige toujours à la rencontre de l'âme universelle. Une flamme divine, émanation de mon âme, éclaire l'intérieur de mes cavernes oculaires.*

Le cristallin est encore mal individualisé. Léonard va donc disséquer des yeux, espérant trouver dans cette pratique le secret de la perception visuelle. Mais cette recherche se mêle à d'autres réflexions qui occupent fortement son esprit. Il a beaucoup réfléchi sur la signification du labyrinthe. On voit dessiné sur le sol de certaines églises, comme celle de Pavie, un labyrinthe dont le parcours permet une sorte de pèlerinage sur place au terme duquel l'homme sort lavé de ses impuretés. Pour Léonard, la réflexion passe par le dessin. Il s'est passionné pour les structures en torsades et en entrelacs et il mêle ces notions, dessinant des labyrinthes à partir d'entrelacs savamment emmêlés.

Quel rapport avec la vue ? Revenant sur Thésée sortant renouvelé du labyrinthe après sa victoire sur l'animalité, Romano fait dire à Léonard : *L'image devait reproduire théoriquement cette épreuve : pénétrer dans le labyrinthe, y perdre certains éléments parasites en chemin et sortir enfin de l'œil pour se présenter à l'âme munie simplement de ce qui est primordial à la connaissance.* Le cristallin, encore mal individualisé, tant est difficile la dissection de l'œil, devient le lieu du passage purificateur.

J'avoue que j'ai dû lire deux fois ce chapitre central du livre, intitulé «*Entrelacs, labyrinthe, miroir : le passage du monde ancien à l'univers moderne*», pour me familiariser avec ce mélange de philosophie médiévale et de réflexion scientifique. Je l'ai par trop résumé. La richesse des notions philosophiques, visuelles, anatomiques présentes à l'esprit de Léonard lui permet d'avancer des théories encore entachées d'erreurs

mais qui fondent un nouveau paradigme de la représentation picturale ; ce mot «paradigme», Hugues Romano l'a mis, avec son sens moderne, sous la plume de Léonard qui était certes un précurseur et il s'est permis, avec humour, quelques autres anachronismes. Par exemple : *certaines... pensaient à une structure semblable à un catalyseur qui assurerait dans la réaction visuelle le passage de l'image de l'état de puissance à celui d'acte* (p. 63) ; ou encore : *Voir équivalait à intégrer en soi une portion de l'objet, à le phagocyter au même titre que tout autre nutriment* (p. 109).

Léonard de Vinci intemporel, inspirateur de Romano, va jusqu'à lui soulever des réminiscences de Van Gogh et de Picasso.

Deux chapitres sont consacrés au commentaire par Vinci de deux de ses œuvres peintes, aboutissement de ses recherches sur la vue et la lumière, la Cène et la Joconde. La lecture de ces pages renouvelle le regard que l'on a pu porter sur elles.

En conclusion, il s'agit d'un livre original, érudit, enrichissant, tout entier centré sur le sujet de la vue ; il ne faut pas y chercher de renseignements sur d'autres aspects de l'art de Vinci, sur ses talents d'inventeur, d'ingénieur ou de musicien.

Le livre n'est pas illustré et il peut être gratifiant d'accompagner sa lecture de la consultation d'un ouvrage comportant de bonnes reproductions des œuvres peintes». (P.G).

Le président nous fait part de la proposition faite par un artiste de réaliser les portraits de tous nos membres, à l'aide d'une photo d'identité. Avis est donné à tous !

La parole est ensuite donnée à M. Jacques Galtier pour sa communication : *Napoléon Bonaparte et les protestants*. Après avoir évoqué la situation religieuse à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le rôle de Boissy d'Anglas et les idées personnelles de Bonaparte qui cherchait là comme ailleurs à assurer la pacification du pays, M. Galtier a montré qu'au Concordat proprement dit étaient ajoutés des articles organiques qui concernaient la réorganisation des deux églises protestantes, luthérienne et calviniste, ainsi d'ailleurs que le culte israélite. Après avoir indiqué la répartition de ces églises, l'orateur a précisé les réformes administratives et leur durée dans le temps.

Notre confrère M. Jacques Lévy, interrogé sur la réforme du culte israélite, a complété cette importante communication.

## SÉANCE DU VENDREDI 16 AVRIL 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président

Sont présents : Audisio, Aventurier, Chausse, Contestin, Costabel, Dalverny, Durteste, Galtier, Gouget, Grossi, Jallatte, Mmes Jurgensen et Marès, MM. Maubon, Ménard, Michel, Puech, Roger, Sapède, de Seguins, Tempier, Valade, Mme Viala .

Excusés : MM. Bonifas, Bruguerolle, Cavalier, Mme Deronne, MM. Dervieux, Hugues, Mme Kuntz, M. Pradel.

Absents : MM. Debant, Fabre, Lévy, Mounier, Salenson.

Correspondants présents : Mme Agussol, M. Doria, Mme Gaidan, M. Monteils, Mmes Pallier et Peyroche d'Arnaud.

Le précédent procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité.

Nous avons reçu plusieurs lettres de remerciement : de M. Chabert et de M. Maréchal pour leur nomination de correspondant, ils seront présents à l'Académie le 30 avril mais, si Mme Dupont-Mathieu et M. Pautrat remercient, ils ne pourront se libérer à la date que nous leur avons fixée; de Mme Clamens, présidente du festival « Cartelera, » pour l'accueil réservé aux académiciens de Valence, le 12 mars dernier.

L'Académie de Versailles nous envoie le programme de ses conférences du 2ème trimestre. L'Académie d'Angers nous annonce la tenue d'un colloque « *Les princes angevins, Mémoire et survivances* », qui sera suivi par les manifestations organisées par la Conférence nationale des Académies de Province, le 30 septembre, les 1<sup>er</sup> et 2 octobre. Le programme est joint.

L'Académie sera représentée par MM. Jallatte et Ménard à la Journée nationale de la Déportation. Notre compagnie a été invitée aussi à la cérémonie officielle organisée en souvenir des soldats français tombés à Dien Bien Phu.

Nous vous signalons les manifestations auxquelles nous sommes invités : à la société des Bibliophiles pour une communication de M. Alain Chante, maître de conférence en sciences de la Communication, à l'Université Paul-Valéry : *L'expérience éditoriale Losfeld aux sources de la bande dessinée adulte : luxe, femmes et science-fiction*, la remise à la Bibliothèque Carré d'Art d'un manuscrit de Jean Paulhan « *Les sujets* », illustré d'une gouache de l'auteur et pour un cocktail offert par la municipalité qui terminera cette importante manifestation. Notre confrère, M. Yvon Pradel, membre résidant, nous invite à Carré d'Art, à l'occasion du cinquantenaire de la Compagnie des Arènes, pour une lecture-spectacle

sur le thème : *Apollinaire à Nîmes*. Il s'agit de la lecture des *poèmes à Lou*, par sept comédiens, accompagnée d'une musique originale. Conférences encore, dans le cadre des Rencontres méditerranéennes, dont une ce soir, à Villeneuve-lès-Maguelone, sur *Camus et le voyage, un homme à travers le XX<sup>e</sup> siècle*, par notre confrère M. Guy Dugas, correspondant, assisté par MM. Jean Daniel et Jean-Pierre Millemam ; et une autre, à Montpellier, organisée par le Centre d'Étude du XX<sup>e</sup> siècle de l'Université Paul Valéry : (M. Guy Dugas : *Cinquante ans de littérature marocaine de langue française*), que suivra une exposition : *Emmanuel Roblès et 50 ans de littérature marocaine*, dans la hall de la Bibliothèque universitaire ; enfin, sous l'égide des Mardis universitaires de Vauban, une conférence : *L'artiste, figure-type du salarié du XXI<sup>e</sup> siècle*, par M. Michel Clément.

Le Centre régional des Lettres du Languedoc-Roussillon nous convie à la fête du «*Livre et de la Rose*» à Perpignan, sous la protection de sant Jordi, terrasseur de dragons (lectures, expositions, poésie et des roses). Nous sommes aussi invités à la fois par le président du Conseil régional et le président du Conseil général, à une projection de films au Pont du Gard (une sélection de courts métrages).

Nous avons reçu en hommage un recueil de poèmes de M. William Vidal : *Véritable histoire de Nîmes et autres poèmes*, que nous avons apprécié pour son originalité.

Le Bulletin de liaison des sociétés savantes (CTHS) est consacré : *A l'usage de la généalogie et de la prosopographie* ; la Revue AHF (association hémochromatose France) nous fait part d'une journée de sensibilisation à l'hémochromatose héréditaire.

Un bulletin de souscription nous est proposé pour les *Mélanges Michel Péronnet*, 3 vol ; Clergé, identité et fidélité catholique ; Théologie, pratiques et société ; La Révolution française .

Nous avons évoqué la sortie au Pompidou (repas, visite d'une chapelle romane et concert), notre confrère, M. Maubon s'étant aimablement chargé de son organisation. Elle aura lieu, s'il y a assez de participants, le samedi 25 septembre.

Selon l'ordre du jour, nous procédons à l'élection de Mme Micheline Poujoulat, au fauteuil de Noël Cannat, élue par 23 voix et un bulletin blanc.

Puis la parole est donné au conférencier, M. de Seguins-Cohorn, membre non résidant, qui a évoqué son ancêtre, le baron de Castille à l'époque révolutionnaire, à travers un livre de raison, où à côté des comptes journaliers, le baron notait ses ré exions sur une période très agitée de

1788 à 1804. Officier des Gardes françaises jusqu'à la dissolution de son régiment en août 1789, il accueillit favorablement les nouvelles opinions politiques, préparant à Uzès l'assemblée des États Généraux, participant à Saint-Bonnet et à Beaucaire à la Fête de la Fédération, obtenant le commandement de la Garde nationale, achetant des biens nationaux, souscrivant à l'emprunt volontaire et aux dons patriotiques, jusqu'en 1792 où, sans qu'il soit particulièrement menacé, il se réfugia à Lyon jusqu'en août 1793. Puis il reprit ses activités à Uzès. Mais son séjour à Lyon le rendit suspect et il fit un court séjour en prison, d'où il fut relâché pour raison de santé ; il fut nommé adjoint municipal d'Aigaliers, puis président de l'administration municipale du canton de Remoulins. Aucun des graves événements parisiens ne transparaît dans ses notes, seulement des préoccupations locales qui ne le gênaient nullement pour s'occuper de sa famille et de ses biens. Nous remercions M. de Séguins-Cohorn de ce témoignage très vivant sur la vie d'un aristocrate à une telle période.

## SÉANCE DU VENDREDI 30 AVRIL 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président

Sont présents : MM. Audisio, Aventurier, Bonifas, Cavalier, Costabel, Dalverny, Debant, Galtier, Gouget, Hugues, Jallatte, Lévy, Mme Marès, MM. Maubon, Michel, Pradel, Puech, Roger, Sapède, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Bruguerolle, Durteste, Grossi, Mmes Jurgensen et Kuntz, MM. Ménard, de Seguins-Cohorn.

Absents : MM. Chausse, Dervieux, Fabre, Mounier, Salenson, Tempier.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Cadène, Chabert, Chillet-Pijac, Doria, Maréchal, Maubon, Pincemaille, Mme Plouvier, M. Vermeil.

Le précédent procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité moins une abstention .

Mme Plouvier nous remercie de sa nomination comme correspondant. Elle sera présente le 30 avril.

La Conférence des Académies de Province nous adresse la 5<sup>e</sup> lettre des Académies. L'Académie berrichonne nous invite à sa séance solennelle qui se tiendra à La Châtre, avec, entre autres, en matinée, la visite de la demeure de George Sand à Nohant, et le repas à l'auberge de «La petite Fadette».

Nous sommes invités à participer à la cérémonie de la Fête de l'Europe (rassemblement au Monument aux morts) ; la Maison de l'Europe organise une conférence de Mme Tovornik, ambassadrice de Slovénie « *La Slovénie, l'élargissement et les élections européennes* », suivie de la projection d'un film au Sémaphore « Sweet dreams ».

Nous sommes conviés aux inaugurations suivantes : d'une exposition au musée archéologique, ce soir : *L'Europe et la Gaule romaine (voies commerciales et moyens de transport)* ; d'une autre, organisée par les Services éducatifs du musée archéologique et du musée des Beaux-Arts : *Une année au musée*, présentant les travaux d'élèves du collège Jean-Baptiste de la Salle, à la Galerie Jules Salles ; de l'exposition *Feri'Art*, organisée à l'occasion de la féria, sur la piste des arènes, le 19 mai.

Enfin, nous sommes invités à une sortie organisée par le Comité de l'Art Chrétien « *Aux portes des Cévennes (Anduze), à la rencontre des moines clunisiens (Tornac) et des religieuses cisterciennes (Cabanoules)* ».

Selon l'ordre du jour, le président procède à l'élection de Mme Brigitte Maurin, au siège de M. Christian Liger, décédé. Mme Maurin est élue à l'unanimité moins une abstention. Applaudissement de

l'assemblée.

La séance est consacrée à la réception de 4 correspondants : Mme Paule Plouvier, MM. René Chabert, Jean-François Maréchal et René Maubon. Accueillis tour à tour par M. Gouget, nous avons pu apprécier la remarquable synthèse des travaux de Mme Plouvier, l'étendue des recherches de laboratoire de M. Chabert, la variété des découvertes archéologiques et sous-marines de M. Maréchal, et admirer la présentation pleine d'humour et de ré exion de M. Maubon qui nous a fait partager sa passion pour l'architecture gothique (les cathédrales) et pour la musique, en particulier pour celle d'Hector Berlioz . Nous aurons beaucoup de plaisir à collaborer avec nos nouveaux correspondants. Nous regrettons l'absence de Mme Christiane Mathieu-Dupont et de M. Jean-Louis Pautrat qui n'ont pu se libérer aujourd'hui.

Le président, M Pascal Gouget, s'adresse à Madame Paule Plouvier en ces termes :

Madame,

L'Académie de Nîmes, qui se veut une Académie des Sciences et des Lettres, ne peut que se sentir honorée de vous recevoir.

Bien que votre activité professionnelle se soit déroulée à Montpellier, vous connaissez bien Nîmes pour avoir vécu la fin de vos études secondaires au lycée Feuchères et y avoir noué des amitiés.

La philosophie et la littérature vous intéressaient l'une et l'autre, mais c'est cette dernière qui l'a emporté : vous êtes agrégée de Lettres modernes. Votre thèse de doctorat sur la poésie de l'amour dans l'œuvre d'André Breton indique déjà un thème dominant dans votre carrière, le goût de la poésie contemporaine.

La littérature présente de nombreux domaines et vous en avez parcouru beaucoup : l'enseignement, la critique, ce qui va de soi pour une enseignante, mais aussi la création, l'édition.

Lorsque je lis les noms des auteurs qui ont fait l'objet de vos publications, André Breton, Carl Jung, Arthur Rimbaud, Paul Valéry, Victor Segalen, Salvador Dali, René Char, Louis Aragon, Saint-John Perse, Rainer Maria Rilke, André Malraux, je revis les moments où j'ai rencontré leurs œuvres ; pour la plupart d'entre eux, c'était il y a bien longtemps, j'étais encore étudiant à l'âge de toutes les découvertes littéraires, mais là où je ne suis resté qu'un lecteur de passage, vous avez approfondi vos rencontres avec les textes, vous avez pris la peine d'éclairer les œuvres, de les placer dans la perspective de leur époque C'est là le travail propre du critique et de l'enseignant. Mais peut-on parler de peine et de travail lorsqu'on a le goût des textes et qu'on s'intéresse aux modalités du langage? Aux noms

déjà cités, j'ajouterai celui de Salah Stétié, dont vous avez écrit l'itinéraire et que je viens de découvrir grâce à vous... et à Internet.

Vous vous êtes fait connaître comme romancière avec : *Les maisons de la colère* et comme nouvelliste avec : *Solitudes ordinaires*.

Vous êtes responsable d'une collection de critique littéraire aux éditions l'Harmattan.

Cette activité d'enseignement et de création s'est accompagnée de hautes responsabilités universitaires, puisque vous avez été présidente de l'UFR 1, Unité de Formation et de Recherche, à l'Université Paul-Valéry de Montpellier. Vos mérites en ce domaine ont été reconnus par l'attribution des Palmes académiques.

C'est avec plaisir que nous vous accueillons ici. L'éventail de vos intérêts dépasse la sèche énumération que j'ai pu en faire. De la philosophie à la littérature, de la poésie à la peinture, vous embrassez de vastes panoramas de la pensée. Je vous laisse la parole ; mieux que je n'ai pu le faire dans cette courte présentation, vous pourrez nous dire quelle passion intellectuelle vous a soutenue tout au long de cette trajectoire.

Puis M. Gouget se tourne vers M. René Chabert et l'accueille ainsi :

Monsieur,

Nous accueillons en vous un scientifique dont l'activité s'exerce dans un domaine qui apporte l'aide d'une haute technicité à la compréhension des problèmes complexes posés par la physiologie neuro-sensorielle. Vous avez soutenu une thèse de Doctorat à l'École Pratique des Hautes Études : *Protocoles d'exploration neurofonctionnelle du système auditif et de l'activité faciale*, qui a reçu une mention très honorable et les félicitation du jury. L'expression «Hautes Études» est tout à fait appropriée à ce domaine qui met en jeu des techniques très fines d'analyse et le terme «École Pratique» tout aussi juste, puisque les recherches fondamentales que vous y avez présentées vont avoir des applications immédiates en pratique clinique.

Vous êtes responsable du laboratoire d'oto-neurologie du service O.R.L. du CHU de Nîmes créé par le professeur Lallement et vous-même. Ce laboratoire applique les procédés les plus fins permis par l'exploration physiologique à l'étude de l'oreille interne et aussi au bilan des paralysies faciales.

Je ne peux détailler ici tout ce que fut votre cursus universitaire, votre activité clinique, vos recherches, vos publications, vos activités d'enseignement. Je dirai seulement qu'elles montrent une unité d'intérêt et d'approfondissement mis au service du diagnostic médical et cela dans des domaines importants qu'il s'agisse du dépistage auditif chez l'enfant ou du

dépistage des tumeurs du tronc cérébral.

Je note que le titre d'un mémoire sur l'ototoxicité que vous avez soutenu à la Faculté des Sciences de Montpellier, en 1994, se termine par ces mots inhabituels dans un titre de publication : «*Hommage à la cellule ciliée externe*». Ces mots m'ont rappelé le sentiment d'enthousiasme qui fut le mien lorsque j'appris, il y a une quinzaine d'années, que l'oreille n'était pas un microphone inerte mais que les cellules auditives externes pouvaient, grâce à une innervation venue du système nerveux central, adapter leur réponse au stimulus qu'elles recevaient. C'est peut-être là ce qui peut justifier l'expression prêter l'oreille.

Vous concluez la présentation de vos titres et travaux préparée pour l'Académie en évoquant M. André Nadal et quelques autres de ses confrères académiciens. J'ai le regret de n'avoir pas rencontré M. Nadal, mais j'ai lu plusieurs de ses communications. Il alliait le goût des sciences à celui de la poésie. Je suis certain que c'est dans ce même esprit que s'exercera votre activité au sein de l'Académie.

M. Chabert remercie le président et s'adresse à l'assemblée  
Madame le Secrétaire perpétuel,  
Monsieur le Président,  
Mesdames, Messieurs les Académiciens,  
Chers collègues,  
Mesdames, Messieurs,

Au courrier du 7 avril 2004, je reçois une lettre de l'Académie de Nîmes.

L'information favorable qu'elle contient éveille en moi une salve de sentiments.

Je vous fais part de leurs titres :

Une pensée immédiate pour Monsieur André Nadal,

Une tangence spéciale pour Madame Lassalle, secrétaire perpétuel,

Une pensée reconnaissante à Monsieur Gabriel Audisio,

Un clin d'œil amical à Monsieur Guilhem Fabre,

Une pensée émue pour ma famille, principalement pour ma mère qui s'est absentée le mois dernier,

Une nouvelle étape dans le parcours d'une vie,

Une nouveauté qui aura son quota régulier dans un repaire du cortex fronto-temporal (de la mémoire),

Une responsabilité supplémentaire et requise pour apporter une petite pierre à l'édifice du « Rien de trop »,

Une expression de respect pour cette honorable assemblée.

Me présenter ? Rien de plus difficile à l'exception du début, à savoir : le rôle principal de notre vie, responsable de famille avec ma femme Simone. Nous avons deux filles étonnantes. L'aînée, Nathalie, la cadette, Anne Claire. Une presque troisième fille, Sylvie. Je suis un catholique de 53 ans, sensible à l'œcuménisme, intéressé par les mots et les expressions poétiques.

J'ai été élevé au grade de docteur de l'EPHE : l'École Pratique des Hautes Études dans le domaine de la neurobiologie. L'EPHE, située à la Sorbonne, a été créée le 31 juillet 1868 à l'initiative de Victor Duruy, à l'époque ministre de l'instruction publique. J'exerce cette profession scientifique au CHU de Nîmes, à l'hôpital Carémeau. Mon rôle principal me confère la responsabilité du Laboratoire d'otoneurologie que j'ai mis en service en 1989 à la rue Hoche, et celle de l'ensemble des explorations fonctionnelles O.R.L.. Toutes les semaines je coopère avec une équipe de recherche ; Maître de Conférences des Universités, je suis chargé d'enseignement à la Faculté de médecine et à l'hôpital.

Toutes ces fonctions, toutes ces formations ne vont pas sans une Égypte de reconnaissance. Tout d'abord dans la spécialité O.R.L., le Professeur Jean Gabriel Lallemant, chef de service culmine au sommet de la « pyramide mère » des remerciements. Ensuite, dans le domaine de la recherche, la crête est occupée par le Professeur Rémi Pujol pour l'ancienne unité INSERM 254 et par le Professeur Jean Luc PUEL pour la nouvelle unité 583 recomposée. Enfin, pour la partie enseignement, mes remerciements vont aux Professeurs Alain Uziel et Michel Mondain. Autant de responsables devenus des amis.

Madame Lassalle m'a demandé de vous faire partager la difficulté, donc l'intérêt de s'investir dans le domaine de la recherche et de conclure en définissant quelques objectifs pratiques.

#### Généralités

La découverte des propriétés contractiles des cellules ciliées externes (CCE) de la cochlée, dont les contractions lentes (ms) ont été mises en évidence par Zenner et al. (1985); Flock et al. (1986) et les contractions rapides ( $\mu$ s) par Brownell et al. (1985), Ashmore (1987), a permis, par des méthodes nouvelles basées sur l'interférométrie laser, de visualiser ces mouvements qui sont de l'ordre de la microseconde. Ces contractions rapides permettent d'enregistrer, par leurs effets, les otoémissions acoustiques (Kemp, 1978; Grandori, 1989). Les contractions lentes régulent les contractions rapides sous le contrôle du système nerveux central par le système olivocochléaire efférent médian (Mountain, 1980; Siegel, 1982).

Ces propriétés micromécaniques des cellules ciliées externes vont, sur le plan fonctionnel, mettre en évidence la très haute précision de la

sélectivité fréquentielle et l'intelligibilité de la parole. D'ailleurs, toute atteinte de cette fonction se traduira, non pas par une surdité, mais par une malentendance c'est-à-dire la confusion des mots, notamment les plus fins, ceux comportant des phonèmes très aigus par exemple « fe » et « se ». En cas de malentendance ces phonèmes ne seront compris qu'à l'aide de mécanismes de suppléance tels que le sens de la phrase, un geste adapté, la lecture labiale, etc. Ces types d'explorations, non invasives, ont permis de mettre en place des protocoles de dépistage des populations infantiles à risque pour l'audition. Mais d'autres investigations, également non invasives, peuvent être issues de ces tests en affinant leur objectivité et en les complétant par une réponse neurale du système olivocochléaire efférent médian. Dans le domaine de la paralysie faciale périphérique, par contre, le processus de régénérescence nerveuse garde une part d'inconnu et d'imprévisible. Depuis la description princeps de Charles Bell en 1821, les grandes étapes de l'évolution de la paralysie faciale sont acquises. Hugues, Nodar et Williams (1983), ont étudié les variations de l'aspect de la réponse et l'influence des conditions d'exploration et de mesure en électroneuronographie. Esslen (1977), Smorto et Basmajian (1972), montrent qu'une désynchronisation des unités motrices peut entraîner une diminution de l'amplitude de la réponse en neuronographie. On observe une dégénérescence wallérienne qui s'observe jusqu'à soixante douze heures environ et on distingue une phase aiguë, jusqu'au douzième jour environ, durant laquelle le nerf subit une réaction inflammatoire avec œdème compressif avant de connaître une phase chronique de récupération plus ou moins complète (D'Elia, 1987). L'urgence du traitement, le bilan facial et la surveillance des capacités de régénération ont permis de mettre en place un protocole spécifique dont l'objectif était d'apprécier la valeur pronostique (Dejean, 1970) de la neuronographie et du réflexe trigémino-facial dans ce type d'affection.

Ma curiosité était donc bien trop forte pour ne pas consacrer une partie de ma vie professionnelle à la connaissance et aux conséquences de l'activité de cette CCE dans son rôle de précision, de protection et de discrimination.

Le suivi des paralysés de la face a également été le sujet de mes préoccupations.

### Conclusion

Les explorations qui ont fait l'objet de mes recherches s'adressent à des pathologies importantes comme le dépistage du déficit auditif chez l'enfant, si important pour l'apprentissage du langage, le dépistage des tumeurs du tronc cérébral (neurinome, méningiomes, tumeurs de l'angle ponto-cérébelleux) ; l'application du protocole d'exploration de la sclérose

en plaques ; l'étude de l'atteinte du tronc cérébral chez le comateux, les explorations des paralysies faciales, avec une conséquence étroite sur le geste chirurgical de décompression, l'immaturation centrale ou périphérique chez le prématuré, etc.

Tous les travaux de recherche fondamentale et clinique sont liés par les mêmes thèmes, les mêmes activités et les mêmes finalités que l'activité clinique du Laboratoire d'Otoneurologie de Nîmes. Les matériels acquis et utilisés pour les recherches sont tous réutilisés en clinique pratique. Ces travaux ont pour objectif la connaissance, l'apprentissage et les relations interdisciplinaires et multicentriques, absolument nécessaires à l'exercice de cette discipline qui est soumise à une évolution permanente et rapide.

C'est grâce à cet esprit novateur que ces projets ont pu se réaliser scientifiquement, matériellement et financièrement. Ceci nous permet, outre le dynamisme dans cette discipline, d'apporter des renseignements auditifs, otoneurologiques et cliniques précis au corps médical, d'offrir aux malades consultants et hospitalisés des investigations à l'échelle régionale, et enfin de répondre à la triple mission d'un Centre Hospitalier Universitaire, à savoir, clinique, recherche et enseignement.

Je vous remercie.

C'est maintenant à M. Jean-François Maréchal que s'adresse le président :

Monsieur,

Soyez le bienvenu parmi nous.

Vous vous présentez comme professeur honoraire d'Histoire et de Géographie, mais vos intérêts s'étendent bien au-delà de ce que demande le travail d'enseignant.

Vous avez étudié l'archéologie gallo-romaine et médiévale et vous avez appliqué ces connaissances sur le terrain en participant à de nombreux chantiers de fouille, que ce soit en Seine-Saint-Denis, sur les vestiges de la motte féodale de Drancy, ou en Savoie, sur le site de la Maison Forte à Saint-Jean d'Arves.

Vous avez été attiré par l'archéologie sous-marine, et, à ce titre, vous avez participé à de nombreuses prospections qui vous ont conduit successivement à Aboukir, aux Saintes-Maries-de-la Mer, à Colletières-Isère, à Villefranche-sur-Mer, à Chalon-sur-Saône, en Lybie.

Vous avez accompagné ces recherches de nombreuses publications, depuis des considérations sur le problème de l'origine des mottes féodales et la genèse des donjons jusqu'à des études précisant la production et la circulation des métaux dans l'Antiquité. Ces travaux se sont accompagnés de responsabilités comme secrétaire-général de la Société drancéenne d'Histoire et Archéologie de Drancy, comme directeur de la revue

«*Derentiacum*».

Vous êtes aussi correspondant de la Société Nationale des Antiquaires de France et cette société vous a distingué en vous nommant lauréat du prix d'Archéologie Louis Bouvier 1978.

Vous habitez maintenant à Marguerittes. Vos incursions dans le domaine sous-marin des côtes languedociennes vous rattachent déjà à notre Midi. Vous souhaitez développer vos travaux sur la paléoméallurgie, préciser les liens entre les mines cévenoles et les lingots de divers métaux découverts lors de prospections sous-marines sur nos côtes. Vos connaissances en matière de castellologie médiévale trouveront aussi à s'exercer dans notre région.

Je suis certain que vous trouverez en notre Académie des confrères passionnés par l'histoire antique qui se feront un plaisir de vous entendre et de débattre avec vous des sujets de votre choix.

#### Réponse de M. Jean-François Maréchal

Monsieur le Président,  
Madame le Secrétaire perpétuel,  
Mesdames et Messieurs,

Puisque je suis ici pour me présenter, je vais donc avoir l'impudence de vous parler de mes origines qui sont en relation avec les modestes recherches que je poursuis depuis de nombreuses années dans plusieurs domaines...

Aujourd'hui, vous recevez, si j'ose dire, un immigré du nord, un Éburon, non pas égaré parmi les descendants des Volques Arécomiques, mais décidé à terminer ses jours parmi vous et bien intégré, puisque, francophone de naissance, à savoir originaire de «cette brave petite France de Meuse», comme disait Michelet en parlant de cette principauté-évêché, à savoir Liège (avec un accent aigu, car elle n'a rien à voir avec les bouchons!) où je suis né. Cette sorte de cité-état peut se targuer d'avoir été indépendante pendant un bon millénaire et tenu tête à ses puissants voisins, la France et l'Allemagne, tout en relevant de l'empereur du Saint-Empire-Romain-Germanique, qui, bien éloigné dans sa capitale, à Vienne, l'a laissée tranquille, ne se risquant pas à lui déplaire! Les Liégeois avait la réputation d'être des insoumis, des rebelles, des «réboussiers», comme vous dites à Nîmes! Déjà, César disait des Belges: «*Belgi sunt fortissimi Galliae*»! Ce bastion avancé de la latinité face au monde germanique sut se défendre aussi du côté du Rhin : une première fois en 1914, le fort de la «cité ardente», tel était le surnom de Liège, retarda l'avancée des

Allemands au point que Clémenceau, fait rarissime, la décora de la Légion d'Honneur et, une deuxième fois, en 1940, tout aussi héroïquement, mais vainement!

Mon père fuit en France comme de nombreux Belges et s'installa en Normandie après la Libération! Il était comme vos voisins alésiens, une tête de houille, et devint ingénieur des Mines, issu d'une longue lignée de maîtres-armuriers ou plutôt arquebusiers, qui finit par donner un graveur, plus exactement un aquafortiste! Mon grand-père se situe dans la tradition liégeoise qui a fait dire à Louis XIV: «pour graver mon portrait, il n'y a qu'un liégeois» et ce fut Varin! Le travail du métal est frère-jumeau de celui du charbon dont l'exploitation commença, bien avant l'Angleterre, dès le XIIème siècle! Houille est, d'ailleurs, un mot wallon! Mon père fut aussi préhistorien et archéologue et un des premiers en France à appliquer les méthodes d'analyses de laboratoire à l'étude des objets en céramique et surtout en métal par spectrographie, dès les années 1950 ! Chargé de recherche au CNRS, il créa le laboratoire du Musée des Antiquités nationales au Musée de Saint-Germain-en-Laye et aussi celui de la Faculté des Lettres de l'université de Caen, où il devint membre de l'Académie, une de vos consoeurs! Si je fais état des titres paternels, c'est que, justement, par sa formation, mon père a été aussi le premier à s'intéresser aux mines antiques de cuivre de Cabrières, dans l'Hérault, au sud-ouest de Lodève, et que, moi-même, j'ai essayé, dans une bien moindre mesure, puisque je n'ai pas eu sa formation scientifique, de suivre son exemple et de rechercher d'autres mines anciennes dans les Cévennes... Je l'accompagnais, en cet été de 1956, quand il vint les visiter et celui qui nous servit de guide pour nous montrer où elles se trouvaient n'était autre que l'instituteur du village, devenu par la suite le grand archéologue languedocien Henri Prades! Comme vous savez, il a donné son nom au Musée archéologique de Lattes, après avoir été l'infatigable découvreur des terramares melgoriens et du port antique de cette cité.

Sur les traces paternelles, je suis venu chaque année, depuis 1967, passer l'été dans cette belle province de Narbonnaise, si riche en vestiges archéologiques de toutes les époques. C'est alors que le hasard m'a fait découvrir chez des pêcheurs et des plongeurs du golfe des Saintes-Maries-de-la-Mer et d'Aigues-Mortes, pratiquant moi-même la plongée, des lingots de cuivre, de plomb et de fer d'époque romaine ! Ayant fait analyser ceux en cuivre par spectrographie, j'ai pu comparer les associations d'éléments-traces de leurs impuretés avec celles des minerais des Cévennes et émettre l'hypothèse qu'ils ne provenaient pas, comme on le pensait, des mines d'Espagne, mais bien du Haut-Languedoc, où elles sont abondantes et méconnues, et qu'il devait en être de même des lingots

de plomb et de fer... Aussi, peut-on désormais envisager que la Gaule n'était pas fournie en métaux par les Romains, mais au contraire qu'elle participait à l'approvisionnement de leur Empire. Le cuivre surnommé «livien» était, d'après Pline l'Ancien, renommé à Rome. Non loin, vers le nord-est, pour en citer quelques-unes et nous limiter au département du Gard, se trouvent les mines de Laval-Pradel, du Mas Dieu, et du Martinet, près de la Grand-Combe, de la Bastide à Cendras et de Carnoulès (commune de Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille), près d'Alès, du Mas de la Parade à Gènerargues, près d'Anduze, du Mont-Brion, près de Saint-Jean-du-Gard, et de Saint-Félix-de-Pallières, au nord de Lasalle.

Une autre cité a probablement l'origine de son destin liée également aux métaux ou à leur commerce, c'est Mauguio (ou Melgueil), dont le comte battait monnaie et dont les écus avaient cours dans tout le Midi et jusqu'en Italie! Les mines de cuivre gris argentifère des Monts de Lacaune, des Monts d'Orb, de Cabrières, et d'argent du Rouergue ne seraient-elles pas la cause de l'enrichissement de cette cité médiévale? L'exploitation des mines et des cours d'eau aurifères était source de richesse par la monétisation de l'argent, du bronze et de l'or, et de puissance par la fabrication des armes en fer. Après les Romains, elle fut contrôlée par les seigneurs de tous rangs, notamment à la période féodale. Le seul commerce qui ne faisait pas déroger la noblesse était celui de maître de forges ! Justement, près des mines, on rencontre encore parfois des mottes féodales servant d'assise à leur donjon! En Bourgogne, par exemple, on trouve associés ferriers et mottes ! Et quelle ne fut pas ma surprise, quand, venant de Normandie où j'avais appris à les reconnaître, je vis à Mauguio, en plein centre, servant de support à un... château d'eau, la superbe et impressionnante motte de ses comtes qui ne le cède en rien à celles des ducs de Normandie, comme à Gisors ! Et, non loin de Mauguio, à la Grande-Motte dont l'origine n'est pas une grande dune, comme le prétendaient, il n'y a pas si longtemps, les archéologues régionaux, grâce à Henri Prades qui m'y conduisit, je reconnus l'emplacement du lieu-dit le «moutas» (motte en provençal) en bordure de l'étang de l'Or (hortus ou aurum? On peut maintenant se le demander...). De nombreux tessons de poterie y témoignent encore d'une occupation médiévale. Ce site se trouve sur un terramare, le seul, m'expliqua cet extraordinaire archéologue de terrain, où la stratigraphie est complète, sans un seul hiatus, depuis le Néolithique jusqu'au Moyen Âge. Prades fit reculer l'architecte Balladur qui avait prévu et commencé de construire des marinas en bordure de cet étang et alla les construire à Port-Camargue. Ses travaux furent arrêtés, mais il en reste les bassins, reconnaissables à leur tracé rectiligne, qui ont malheureusement détruit une partie de ce site..

Persuadé qu'il devait y avoir d'autres mottes ou ouvrages de terre, comme les «*enceintes circulaires*», je découvris au cours de mes balades archéologiques, la motte du donjon de Bellegarde, la plus grande, et celles de la Tour César à Gignac (que l'on dit romaine...), de Dio et Valquières, associée à une mine de cuivre, non loin de Cabrières, et, peut-être, de Générac, au Puech Cocon. Ces tours isolées sont les premiers donjons et donnent l'impression d'être sur des buttes comme des tours de guet. C'est ainsi que pendant longtemps et, encore maintenant, on les a, à tort, considérées! En réalité, elles sont «*emmottées*», c'est-à-dire qu'elles ne sont pas sur la motte, mais dedans, à demi-enterrées! En effet, au bout de cinq ans de recherches sur ce sujet, je me suis rendu compte qu'une motte, qui est toujours totalement artificielle, ou parfois partiellement (quand elle peut profiter d'un mamelon ou d'un roc), ne servait pas du tout de support élevé à un donjon pour bénéficier d'une meilleure vue (comment expliquer, dans ce cas, les mottes de colline ou de montagne?), mais constituait un «*emmotement*» ou talutage de la base de ses murs en vue d'éloigner l'assiégeant et d'empêcher le minage ou l'ouverture de brèches avec des béliers ou encore l'approche de tours roulantes et charrettes de foin pour mettre le feu (les premiers donjons étaient souvent en bois)! Ce talus ou «*fruit*» de terre a précédé celui de pierre et a joué aussi le rôle de contrefort pour contenir la poussée des murs. La terre des fossés, le plus souvent en eau, était rabattue contre ceux-ci, ainsi qu'on peut le voir sur la célèbre Tapisserie de Bayeux, quand les soldats de Guillaume le Conquérant, à peine débarqués, assemblent les pièces préfabriquées en bois et emportées sur leurs bateaux de la tour de Hastings et l'emmottent! Généralement formée de bonne terre, et pour cause, même sur un piton rocheux, la motte devait être plantée d'épineux! Ceux-ci remplissaient la même fonction que les fils de fer barbelés qui défendent l'accès des camps militaires modernes! D'où les toponymes si fréquents dans nos campagnes: la Haie, l'Épine, le Buisson rond, le Plessis (les arbustes étaient «*plessés*» ou entrecroisés)... La partie enterrée du donjon avait l'avantage d'être, non seulement une cave pour entreposer les armes, mais une sorte de glacière pour conserver les réserves alimentaires et, en outre, on y creusait souvent un puits et un souterrain! Ainsi la motte forme une sorte de «*blockhaus*» aussi difficile à prendre que facile à défendre et préfigure le château fort par tous ses éléments: tour crénelée, chemise, douves, entrée au premier étage, pont amovible, basse-cour ou bayle (cour basse par rapport à la motte!). Elle est un chef-d'oeuvre inconnu de l'architecture militaire médiévale qui a perduré pendant au moins trois siècles (du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle)!

D'autres ouvrages de terre méritent d'être connus et recherchés: les «*enceintes circulaires*». Elles ont précédé les mottes. Il s'agit de camps fossoyés et palissadés plus ou moins grands. Il me semble en avoir reconnu

deux, peut-être trois, dans notre région : l'un à Calvisson au lieu-dit «La Livièrre» (toponyme venant sans doute de l'if), l'autre en Camargue : le Mas de Villeneuve, en plus surélevé à cause des inondations, et constituant véritablement ce que les Hollandais appellent un «*terp*» qui préfigure bien la motte... Je soupçonne fort l'îlot de Maguelone, d'après le parcellaire et la présence d'un donjon, d'avoir abrité une enceinte circulaire et probablement même une motte qui étaient, il ne faut pas l'oublier, les fortifications les plus courantes à la fin de l'époque carolingienne et romane...

Voici donc les axes principaux de mes recherches archéologiques et je serais très honoré qu'ils aient retenu votre éminente attention. Je vous remercie de m'avoir accueilli parmi vous!

Puis M. Gouget accueille M. René Maubon :

Monsieur,

L'Académie de Nîmes a l'honneur d'accueillir en vous un homme de culture et de grande sensibilité.

Très modestement, vous vous dites ancien ébéniste et musicologue. Ces deux termes indiquent deux qualités complémentaires et proprement humaines. Être ébéniste, c'est faire de ses mains des objets utiles et beaux. Vous dites avoir aimé votre métier ; vous avez mené à bien la création d'une entreprise ; cela aurait pu suffire à bien d'autres. Mais il y avait en vous une petite âme qui ne demandait qu'à grandir, le besoin de savoir et aussi, ce qui est plus mystérieux et n'est pas l'apanage de tous, une compréhension innée du langage de la musique. Quand je dis une compréhension innée, je sais que ces deux mots ne sont que des à-peu-près ; plutôt que compréhension, terme qui fait par trop appel à l'intellection, il faudrait dire sensibilité ou réceptivité, je ne sais pas, et, plutôt que de parler d'innéité, rappeler que la capacité musicale est donnée à tout homme mais qu'elle a besoin d'un déclic, peut-être une chanson entendue par le bébé dans le ventre de sa mère ou sur ses genoux, peut-être un thème surpris par hasard en se promenant dans une rue.

Cette cristallisation s'est précisée un jour pour vous avec l'écoute de quelques mesures de Berlioz. Ces mesures vous ont remué, comme si vous n'attendiez qu'elles. Les livres aidant, car vous avez aussi la passion de la lecture, vous avez déroulé le fil qui conduit du particulier au général ; la connaissance approfondie d'un grand homme et de son œuvre - Berlioz en l'occurrence - est une porte ouverte vers la culture. Vous êtes devenu mélomane.

Vous ne vous en êtes pas tenu à la musique. La lecture d'Emile Mâle vous a introduit à l'art médiéval et je pense que notre consoeur, Madame Kuntz, qui s'est intéressée à cet écrivain, aurait apprécié cette rencontre.

Ce parcours que je viens d'esquisser, vous saurez mieux que moi, Monsieur, le développer avec vos mots, selon votre cœur, je vous laisse donc la parole.

Monsieur René Maubon remercie et prend la parole :

Monsieur le Président,

Madame le Secrétaire perpétuel

Madame, Monsieur.

Suivant l'usage bien établi, je dois d'abord vous remercier de m'avoir accueilli parmi vous. Je vais donc m'efforcer dans l'avenir de me montrer digne de cet honneur, mais cela me sera difficile pour des raisons que je vais bientôt vous exposer.

Aujourd'hui ma préoccupation principale est la suivante : on m'a informé que j'ai été élu par 22 voix sur 23. Ce résultat paraît flatteur. Mais il est trompeur car je dois vous avouer que j'éprouve la plus grande considération pour l'électeur ou l'électrice qui m'a rayé de la liste ; il est le seul d'entre vous à avoir été lucide. En effet, en m'élisant, vous avez commis une bévue HENAURME (dans l'orthographe de Flaubert : H.E.N.A.U.R....) : vous avez élu dans une académie un ignorant !

De quelque côté que se tournent mes regards, je ne vois autour de moi que des personnalités toutes auréolées de diplômes... quant à moi, qu'ai-je à vous offrir ? Rien, ou si peu... je n'ai jamais eu le bonheur de faire des études et me voilà réduit à cette tâche ingrate : faire l'éloge de l'ignorance.

Pourtant les choses n'avaient pas mal commencé : lors de l'examen du Certificat d'Études Primaires (examen redoutable : on ne pouvait pas postuler pour une place de facteur si l'on avait échoué), j'avais été reçu le premier du canton d'Aigues-Mortes. Mais la vérité m'oblige à préciser que je n'avais obtenu que la mention Bien. J'en étais réduit à déduire modestement que je n'étais que le premier d'une cohorte de cancre. Ensuite les moins mauvais d'entre nous étaient confiés au cours complémentaire de Marsillargues où on les préparait au concours d'entrée à l'École normale d'instituteurs.

Hélas! C'était la guerre et nos meilleurs professeurs étaient mobilisés, puis prisonniers. Les «études» que j'ai faites alors sont si pittoresques et abracadabrantes que je regrette de n'avoir pas le temps de vous les raconter car vous auriez beaucoup ri. Donc, après un brevet dit «élémentaire» réussi sans gloire particulière, mon père, navré, m'a annoncé qu'il n'avait pas les moyens de me payer des études et je me suis retrouvé derrière le rabot.

J'ai aimé mon métier et aussitôt j'ai pris la farouche détermination

de créer une entreprise digne de ce nom pour échapper à cette pauvreté qui venait de me faire tant de mal. Cela n'a pas toujours été facile, mais j'ai franchi tous les obstacles.

Malgré ma réussite, je restais dans un état d'insatisfaction car je venais de quitter l'école au moment où je prenais goût aux études. Et je me découvrais soudain un besoin charnel, quasi somatique de savoir.

J'ai donc acheté des livres, au hasard de mes curiosités, chez les libraires. Peu de romans, mais des essais, des livres d'histoire et des ouvrages de musicologie. Et je lisais dans mon lit jusqu'à ce que la fatigue me fasse sombrer.

J'ai beaucoup appris, certes, mais j'ai aussi beaucoup ré éché, car tout de suite j'ai commencé à me rendre compte que l'érudition n'est que pédantisme si elle ne s'accompagne pas de la réflexion personnelle. Livré à moi-même, sans guide instruit pour m'in uencer, j'étais libre d'écouter mes pulsions intérieures. Or, la nature m'a dotée d'une sensibilité très vive qui me conduisait à rejeter le raisonnement intellectuel trop exclusif. Je voyais bien que le pouvoir des mots est limité, que l'explication des grandes œuvres par le verbe laisse sur une impression d'inachèvement et que leur vérité réside dans leur pouvoir émotionnel.

Je découvrais qu'à côté des intelligences mathématique et philosophique, il y a celle de la sensibilité et de l'émotion. Beaucoup moins répandue que les précédentes, totalement irrationnelle, défaut rédhibitoire aux yeux de certains qui la confondent avec la sensiblerie, elle est celle de l'invisible, de l'affectivité et de l'instinct. Elle est là pour dévoiler la vérité profonde de l'âme humaine. Elle est le domaine de l'artiste. Sa recherche est celle de l'absolu. Les plus grands esprits et les plus grands artistes ont tenté de nous faire entrevoir cette vérité. Renoir disait : *«si un tableau pouvait s'expliquer, ce ne serait plus un tableau»*. Goethe osait affirmer : *«il faut aimer les poètes avec partialité»*. Et tout le monde connaît la célèbre phrase de Saint-Exupéry : *l'essentiel est invisible pour les yeux, on ne voit bien qu'avec le cœur !* Car les très grandes œuvres laissent traîner dans leur sillage des points d'interrogation qui sont l'essence même de leur message.

Et c'est seulement à partir de là que l'intelligence doit intervenir pour éclairer ces forces obscures. Pour y établir des hiérarchies.

On n'écoute pas du Berlioz comme on écoute du Verdi. On n'écoute pas du Mozart comme on écoute du Vivaldi.

Ainsi conditionné, j'étais prêt à faire les rencontres de ma vie : la cathédrale française et la musique.

Les hasards de l'existence ont souvent des conséquences néfastes. Mais parfois aussi d'autres miraculeuses. Ce miracle pour moi s'est

présenté sous la forme d'un vieil ami qui avait 50 ans de plus que moi : le docteur Soubeyran. C'était un monsieur cultivé qui me témoignait beaucoup de sympathie. Voyant ma curiosité en éveil, il me prêta les ouvrages d'Émile Mâle. Ce grand historien de l'art médiéval est de loin le meilleur et le plus intelligent. Je me grisais de son érudition et plus encore de ses analyses intuitives. Ma première visite à Paris, je la consacrai à Notre-Dame. Et là, d'un seul coup, toute mon érudition m'apparut dérisoire et s'écroula devant le choc. Incapable de la moindre réflexion tant mon cerveau était submergé par les vagues rouges et noires de l'émotion, devant tant d'harmonie et de beauté ! Je dus attendre plusieurs minutes avant de me poser la sempiternelle question qui m'a obsédé toute ma vie : qui étaient les hommes qui ont fait ça, quelles étaient leurs pensées, leurs désirs et leurs rêves? Je réalisai tout à coup qu'à côté de la lumineuse intelligence de la Grèce, à côté de l'intelligence concrète, mais sans âme, de Rome, la cathédrale française nous révélait les secrets les plus intimes et les plus mystérieux de l'âme humaine : ses interrogations, ses doutes et ses angoisses certes, mais aussi son aspiration vers l'absolu, ses élans éperdus et ses rêves éblouis.

Je réalisai que de ces trois pôles découle tout le reste, ce qu'on appelle notre civilisation occidentale qu'on définit par l'un des mots les plus beaux qui soient : l'humanisme.

Quant à la musique, je ne me souviens pas quand j'ai commencé à l'aimer. Sans doute avec les berceuses que chantait ma maman pour m'endormir.

Berlioz disait : *La musique et pour moi une passion dévorante qui n'est jamais assouvie un instant. Sans elle certainement je ne pourrai pas exister.* Eh bien, c'est exactement ce que je ressens moi-même. Je n'ai jamais eu la possibilité d'apprendre à jouer d'aucun instrument. Autrefois, avoir un piano dans la maison d'un modeste artisan, c'était faire preuve d'une mégalomanie ridicule.

J'ai donc beaucoup écouté... et beaucoup ré échi... je revendique le beau titre de mélomane, car il est indissociable de la notion de culture musicale bien peu enseignée en France. Ce non-dit qui n'est pas écrit dans les partitions et qui est l'essentiel du message. Car le génie n'est pas le savoir-faire il est le savoir-être. Je donne brièvement quelques exemples :

La foi de Bach n'est pas toujours la joie de croire, elle est aussi parfois la douleur du doute.

La lumière de Mozart est ce qui permet à cette âme d'élite de transcender la souffrance et de projeter sur la mort toute proche le regard d'un enfant.

Le génie de Beethoven, c'est sa chaleur humaine, sa foncière bonté.

Cette bonté qui rugit dans les allegros les plus dramatiques, qui éclate dans les scherzos les plus débridés, ou sourd et rayonne dans la nuit des grands adagios.

Le drame de Berlioz est sa recherche éperdue de l'absolu. Son pathétique combat entre l'homme réel et l'homme idéal.

Je m'efforçais toujours de faire la différence entre le talent et le génie. Certes le talent est agréable. Il est reposant comme la vision de prés verdoyants où coulent de frais ruisseaux. Mais le génie est presque douloureux. Il n'évolue que dans l'air raréfié des rocs escarpés et des cimes sauvages où il souffre en tempête. Mais il nous subjugué et nous envoûte.

Je me souviens d'une conversation que j'ai eue autrefois avec un chevalier du contrepont et de la fugue. Croyant m'embarrasser, il me demande comment je faisais la différence entre le talent et le génie. Et voici ma réponse : Supposez que vous choisissiez deux œuvres ayant pour inspiration le même sujet. Par exemple, l'Italie. Vous commencez par l'andante de la «*Symphonie italienne*» de Mendelsohn. Cette musique est délicieuse, si délicieuse que, si vous l'entendez en prenant votre repas, elle vous fait paraître meilleur le contenu de votre assiette. Et puis, sans transition, vous écoutez la Marche des Pèlerins extraite du poème symphonique «*Harold en Italie*» de Berlioz, et au bout de quelques secondes, vous vous apercevez que votre fourchette est restée en l'air et que vos yeux se sont remplis de rêve. C'est cela la différence du talent au génie. Je ne sais pas si ce monsieur m'a compris car dans le domaine de la musique, je suis très janséniste ! On a reçu la grâce ou on a pas reçu la grâce et je constate qu'il n'y a que deux catégories d'auditeurs : ceux qui comprennent, et il est inutile de leur expliquer. Et ceux qui ne comprennent pas, et il est inutile de leur expliquer.

Mais il faut bien que j'en vienne à Berlioz puisque c'est grâce à mon ouvrage que je suis là.

Lorsque je donne une conférence sur la musique en général et sur Berlioz en particulier, je commence toujours par la phrase suivante : «Il y a beaucoup de gens qui aiment bien la musique. Mais il y a très peu de gens qui aiment la musique. Il y a aussi beaucoup de gens qui parlent de la musique. Mais il y a très peu de gens qui parlent bien de la musique. Mais des gens qui aiment la musique comme je l'aime et qui en parlent bien comme j'en parle, les deux à la fois, il n'y a que moi. C'est mon petit génie à moi». Généralement, les gens éclatent de rire, mais moi je me suis dit que tant de talent ne devait pas se perdre, d'où l'existence de ce livre. Lisez-le, c'est une bonne lecture. C'est plein d'humour et d'émotion. Mais ça, vous l'aviez déjà compris...

Il faut bien l'avouer que mes premiers contacts avec Berlioz n'ont

pas été très encourageants. Pendant la guerre et au moment du repas de midi, en été, la radio ressassait les chansons de Tino Rossi et de Rina Ketty. Tino chantait «*O Corse, île d'amour*» (je ne sais pas s'il aurait aujourd'hui le même répertoire) et Rina revoyait les grands sombreros et les mantilles. Les fenêtres étant toutes ouvertes, si on réglait convenablement son allure on pouvait d'un bout à l'autre de la rue entendre toute la chanson. Or ce jour-là, une saintlaurentaise étourdie ayant négligé de tourner le bouton, j'entendis une musique qui me parut si extraordinaire que je m'arrêtais au milieu de la rue pour l'écouter. Ces harmonies térébrantes, l'hyperesthésie de cette mélodie qui renaissait sans cesse de sa propre émotion, me subjuguèrent. Plus tard, bien plus tard, je découvris que j'avais entendu pour la première fois l'Invocation à la Nature de la Damnation de Faust.

A peu près à la même époque, ma dernière leçon scolaire d'histoire s'intitulait *Mouvement des idées et des arts au XIX<sup>e</sup> siècle*. Et c'est ainsi que j'appris qu'un musicien français, un certain Berlioz avait composé un opéra «*La Damnation de Faust*», qui s'était joué devant des banquettes à demi vides. Ces mots de Berlioz et Damnation m'avaient parus antipathiques. Je les trouvais prétentieux et même agressifs et je n'étais pas loin de penser que, si ce Berlioz s'était cassé la figure, c'était tant pis pour lui.

Anatole France disait : *Celui qui ne se contredit jamais risque d'être dans l'erreur toujours*. Je me suis contredit...

Malgré nos relations courtoises mais sans chaleur, la Providence veillait sur moi. Un beau jour, en fouinant chez mon libraire, je découvre un ouvrage sur Berlioz écrit par un certain Adolphe Boschot. C'est le meilleur livre qu'on ait écrit sur le musicien (avec le mien bien sûr, mais ça vous l'avez déjà compris). L'analyse des œuvres a aussitôt aiguisé ma curiosité et voilà qu'au même moment j'apprends que le chef d'orchestre Paul Paray qui dirige l'orchestre Colonne vient interpréter la *Symphonie Fantastique* aux chorégies d'Orange. Je m'y suis rendu avec un ami.

Paray est un grand chef et ses musiciens de grands artistes. La nuit provençale était magnifique, le Mistral retenait son souffle, dans l'adagio de la symphonie intitulé «*Scène aux champs*», c'était si beau, si pur que lorsque le levai la tête au-dessus du vaste théâtre, il me sembla que les étoiles s'étaient arrêtées pour écouter. Un brasier venait de s'allumer qui ne s'éteindra qu'avec ma mort.

J'ai donc écouté les grands maîtres, passionnément toute ma vie, découvrant à chaque audition des richesses d'ailleurs inépuisables. Berlioz surtout, car il a été pendant longtemps la tête de turc des cuistres incapables d'apprécier sa puissante originalité. Toute ma vie, je lui ai consacré des conférences, car j'ai la fâcheuse manie de vouloir faire partager mes passions. Dans un but un peu égoïste : celui d'échapper à la solitude car on se sent souvent seul quand on a la religion du grand et du beau. Cette

solitude qui est le lot des grands artistes et que Berlioz a évoqué, dans ces phrases émouvantes, je cite : *Oh ! si les hommes inspirés pouvaient deviner les grandes passions que leurs œuvres font naître, s'il leur était donné de découvrir ces admirations de 100 000 âmes concentrées et enfouies en une seule, qu'il leur serait doux de s'en entourer, de les accueillir et de se consoler ainsi de l'envieuse haine des uns, de l'inintelligente frivolité des autres, de la tiédeur de tous...*

Mais je ne voudrais pas terminer sur une note aussi nostalgique et donner la parole à mon cher Berlioz pour conclure. Vers la fin de sa carrière, il est élu à l'Académie. Tout heureux, il écrit à ses amis : *J'étais assis sur la pointe d'une baïonnette, me voici dans un fauteuil, et il ajoute ces lignes dont je vous prie d'apprécier l'ironie supérieure : A ma grande surprise, j'ai été nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts, de l'Institut, et si, quand j'y prends la parole de temps en temps, les observations que je fais sur nos usages académiques sont assez inutiles et restent sans résultats, je n'ai pourtant avec mes confrères que des relations amicales et de tout point charmantes».*

A une échelle microscopique, je m'efforcerai de suivre le grand exemple.

Je vous remercie de m'avoir écouté (R.M.).

C'est autour du «verre de l'amitié» que se termine cette importante réunion.

## SÉANCE DU VENDREDI 14 MAI 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président

Sont présents : MM. Aventurier, Bonifas, Bruguerolle, Cavalier, Chausse, Costabel, Durteste, Fabre, Galtier, Gouget, Grossi, Hugues, Jallatte, Mme Jurgensen, M.Lévy, Mmes Maurin et Poujoulat, MM. de Seguins-Cohorn, Tempier, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Audisio, Dalverny, Debant, Mmes Deronne et Kuntz,

Absents : MM. Dervieux, Pradel, Salenson.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Bhely-Quenum et Vermeil.

Au cours de cette séance, nous avons accueillis nos deux nouvelles académiciennes, Mme Poujoulat et Mme Maurin.

Lors de la dernière séance, le procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité des présents .

Nous avons appris avec tristesse la disparition d'un de nos correspondants, M. Jean-Pierre Nègre.

Nous avons reçu une lettre de Mme Jurgensen nous proposant de faire une communication sur l'Inde, si possible en octobre prochain, car elle sera absente en novembre et en décembre ; de Mme Liger qui viendra à la réception de Mme Maurin et qui nous félicite de notre choix du successeur de son mari.

Invitations officielles : mercredi 19 mai, le préfet et le président du Conseil général remettent le prix du Concours National de la Résistance et de la Déportation, à l'auditorium de l'hôtel Atria.

Les sociétés savantes de Savoie nous adressent le programme d'un colloque, à Saint-Jean-de-Maurienne : *Échanges et voyages en Savoie*, où il est fortement question des grands travaux à venir (ligne ferroviaire de Lyon à Turin, et système de sécurisation du tunnel routier du Fréjus).

Nous sommes invités à des conférences : par l'Académie Cévenole : *L'identité cévenole : une réalité façonnée par la géologie*, par M. Jacques Veret à la Chambre de Commerce d'Alès ; dans le cadre des Mardis universitaires : *La dyslexie : un trouble durable et compensable*, par Mme Renée Cheminal-Lancelot, responsable au CHU de Montpellier de l'unité de neuropsychologie et d'analyse des troubles du langage, le mardi 18 mai ; par la Société d'étude des Sciences naturelles : *Le géant de la vallée perdue. Découverte et restauration du plus grand mammifère terrestre*, par MM. Jean-Loup Welcomme et Jean-Yves Crochet.

À des expositions organisées : l'une, par la Société d'histoire et d'archéologie de Beaucaire, consacrée à un de nos anciens correspondants :

Olivier Lombard, *Un homme au service du Patrimoine*, à Beaucaire ; par la Bibliothèque départementale de prêt : *Écrire au présent* ; à la Galerie Jules Salles : *peinture du Club des XXI*.

Nous avons reçu en hommage : un roman de M. Bhély-Quenum *As-tu vu Kokolie ou la naissance de la folie*, aux éditions Phoenix-Afrique, et la *Nouvelle revue française* de juin 2000, où se trouvent des poèmes de notre confrère ; et un savant article de M. René Chabert, publié par la revue *Otology et Neurotologie* ; la revue *Gard-Echo*, numéro spécial de mai 2004.

Lors de la réunion de bureau, nous avons évoqué la situation financière de notre compagnie, quelques travaux à engager pour assurer l'étanchéité de la toiture de l'hôtel de l'Académie, le choix d'un imprimeur pour la publication des Mémoires, les jours et heures d'ouverture de l'Académie pour les journées du Patrimoine et la sortie au Pompidou.

Le président et le secrétaire perpétuel ayant assisté, au château de Castries, à la présentation des deux volumes consacrés à l'histoire de l'Académie de Montpellier, ils en ont fait l'acquisition pour notre bibliothèque. Ce sont ces deux ouvrages que nous présentons aujourd'hui : le tome 1 est consacré à la *Société royale des Sciences de Montpellier de 1706 à 1816* et le second à *l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier de 1846 à nos jours*. Cet ouvrage a été subventionné par la Région.

Selon l'ordre du jour, M. Gouget donne la parole à Mme Catherine Marès, membre résidant, qui traite le sujet suivant : *le symbolisme, une nécessité vitale*.

Le symbole, c'est ce qui a le pouvoir de réunir deux éléments dissemblables. Partant d'une définition de l'ensemble des termes qui ont un lien avec le symbole, Mme Marès s'est attachée à montrer à quel point celui-ci était nécessaire à la construction de l'identité. C'est dans la mesure où il se découvre différent de l'autre et où, symboliquement, la place de chacun est déterminée dans son univers que l'enfant peut vivre en société. Ce rôle du symbole dans la vie de toutes les sociétés a été étudié d'un triple point de vue : dans son rapport avec le cosmos, dont l'homme fait congénitalement partie, dans son rôle politique, puisque sans symbole il n'y a pas de vie possible en société, dans son rôle mystique, que les poètes particulièrement ont cherché à décrire.

La montée en puissance du virtuel dans tous les domaines de l'activité humaine met-elle en péril cette « symbolisation » du monde, qui nous fait découvrir que : *l'invisible n'est pas de l'autre côté du visible mais son origine*, selon le mot de Bernard Bro ?

## SÉANCE DU VENDREDI 28 MAI 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président.

Sont présents : MM. Audisio, Aventurier, Cavalier, Chausse, Costabel, Debant, Durteste, Galtier, Gouget, Jallatte, Lévy, Mme Marès, MM. Maubon, Ménard, Michel, Puech, Roger, Valade.

Excusés : MM. Bonifas, Bruguerolle, Dalverny, Mme Deronne, MM. Grossi Hugues, Mmes Jurgensen et Kuntz, MM. Sapède, de Seguins, Mme Viala.

Absents : MM. Dervieux, Fabre, Mounier, Pradel, Salenson et Tempier.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Chillet-Pijac, Doria, et René Maubon.

À cette séance assistent nos invités, Mme Cannat et sa famille, ainsi que M. Poujoulat et ses enfants.

Le procès-verbal de la dernière séance a été lu et approuvé à l'unanimité, moins une abstention.

Notre confrère, M. François Capelier nous a adressé quelques « *scripts* » d'une chronique qu'il assure sur France Bleue, « *mieux parler-mieux écrire* », rédigée avec beaucoup d'à propos et d'humour, qui nous donnent envie d'écouter son émission.

L'Académie de Montpellier nous invite à une conférence de M. Pierre Truche, premier président honoraire à la Cour de cassation : *Les nouvelles frontières de la justice*, donnée dans le cadre d'une séance publique, à la Faculté de médecine. Nous avons aussi le programme des communications de cette Académie pour les mois de juin et d'octobre ; l'Académie d'Aix-en-Provence recevra le 8 juin, parmi ses membres, Mme Challe qui a été, à Nîmes, Premier président à la Cour d'Appel. Nous remercions Mme Agussol et M. Puech d'avoir bien voulu représenter l'Académie à cette occasion. Le 15 juin, aura lieu à Aix, la séance solennelle de clôture avec remises de prix ; la Société des Antiquaires de Normandie nous convie à une visite du patrimoine de la ville de Gisors et de ses environs, à l'occasion du huitième centenaire du rattachement de la Normandie à la France.

Vous pourrez consulter au premier étage le programme du 40<sup>e</sup> colloque de Fanjeaux dont le thème est cette année « *L'Église au village : lieux, formes et enjeux des pratiques religieuses* », du 5 au 8 juillet, ainsi que le programme de la Féria que nous a fait parvenir la municipalité.

Le Conseil général du Gard nous invite à une série d'activités qui

débutera par une exposition de photos dans le hall de la Maison du département, et se poursuivra par une rencontre-débat avec des sociologues (Jean-Noël Blanc, Pierre Sansot), un architecte (Paul Chemetov), un metteur en scène de théâtre (Dominique Wittorski) et un réalisateur de cinéma, et, au Sémaphore, par des projections de films. Le thème est : *Voir, Lire et Écrire la ville*. Le Conseil Régional organise une exposition des Compagnons du Devoir : *Maçon, bâtir l'avenir*, au Pont du Gard. La conférence des Mardis universitaires évoquera : *Le symbolisme de l'adolescence : les pratiques culturelles*.

Ce soir, nous sommes invités au vernissage de l'exposition du peintre Rougement : *La linea serpentina*, à la chapelle des Jésuites.

Nous avons reçu un bulletin de souscription pour un ouvrage de M. Jean-Louis Benoît, : *Tocqueville moraliste*, chez Champion.

Puis, selon l'ordre du jour, le président reçoit Mme Micheline Poujoulat, qui va occuper le siège de M. Noël Cannat, et s'exprime en ces termes :

Madame le Secrétaire perpétuel,  
Mesdames et Messieurs les Académiciens,  
Mesdames et Messieurs les Correspondants,  
Mesdames et Messieurs les parents et amis du nouvel Académicien,

Nous sommes heureux de vous accueillir à l'occasion de la réception de notre nouvelle consœur.

En juillet 2003 Monsieur Noël Cannat nous quittait discrètement, en pleine vacances estivales ; la candidature de Madame Micheline Poujoulat au siège de M. Cannat a été présentée le 19 mars et son élection comme membre résidant a eu lieu le 16 avril.

Madame,

Le plaisir de vous recevoir en cette assemblée ne va pas, pour le président, sans un devoir délicat, bien que non périlleux, celui de retracer en quelques mots, forcément trop brefs et laissant de côté l'essentiel, quelques-unes des étapes du parcours qui vous a conduit à siéger parmi nous.

Les hasards de la carrière d'un père militaire vous ont fait naître à Coëtquidan, mais le pays de son enfance et de sa famille était la Gascogne, plus précisément le Gers.

Vous êtes l'aînée de trois enfants. Votre scolarité commence à l'école du village, alors que votre père, officier de la Légion, est en Indochine d'où il reviendra avant la chute de Dien Bien Phu.

Vient le temps des études secondaires que vous suivez à Toulouse, au Lycée public de jeunes filles de Saint-Sernin ; Classes terminales : c'est là que se décide bien souvent l'orientation vers un avenir encore voilé, espéré, de toute façon inéluctable.

Vous donnez forme à cet avenir, en suivant pendant un an, au Lycée Pierre de Fermat à Toulouse, la préparation à l'École Nationale Supérieure de Fontenay Saint-Cloud, puis vous rejoignez la Faculté des Lettres. Vous vous intéressez à la littérature et aux langues, à l'anglais et à l'espagnol.

Vous connaissez déjà un peu l'Espagne, ayant passé une année à Séville chez une tante vers votre dixième année. Vous choisissez donc de suivre les cours de l'Institut d'Études hispaniques de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse. Vous passez la licence, puis la maîtrise d'espagnol.

Votre vie va de façon très classique se partager entre la famille et l'enseignement, puis plus tard, vers une activité sociale intimement liée à votre personnalité.

Vous faites connaissance à Toulouse de M. Jacques Poujoulat, étudiant en médecine. Vous l'épousez en 1969. Les résultats du concours de l'internat lui ouvrent les portes de l'Hôpital Gaston Doumergue, vous voilà tous deux dans notre capitale gardoise. Le Dr. Jacques Poujoulat, qui a été l'élève du Dr. Bosc, est depuis 1975 pédiatre à Nîmes ; il a d'abord été l'associé du Dr. Contal, dans un cabinet que vint compléter notre confrère, le Dr Bernard Cavalier. De votre union naîtront cinq enfants, une fille puis trois garçons, et à nouveau une fille.

De votre carrière d'enseignante, je n'évoquerai que quelques repères très administratifs derrière lesquels je devine le travail journalier de préparation des cours ou de corrections de copies, mais aussi toute la richesse des rapports avec les élèves, indissociable de votre attitude à l'égard de ceux qui vous entourent. Vous débutez comme professeur d'espagnol et de latin à Montréjeau, Haute-Garonne, en l'École Notre-Dame de Comminges. En 1970, devenue nîmoise, vous effectuez un remplacement au Lycée Stanislas. Mais l'an d'après, changement de décor : votre mari fait son service national dans la coopération et vous avez l'expérience d'une année africaine, au Lycée normal public de Daloa en Côte d'Ivoire.

Après une interruption pendant laquelle vous vous consacrez à vos enfants, vous reprenez l'enseignement en 1976 à l'Institut d'Alzon, d'abord à mi-temps, puis à temps complet depuis 1990. Vous avez aussi exercé pendant un an au Centre Universitaire Vauban. Professeur certifié en 1987, vous accédez en 1991 par concours à l'échelle des professeurs agrégés.

À ce cursus familial et d'enseignement très traditionnel s'est ajoutée

une activité sociale, ou mieux, un intérêt pour vos semblables. Cet intérêt s'exerce au sein de l'ACI, Action Catholique des milieux indépendants.

J'avoue que le privilège qui m'est accordé d'avoir à vous accueillir en notre Académie a été pour moi l'occasion de découvrir cette association. Cette lacune de mes connaissances n'était cependant pas complète puisque j'avais entendu parler dans ma jeunesse des mouvements qui regroupaient des jeunesses catholiques, ouvrières, étudiantes ou agricoles. L'ACI est fille de ces mouvements, puisqu'elle est issue de la Jeunesse Indépendante Chrétienne Féminine (JICF) fondée en 1935 par Mme Marie-Louise Monnet, à l'image de la JOC. Ce mouvement «*d'évangélisation du semblable par le semblable*» s'est ouvert aux couples. Il ne m'appartient pas d'en parler davantage, l'information que j'en puis avoir ne procédant pas d'une expérience vécue, expérience qui par contre est pleinement vôtre. Vous avez accepté d'importantes responsabilités dans ce mouvement. Vous en êtes actuellement présidente au niveau national pour le bureau 2003-2006, au côté du président Olivier Bellego, c'est en effet une particularité de l'ACI d'élire en même temps un président et une présidente, ce que ne permettent pas les vénérables statuts de notre Académie.

Votre connaissance des langues vous a permis de travailler à des traductions, en particulier pour le MIAMSI, Mouvement international d'Action catholique.

Toutes ces activités ne vous ont pas fait oublier l'enseignement ; vient en effet de paraître un très utile manuel «*Maîtriser la grammaire espagnole au Lycée* », écrit en collaboration avec Mme Thierry et Mme da Silva, ouvrage que vous avez eu la gentillesse de nous offrir pour notre bibliothèque académique.

Vous aimez les voyages, la photographie, que le Dr Pouloulat pratique en amateur éclairé, comme vient nous le démontrer une exposition récemment visible à Nîmes où nous avons pu admirer, entre autres, de magnifiques photos d'un parc naturel américain.

Près de conclure, je reviens à votre activité dans l'ACI, indissociable de votre activité de plume ; vous êtes directrice des revues de cette association, *Le Courrier*, *Partenaires* pour lesquelles vous avez rédigé des éditoriaux. D'autres écrits évoquant les rythmes ou les couleurs de la vie ont été publiés dans *La Croix*. Ce sont des textes très fins, attentifs au visage d'autrui, à l'échange d'une parole ou d'un sourire. Ces notations sont empreintes d'une sensibilité poétique et contemplative, si l'on veut donner à ce mot le sens d'un accord direct entre l'âme et ce qu'elle reçoit du monde.

Je pense que c'est cette capacité d'attention, de sympathie, pour ne pas dire d'amour, qui fait l'union entre les différents aspects de votre vie, enseignante, épouse et mère, catholique engagée.

Cet itinéraire simple et droit que je viens de résumer vous a conduit à l'Académie. Je pense que, sans tomber dans l'académisme, vous saurez apporter votre pierre à l'édifice.

Soyez donc bienvenue parmi nous. (P.G.)

Mme Micheline Poujoulat remercie en ces termes :  
Monsieur le Président,  
Madame le secrétaire perpétuel,  
Mesdames, Messieurs,

La proposition de rejoindre votre compagnie a été pour moi une surprise.

J'aime beaucoup les surprises, avec une très nette préférence pour les bonnes et les cadeaux ; Nous en reparlerons .

C'est sous l'effet de la surprise, et encouragée par mon mari qui croit toujours que je vais savoir faire ce que je ne sais pas faire, qu'avec une totale inconscience j'ai accepté votre invitation à entrer l'Académie.

Car très vite, avec un tout petit peu de réflexion, m'est venue la question : N'aurait-il pas mieux valu être fidèle à mes origines et prenant exemple sur la violette de Toulouse rester dans l'ombre, puisque si je cherchais quels mérites me valaient l'honneur d'être élue par une académie aussi ancienne et prestigieuse je n'en trouvais aucun de convaincant ? la question venait trop tard.

J'ai donc cessé de m'enfoncer dans une voie sans issue et j'ai considéré que la seule justification d'un cadeau est dans la générosité des donateurs, non dans les mérites de la récipiendaire.

Il ne me reste plus qu'à dire merci en tout premier lieu à Monsieur le président qui m'accueille, à Madame le secrétaire perpétuel qui a guidé avec patience mes pas d'académicienne hésitante. A Catherine Marès qui me fait l'honneur de me parrainer ainsi que Mgr Dalverny, absent aujourd'hui , tous deux manifestent à mon égard une indulgence que seules expliquent la bonté et l'amitié .

En m'accueillant parmi vous vous m'offrez trois magnifiques cadeaux.

J'ai sacrifié avec joie à la tradition des « visites académiques », parcourir les rues de Nîmes au printemps, c'est déjà merveilleux . Et c'est au fil de ces visites que j'ai trouvé le premier de vos cadeaux .

Je n'y ai aucun droit et les mérites que vous avez trop généreusement énumérés, Monsieur le président, ne tarderaient pas à laisser apparaître leurs limites, mais les limites de ma curiosité et de mon désir de connaissance, elles, sont plus difficiles à fixer. Je ne suis spécialisée en rien, je suis curieuse de presque tout. Aussi je veux croire que, fidèles à

vos mission de promouvoir la culture, vous m'offrez généreusement d'enrichir la mienne. J'ai bénéficié de votre accueil chaleureux, j'ai découvert votre érudition, votre humour, la variété, l'étendue de vos recherches, l'enthousiasme qui vous guide, votre respect du passé et votre souci d'ouverture.

Devant tout cela je me sens petite, il n'y a pas à s'en étonner, je le suis, je me sens aussi impatiente des découvertes à venir.

J'avais annoncé que vous m'offririez trois cadeaux voilà le premier et voici le second : vous m'offrez le plus beau brevet de citoyenneté nîmoise que l'on puisse rêver : rien ne servirait de le cacher : parmi mes ancêtres ne figure aucun Nîmois, aucun Cévenol. Monsieur le président vous l'a dit : née par hasard en Bretagne, je suis arrivée par hasard à Nîmes. Mes racines sont dans le sud-ouest, en Gascogne, berceau de ma famille plus précisément en Astarac, j'affirme que l'Astarac existait bien avant la télévision. Mes racines sont aussi à Toulouse où j'ai fait toutes mes études, noué des amitiés qui durent, rencontré mon mari. J'aime la brique, et les ciels nuageux, les vertes et douces collines de Gascogne, les Pyrénées à l'horizon, les quais de la Garonne et du canal du Midi, la basilique Saint-Sernin et l'église des Jacobins à l'ombre desquelles se trouvent les deux lycées où j'ai fait mes études.

Depuis bientôt trente cinq ans j'ai appris à aimer l'austère blancheur de la pierre, l'aridité de la garrigue, les quais du canal de la Fontaine, la façade de la cathédrale meurtrie par l'histoire, et que dire de la beauté des feuilles de micocouliers au fil des saisons ? Monsieur Jallatte dans son discours avait déjà célébré les micocoules, je ne me risquerai pas à le plagier, mais je suis amoureuse des feuilles de micocouliers, seulement des feuilles. J'ai appris à redouter la crue d'un cadereau plus que les eaux de la Garonne, à supporter la violence du climat, le vent, la pluie, le soleil excessifs. J'ai découvert les ferias et la corrida. J'ai découvert qu'il n'était pas indifférent d'être catholique ou protestant ou « indépendant », et en même temps que l'estime et l'amitié ne se laissaient pas enfermer dans ces catégories. Ici nous avons trouvé des amis précieux, nous avons fondé une famille, nos enfants ont grandi. Me voici grâce à vous aujourd'hui tout à fait nîmoise.

C'était donc le deuxième cadeau et, avant de vous parler du troisième, permettez-moi d'évoquer un souvenir très personnel : un jour mon mari m'a offert un voyage surprise. Nous sommes donc partis sans que je connaisse la destination. Le cadeau et la surprise étaient de taille, il s'agissait de l'ascension du Kilimandjaro, le doute n'a pas tardé à rejoindre la joie « c'est bien trop grand pour moi, vais-je y arriver ? ». Pour tout vous avouer, c'est exactement le même sentiment que j'ai éprouvé lorsque j'ai appris que vous m'offririez de succéder à Noël Cannat et m'invitez à

faire son éloge. La reconnaissance devant l'honneur que vous me faites est égale à mon inquiétude.

Ma responsabilité est grande aujourd'hui devant vous, Madame devant tous ceux, ici présents, qui ont connu cet homme hors du commun. Je n'ai, hélas pas eu cette chance. En me confiant documents et souvenirs vous m'avez apporté une aide précieuse, je vous en remercie et espère ne trahir ni la mémoire de mon prédécesseur ni votre attente, du moins ne pas trop les trahir.

Noël Cannat naît en 1927 à Nîmes dans une vieille famille de la bourgeoisie catholique et fait tout naturellement ses études au Lycée Daudet. Il poursuit ensuite parallèlement des études de droit, de lettres, de philosophie et d'histoire de l'art, déjà il ne s'embarrasse pas de frontières. Il obtient un diplôme d'études supérieures d'économie politique, prépare un doctorat de droit, commence assez vite une « vie de nomade » et enseigne en Ecosse, en Allemagne, en Suède dont il apprend la langue. En 1954 il entreprend son premier tour du monde qui durera deux ans ; tous les dix ans environ il renouvellera ces voyages à la rencontre de la vie quotidienne des peuples.

Il épouse Arlette Hellouin de Cenival, immunologiste, spécialisée en microbiologie à Paris puis à la faculté de médecine de Montpellier, ils auront trois enfants : Mathilde chercheur au CNRS, géophysicienne, Jean-Baptiste longtemps céramiste, aujourd'hui informaticien, Guillaume journaliste scientifique spécialisé en astronomie.

Noël Cannat travaille au cabinet du directeur général d'Air France pendant quatre ans, quitte ensuite Paris pour revenir dans le Midi. En 1967, il entreprend son second tour du monde, le troisième suivra en 1970, il en fera au total cinq.

En lisant le discours de M. Sapède et la réponse que lui fit Noël Cannat lors de sa réception à l'Académie, le 1er décembre 1995, j'ai repensé à un poème souvent commenté avec mes élèves, je n'en traduirai que trois vers :

*Les messieurs discutent de notre sort.*

*Les économistes additionnent nos carences,*

*Les sociologues photographient nos mesures.*

Citer tout le poème ne serait pas abuser de votre patience ; en le faisant je n'aurais plus rien à ajouter. Nous aurions l'anti portrait de Noël Cannat, si je peux risquer un néologisme, pire un barbarisme devant vous. Noël Cannat fait exactement le contraire de ce que dénonce le poète Jaime Garlaza. Plus qu'un sociologue indépendant, Noël Cannat est un sociologue original et novateur. Il ne discute pas sur les malheurs d'autrui,

il écoute les ouvriers, les paysans, cite leurs paroles. Il n'additionne pas les insuffisances, il voit chez les plus pauvres les ressources par lesquelles ils se sauveront eux-mêmes. Il ne photographie pas les masures, il partage au quotidien la vie des populations. Aux sondages basés sur les échantillons représentatifs, il préfère la rencontre personnelle dans la durée, tant il est convaincu de la richesse de chaque être humain, de la part de vérité universelle qui se cache en tout homme. Sa vision et sa pratique de la sociologie sont tout à fait originales, il accumule les documents mais fonde toujours sa réflexion sur son expérience et sa connaissance personnelles. « Les voyages et la réflexion sur le terrain comptent avant tout », dit-il.

Il est reconnu comme un des meilleurs sinon le meilleur connaisseur des bidonvilles de la planète qu'ils soient à Calcutta, Manille, Bombay, Bangkok, Karachi, Mexico ou Bagdad. Tout cela lui vaut de travailler comme expert pour les Nations Unies et pour la Banque Mondiale et d'autres organismes internationaux.

Il a publié plusieurs ouvrages :

- |         |  |
|---------|--|
| En 1988 | <i>Sous les bidons la ville</i>          |
| En 1993 | <i>La force des peuples</i>              |
| En 1997 | <i>L'honneur des pauvres</i>             |
| En 2003 | <i>Prélude à l'inversion de l'empire</i> |

Les titres déjà sont une prise de position, une profession de foi en l'homme si pauvre soit-il en apparence. Ils renversent les habitudes de voir et de penser.

Noël. Cannat ne se situe pas en spécialiste riche de solutions pour les autres ; au milieu des souffrances et des misères des pauvres, des exclus, il repère et révèle leurs richesses de solidarité, d'invention, d'organisation. Il se définissait aussi comme « un incorrigible optimiste » optimisme qui prenait racine dans la confiance en l'homme, et dans la foi en Dieu. Une des grandeurs du christianisme n'est-elle pas de ne jamais séparer Dieu de l'homme ?

Quelques citations de son livre *Sous les bidons la ville* (éditions l'Harmattan) seront plus claires que je ne saurais l'être :

*P 12 Les difficultés sont d'habiter près des hommes riches, soulignait en 1981 le mécanicien hutu de Butaré au Ruanda : parce que vous n'êtes pas dans une bonne situation, puisque vous êtes pauvre, ils ne sont pas contents que vous arriviez où ils se trouvent .*

*P 11 C'est le mépris que les citadins manifestent aux paysans, et le refus de faire confiance aux pauvres, qui sont à la racine du sous-développement et de la misère galopante ...*

*P 22 Le premier agent du développement en effet est le peuple, composé de*

*pauvres à 60,80, ou 90%. LUI seul peut valablement définir ce qu'il faut appeler le bien commun, décider si ce sont les hommes qui comptent ou l'automobile et le béton.*

Nomade lui-même, il oppose l'imaginaire nomade, capable d'être saisi, à l'imaginaire sédentaire préoccupé de saisir. A la pensée abstraite, fondement de notre civilisation étroitement productiviste, il oppose la pensée concrète qui ne sépare pas la réflexion de l'action. Il a parcouru presque tous les pays du monde et aimé particulièrement les peuples de l'Inde. L'Inde était à ses yeux la patrie d'élection de la pensée concrète, seule capable de renverser sans violence l'empire de la pensée abstraite, et de s'attaquer au déséquilibre entre les pays « sur développés » et les pays « sous développés ».

Ses voyages et ses responsabilités de chargé de mission pour des organismes internationaux l'avaient éloigné par la distance non par le cœur de Nîmes, son discours de réception montre combien il a été heureux d'entrer à l'Académie et de renouer avec sa ville. Il évoque avec émotion ses souvenirs de la maison familiale place Questel, ses séjours à La Chalvidane, propriétés toutes deux de sa famille maternelle Guirauden à laquelle il a consacré une étude. Son élection à l'Académie lui a permis entre deux voyages de replonger avec joie dans la vie nîmoise. Hélas sa présence en ces lieux sera de bien courte durée, élu en 1995, il est décédé en 2003.

Il n'en a pas moins contribué à plusieurs reprises aux travaux de l'Académie par des communications dont les titres n'ont rien de surprenant.

Dans la première : *Courants sociaux dans l'Inde d'aujourd'hui* : il redit une de ses convictions profondes : « *Les riches peuvent trouver leur bonheur dans l'individualisme. Mais la seule richesse des pauvres, c'est la communauté. Les en priver revient à les jeter dans la misère... il faut reconnaître et honorer leur certitude fondamentale dédaignée par tous les marchés que LES SOCIÉTÉS NE SE COMPRENNENT PAS À PARTIR DES OBJETS, mais à partir des hommes et des femmes qui les constituent* ».

Dans la deuxième communication : *Les faces opposées de la ville de demain, pour une citoyenneté sans exclusive*, il oppose l'imaginaire de la Pyramide à celui de la Tente : « *dans nos sociétés, où la croissance orgueilleuse des choses a pris le pas sur l'humble développement des hommes, nomades, ou sédentaires, l'imaginaire de la Pyramide est en train de détruire l'urbanité* » (...). Car la tente ressurgit à la périphérie des villes, dans ces zones dites d'habitat précaire, les bidonvilles (...).

*Comme la ville ancienne, le bidonville est perçu par ses habitants comme*

une globalité où s'affine et triomphe la pensée concrète des laboureurs, charpentiers, tisserands, marchands qui s'y sont rassemblés (...). « Car dans l'esprit de leurs habitants, l'exigence d'une vraie ville est toujours présente.

Quant à la troisième communication : *Victor le sauvage de l'Aveyron*, écoutons ce qu'il dit à propos de cet enfant sauvage trouvé en Aveyron à la fin du dix-huitième siècle et transplanté à Paris pour y être étudié : « En tant que sociologue je n'ai aucune compétence pour discuter de la part de la psychose dans le cas du Sauvage, mais je suis enclin à voir en lui le porteur muet, brutalement confronté à la société civilisée, d'un imaginaire nomade largement méconnu par ses ravisseurs ».

Je ne résiste pas au plaisir de vous rapporter un souvenir confié par l'un de ses proches. Noël Cannat se rend un jour de Nîmes à Monaco en voiture avec l'un de ses cousins et tout le long du voyage interroge, écoute, prend des notes, tout comme il le fait avec un baoulé de Côte d'Ivoire, un hutu du Ruanda. Faut-il en conclure qu'il considère son cousin comme un sujet d'étude ? n'est-il pas plus juste de dire qu'il considère tout humain, baoulé, hutu, nîmois, comme un frère ?

Sa disponibilité, sa capacité à s'intéresser et à écouter sont permanentes. Inde du XXI<sup>e</sup> siècle, mégapoles d'Occident, enfant sauvage des monts de Lacaune au XVIII<sup>e</sup> siècle, le souci de l'homme chez Noël Cannat ne connaît ni les frontières du temps ni celles de l'espace.

Rendre compte de la richesse de la pensée et des écrits de Noël Cannat demanderait de longs mois d'étude, et excéderait les limites de ce discours. Il laisse de nombreux documents, son œuvre n'était pas terminée. Les ouvrages qu'il a publiés sont encore trop peu connus ils n'en sont pas moins une contribution inestimable à la réflexion sur les grands problèmes qui conditionnent l'avenir de l'humanité. Homme généreux qui se définissait comme un incorrigible optimiste, il prévoyait une inversion de l'empire des riches au profit d'un monde où les peuples retrouveraient le rythme séculaire du véritable développement humain, où l'on prendrait en compte le savoir concret de ceux que l'on ignore ou méprise aujourd'hui.

Rien dans les origines ni l'éducation de Noël Cannat ne semblait le prédisposer à une vie aussi peu conventionnelle, à des méthodes et des prises de positions surprenantes ; il pourrait facilement passer pour utopiste, je préfère voir en lui un prophète. S'il est porteur d'une parole et d'une vision parfois déroutantes, c'est pour mieux conduire à l'espérance et à l'action concrète en faveur de l'humanité.

Pour me conformer à la tradition, je dois maintenant parler de moi mais il me semble que je l'ai déjà fait. Je me contenterai de souligner quelques points qui me tiennent à cœur. Nouvelle surprise, j'en trouve la trace chez

Noël Cannat. Avec le génie des hommes exceptionnels, il dit avec clarté ce que je ne sais que balbutier : *Prélude à l'inversion de l'empire*, p. 81. « C'est ainsi que la capacité de raisonner que devrait apporter l'école s'efface devant l'image « ludique » du champion de jeux télévisés » « Le bon pédagogue est certes chargé de transmettre un savoir, mais il est avant tout celui qui aide à grandir par le franchissement d'obstacles gradués ».

Il serait souhaitable que la société sache dire clairement ce qu'elle demande à l'école, qu'elle lui fixe des objectifs limités et précis. La société demande-t-elle vraiment de favoriser la capacité de raisonner, de former à la réflexion, à la curiosité, et à la recherche personnelle, demande-t-elle que le pédagogue aide à grandir ? L'école est-elle le lieu de l'apprentissage à l'esprit critique et à la liberté ? ou le lieu de formation de techniciens dociles ? Des réponses à ces questions aideraient à dissiper ce malaise des enseignants dont on parle.

Pour ma part, j'ai la chance d'enseigner une langue vivante, c'est pour moi un bonheur, en premier lieu parce que tout est au programme : les poèmes de Luis de Gongora, et ceux de Pablo Neruda, les voyages de Christophe Colomb et les écrits de Thérèse d'Avila, les dessins de Quino et les tableaux du Greco ou de Velazquez, les cathédrales, les mosquées et les synagogues, Mexico et Séville ... et la recette de la tortilla, c'est dire que le programme n'est jamais fait et la liberté totale.

Je ne sais pas séparer l'école de la vie et rien ne me désespère plus que de voir certains élèves entre parenthèses attendre la fin des cours pour « vivre ». Enseigner une langue vivante c'est être dans la vie même. J'aime avant tout découvrir et faire découvrir comment une langue dit la vie, présente une vision différente du monde.

Reconnaître et comprendre cette différence, c'est se préparer à accepter l'autre différent. Voici quelques petits exemples et des questions sans réponse :

- Les Espagnols, réputés pour se coucher au petit jour, ont un mot spécial pour dire « se lever au petit jour ». Est-ce parce que se lever au petit jour est pour eux un événement extraordinaire ?
- Ils s'apostrophent familièrement en disant « homme, femme » là où nous dirions « mon cher, mon vieux, mon amie ». Est-ce pour ne pas risquer d'oublier que nous sommes des êtres humains, et de sexe différent ?
- Là où les Français rendent service, les Espagnols prêtent service. Est-ce parce qu'ils veulent la première place ?
- J'enseigne une langue dont on dit qu'elle est belle parce qu'elle « attendre » s'y dit « espérer » et « vouloir » « aimer » mais c'est aussi une langue où comme en latin, le même verbe dit « savoir » et « avoir du goût ». « Es sabroso saber » se traduit par « avoir du goût est savoureux » pléonisme

sans intérêt comme la plupart des pléonasmes. Mais on peut traduire « savoir est savoureux » et c'est bien plus exaltant. Oui savoir est savoureux et donne du goût à la vie.

Il est admis de nos jours que nous avons tous besoin de parler la même langue, l'anglais universel, réduit à trois cents mots. Il est à craindre qu'avec seulement trois cents mots les identités, les particularités et les sensibilités différentes soient gommées et que les échanges insipides soient réduits aux seules richesses matérielles.

Connaître une langue vivante c'est pouvoir dire quelque chose à l'autre, traiter des affaires, résoudre des problèmes mais c'est aussi pouvoir comprendre ce que dit l'autre et par là le connaître.

Je ne voudrais pas abuser de votre patience, permettez-moi une petite plaidoirie en faveur du modeste bon en version si dédaigné au profit du génial fort en thème dont la louange n'est plus à faire. Le fort en thème fait tout très bien en langue étrangère, il parle, écrit, exprime exactement sa pensée, il force l'admiration, impose le respect et... le silence. Le bon en version, ouvre les yeux et les oreilles, comprend, sent, savoure les nuances, avant de savoir les dire, il se met à l'écoute, accepte la parole de l'autre, c'est un humble.

Mais imaginons deux bons en version : un Espagnol et un Anglais ou un Danois et un Italien, peu importe, imaginons les un jour de printemps attablés et devisant par exemple sous les micocouliers du boulevard Victor Hugo. Chacun est bon en version, chacun comprend la langue de l'autre, avec ses subtilités et ses nuances, plus de risque de barbarismes ou de solécismes, d'approximation, d'incompréhension. Chacun parle sa langue, comprise par son interlocuteur qui répond dans sa langue et est compris. Chacun a fait une moitié du chemin, n'a rien perdu de lui-même et a tout gagné. Chacun parle et comprend dans sa propre langue... un vent de Pentecôte souffle sur le boulevard Victor Hugo.

Apprendre une langue étrangère c'est aussi approfondir sa langue maternelle en la confrontant à une autre, retrouver ses racines, être précis et nuancé, désamorcer la violence, rendre possible le dialogue.

J'aimerais pour conclure citer une dernière fois Noël Cannat.

*« Comme le proposait Confucius, pour rétablir l'ordre dans le royaume, il faut d'abord fixer le sens des mots. Puis remettre les choses à leur place et se reprendre d'amour pour la terre et ses habitants ».*

Quand Noël Cannat cite Confucius, il ne me reste plus qu'à me taire.

Je vous remercie. (M.P.).

Très applaudie, Mme Poujoulat reçoit, dans la salle de Lordat, les félicitations de ses confrères, avant de se rendre au premier étage pour la réception organisée en son honneur.

## SÉANCE DU VENDREDI 11 JUIN 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président

Sont présents : MM. Audisio, Aventurier, Bonifas, Chausse, Costabel, Dalverny, Durteste, Galtier, Gouget, Grossi, Hugues, Jallatte, Mme Jurgensen ; M. Lévy, Mme Marès, MM. Maubon, Ménard, Michel, Mounier, Pradel, Puech, Roger, Sapède, de Seguins-Cohorn, Tempier, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Bruguerolle, Cavalier, Mmes Deronne et Poujoulat.

Absents : MM. Debant, Dervieux, Fabre, Mme Kuntz, M. Salenson.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Bhely-Quenum, Cadène, Chillet-Pijac, Mme Dupont-Mathieu, MM. Maréchal et Vermeil.

Le dernier procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité, moins trois abstentions.

Nous avons reçu une lettre de Mme Plouvier correspondant, qui propose aimablement de nous parler, l'année prochaine, de la poésie de René Char ; M. René Chabert est prêt lui aussi à faire une communication, sur un sujet qui pourrait s'articuler autour de la neurosensorialité et de la somatognosie (ou la connaissance que nous prenons de notre corps), et celle de M. Pierre Lanvers, correspondant, qui, pour faire excuser son absence, nous envoie un poème en alexandrins, sur la légende de sainte Énimie, à la suite d'un voyage dans les gorges du Tarn.

Le Comité des travaux historiques et scientifiques nous invite à une journée d'étude sur : *Le rapport que les sociétés savantes entretiennent avec la recherche*, et nous adresse un questionnaire à l'intention de ce colloque.

Nous vous signalons une très belle exposition au musée des Beaux-Arts de Bagnols-sur-Cèze : *Renoir et Albert André, une amitié (1894-1919)*, avec non seulement tous les tableaux de Renoir de la collection du musée, mais aussi des dessins des deux artistes. Le catalogue est rédigé par M. Alain Girard, membre non résidant de notre Académie ; et à l'École des Beaux-Arts, sous l'égide de la municipalité, la présentation de *Trois collections privées : Ph. Ducat, J. Mairet et G. Moser*.

Nous avons reçu en hommage un article de notre confrère, M. Louis Durteste : *Débarquements de vive force de 1914 à 1973*, dans la revue *Défense nationale* de juin 2004, ainsi qu'un bulletin de souscription pour la deuxième édition revue et augmentée de : *La Maison de Bourbon*, qui est le 4<sup>e</sup> volume d'une collection concernant «*La nouvelle histoire généalogique de l'Auguste Maison de France*» qui devrait par la suite

compter 7 volumes.

Puis le président donne la parole à l'orateur du jour : M. Bhely-Quenum, correspondant, qui va évoquer le sujet suivant : *Migration, mythe, rituel et coutumes*.

L'orateur définit les divers termes de sa communication :

Les *migrations* ont deux causes : la demande de main-d'œuvre sollicitée par les pays industrialisés, mais aussi l'exode des populations africaines pour des motifs politiques et économiques. Pour eux, il n'est pas question de renoncer à leur culture pour adopter celle des pays d'accueil. C'est une aliénation et le refus de soi-même

Le *mythe* se manifeste par des contes et des légendes qui sont de tous les temps et de toutes les régions du monde. L'Afrique est un creuset de «Sages» et l'Occident bénéficierait de la part de l'Afrique noire d'un legs sans précédent (Michel Lérès). Le fonds du mythe peut être une idée, une croyance, un sentiment ou une conception de l'esprit, il peut être un fait, un phénomène du monde physique ou du monde moral, un événement de la nature ou de l'histoire. Africains d'aujourd'hui, quel usage faisons-nous de nos mythes quand nous émignons en Europe, aux USA, au Japon ? Quand on suit l'évolution d'un mythe, on aboutit à une réalité géopolitique ou politico-économique.

Les *rites* : il y a une analogie entre le rituel, les gestes et les faits décrits par Homère et ceux que l'on pourrait encore observer dans l'Afrique contemporaine. Les rites mystiques existaient chez Homère. Le rite régent la stricte observance des coutumes familiales, claniques, voire tribales.

La *culture* est faite de mythes et de rites. Pourquoi se moque-t-on des Africains et de leurs coutumes ritualisées ? La vie en société est soumise à une série de rites et il y a toujours codifié un rite qui canalise les problèmes et les situations.

Il importe que l'Africain, pour ne pas perdre son âme, conserve et fasse connaître sa culture.

## SÉANCE DU VENDREDI 25 JUIN 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET président,

Sont présents : MM. Audisio, Aventurier, Bonifas, Bruguerolle, Cavalier, Contestin, Galtier, Gouget, Grossi, Hugues, Lévy, Mmes Marès et Maurin, MM. Maubon, Ménard, Michel, Mme Poujoulat, MM. Roger, Salenson, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Chausse, Mme Deronne, MM. Durteste, Jallatte, Mme Jurgensen, M. de Seguins-Cohorn.

Absents : MM. Costabel, Debant, Dervieux, Fabre, Mme Kuntz, MM. Mounier, Puech, Tempier.

Correspondants présents : M. Doria, Mme Guédan, MM. René Maubon, Maréchal, Monteils, Pincemaille, Mme Teulon-Lardic.

Le précédent procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité.

Cette séance a lieu en présence de Mme Christian Liger.

Nous avons appris la cessation d'activité prochaine, comme professeur d'Université, de M. Gabriel Audisio, membre résidant, à qui nous souhaitons une longue et fructueuse retraite.

M. Pierre Chillet-Pijac nous adresse le programme de la sortie au Pompidou, le samedi 25 septembre ; Mme Sabatier, maire de Manduel, nous invite, le 20 août, à la célébration du 150<sup>e</sup> anniversaire du Félibrige, et à l'hommage rendu à trois félibres (Henri Eyssète, Antoine Béraud et surtout notre confrère Pierre Hugues, ancien secrétaire perpétuel de notre Académie).

Nous sommes invités à une rencontre à l'auditorium de la Maison du Département, présidée par M. Frêche, M. Malavieille, conseiller régional à la Culture et Mme Tamara Rivel, conseillère régionale : *Culture, identité régionales* ; au 4<sup>e</sup> salon du Livre, sous la présidence de M. Fournier et de M. Valade, qui se tiendra dans le hall de Carré d'Art.

Le programme de la session d'été de l'École Antique, du 2 au 8 juillet : *Préhistoire et préhistoriens en France méditerranéenne*, est affiché au premier étage. Nous sommes particulièrement invités à l'inauguration au Temple de Diane.

Nous sommes conviés à deux inaugurations d'expositions, l'une à Carré d'Art : illustrations d'ouvrages de Patrice Pouperon : *le livre et l'intime* (nous avons un bulletin de souscription pour le catalogue des œuvres de cet artiste) ; la seconde, au Vigan : *La folie faventines. Un voyage au Vigan en 1770*, au musée.

Nous avons souscrit à l'ouvrage : *Prendre une ville au XVIe siècle*, avec une vue cavalière de Nîmes inédite, publié sous la direction de M. Gabriel Audisio.

Le président demande ensuite d'introduire Mme Brigitte Maurin pour sa réception comme membre résidant, au fauteuil de Christian Liger, et s'adresse à Mme Maurin en ces termes :

Madame,

Au début de décembre 2002, disparaissait notre confrère Christian Liger. Sur proposition de vos parrains, M. Bonifas, Mme Viala et de M. Galtier, vous avez été élue fin avril 2004 et nous avons aujourd'hui le plaisir et l'honneur de vous accueillir en cette assemblée.

Si vous êtes née à Nîmes, vous êtes une enfant de Langlade, ce village à mi-pente des coteaux entourant la Vaunage, jouxtant les bois et les garrigues. Vos parents y résidaient, votre mère était institutrice, directrice de l'école, votre père inspecteur des télécommunications. C'est là que vont se situer vos premières découvertes et l'école primaire du village verra le début de votre long trajet vers de plus amples connaissances.

Vos études secondaires vous conduisent au Lycée Feuchères à Nîmes.

En seconde langue vous avez choisi l'italien et ce fut le début d'un itinéraire que vous n'allez plus quitter. Vous êtes une littéraire. Mlle Domergue fut votre professeur d'italien. Plusieurs de nos confrères l'ont bien connue, l'Académie l'a nommée au nombre de ses correspondants. Mlle Domergue alliait une grande érudition à un enthousiasme communicatif pour la littérature italienne. Elle montrait aussi une grande exigence pour le travail bien fait. Cet enseignement a été pour vous un exemple et a contribué à l'orientation de votre avenir. Quand Mlle Domergue a pris sa retraite en 1981, vous lui avez succédé au Lycée Feuchères. Cependant M<sup>lle</sup> Domergue n'abandonna pas l'enseignement, et plutôt que de combler en cette assemblée le vide laissé par M<sup>lle</sup> Fermaud, grande italianiste aussi, elle choisit de poursuivre ses activités d'enseignement au CADREF, notre Université du troisième âge. Vous avez connu M<sup>lle</sup> Domergue dans votre jeunesse, je l'ai connu près de trente ans plus tard alors que j'étais à la retraite. Durant les trois années où j'ai suivi son cours, M<sup>lle</sup> Domergue a entraîné ses vétérans sur les chemins de Dante, de Pétrarque, de Boccace, de l'Arioste, ou du Tasse, elle leur a fait connaître les familiers de Laurent de Médicis. Alternant le classique et le moderne, elle distribuait à ses élèves des pages dactylographiées de Leopardi, Pirandello, d'Annunzio, Dino Buzzati, Umberto Eco et bien d'autres. Ces cours étaient complétés par un voyage annuel en Italie, minutieusement préparé où la nourriture intellectuelle n'excluait pas la découverte de restaurants choisis, Je n'irai

pas plus loin dans cette évocation de souvenirs personnels, mais non sans rapport avec l'enseignement que vous avez reçu et je reprends votre itinéraire où je l'ai laissé, à la fin des études secondaires.

Après un an d'étude supérieures de Lettres, vous êtes admise première à l'Institut de préparation aux enseignements du second degré d'Aix-en-Provence.

Vos études de la langue et de la littérature italienne se poursuivent avec un beau doublé pour la seule année 1974, le CAPES, suivi de l'agrégation.

Vous n'en restez pas là et en 1979, vous obtenez, avec la mention Très Bien, un «DEA», diplôme d'études approfondies d'italien.

Tout en poursuivant votre activité d'enseignante, vous préparez une thèse de Doctorat ès Lettres sous la direction de M. le Pr Michel Beynet, de l'Université de Provence.

Cette thèse, passée en 95, sera jugée digne d'une mention Très Honorable, Elle est consacrée au grand écrivain italien Natalia Ginzburg.

Vos titres vous permettront d'être inscrite sur la liste des candidats qualifiés pour les fonctions de Maître de Conférence en 1996 et 1997.

Enfin en l'an 2000, vous êtes promue à la catégorie « hors classe » des agrégés. Vos activités d'enseignement débutent en 1974 à Montpellier, au Lycée Clemenceau, par un stage pédagogique où vous avez la responsabilité d'une classe.

Mais les postes de professeur d'italien sont peu nombreux et de 1975 à 1981 vous allez exercer vos talents d'enseignante à Marseille, dans un établissement privé, le Collège Pierre Puget.

Vous êtes mariée, votre mari, M, Jean-Claude Maurin, est orthophoniste et vous connaissez, comme beaucoup de travailleurs les trajets pluri-hebdomadaires d'une ville à l'autre.

La rentrée de 1981 vous voit de retour à Nîmes, au Lycée Feuchères, où vous succédez à M<sup>lle</sup> Domergue, en même temps que vous assurez un complément de service au Lycée Daudet.

À partir de 1992, vous êtes chargée d'enseignement en Lettres Supérieures. Cette fonction se concrétisera de diverses manières,

- enseignement dans les Classes préparatoires aux Écoles de Commerce, aux Écoles Normales
- au Centre universitaire Vauban
- à l'Institut universitaire de formation des Maîtres.

Vous êtes aussi membre du Jury du CAPES externe d'italien, une responsabilité qui vous a demandé beaucoup de travail en ce mois de juin,

Ces activités d'enseignement se sont accompagnées de travaux consacrés à la littérature italienne moderne ayant fait l'objet de plusieurs publications :

Dans la revue *Chroniques italiennes* de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, vous avez publié, en 1997, un article faisant connaître une association dont le siège est à Turin. Cette association, « La Pro Cultura Femminile », fondée en 1911, s'est donné pour but d'introduire les femmes au monde de la culture et de suppléer aux lourdes carences de l'éducation scolaire et familiale de l'époque. Cette action s'est traduite par l'organisation de bibliothèques, de salles de lecture, de cours, de conférences, d'auditions musicales, d'excursions et de voyages, d'activités sociales et sportives.

L'activité de l'association s'est poursuivie jusqu'à nos jours non sans quelques vicissitudes liées à l'histoire de l'Italie au XX<sup>e</sup> siècle. Actuellement malgré la concurrence d'organisations plus jeunes subsistent des rencontres dédiées à la musique et à la littérature, des visites d'expositions et de musées ainsi que des voyages culturels régionaux.

En 1997 vous publiez sous le titre « *La présence de l'Italien dans le Gard* » un essai de mise en perspective d'éléments historiques, sociologiques et économiques permettant d'apporter un éclairage nouveau sur la communauté italienne dans le département.

En 1998 vous reprenez pour une publication en Italie le sujet de votre thèse, « *Natalia Ginzburg : la costruzione di un 'identità di scrittrice* ».

L'intérêt que vous avez porté à cet écrivain mérite une courte digression : Natalia Ginzburg, née en 1916, était issue d'une famille très cultivée, de père juif et de mère catholique, elle-même sans religion.

Son père, Giuseppe Levi, fut un médecin renommé ; histologiste, il fit des travaux importants sur la cellule nerveuse. Trois futurs Prix Nobel en Physiologie-Médecine furent ses élèves et des amis de jeunesse de l'écrivain : Rita Levi-Montalcini, Salvador Luria et Renato Dulbecco.

Natalia Ginzburg a écrit et publié dès l'âge de 17 ans. Elle excella dans des genres variés, le roman, la nouvelle, les essais, la biographie ; elle s'intéressa au théâtre et au cinéma, Elle fut aussi la traductrice de *La recherche du temps perdu* et de textes de Flaubert, de Guy de Maupassant. Elle travailla dans l'édition avec Giulio Einaudi et y noua des amitiés littéraires : Cesare Pavese, Elsa Morante, Italo Calvino.

Son mari, Leone Ginzburg, spécialiste de la littérature slave, était un antifasciste militant ; avec lui elle connut la déportation intérieure, l'exil forcé dans un petit village des Abruzzes où elle continua d'écrire sous un nom d'emprunt. Revenu à Rome, Leone Ginzburg fut arrêté et mourut sous la torture en 1944.

Natalia Ginzburg est attentive aux difficultés des liens sociaux, aux frustrations touchant les hommes et les femmes, à la déliquescence de la famille ; elle a décrit une génération qui vécut le fascisme, la guerre, l'invasion allemande, la résistance. En 1983 elle fut élue au parlement italien en tant que député de la gauche indépendante. Elle mourut en 1991,

âgée de 75 ans, active jusque dans ses derniers jours.

Le sujet que vous avez pris pour travail de thèse s'ouvre sur une double perspective : Natalia Ginzburg, fut plus que témoin de son temps, elle le vécut douloureusement ; comme écrivain elle a recherché une expression authentique, allant du refus de l'autobiographie à son utilisation renouvelée, transfigurée par le don de l'écriture.

Le goût de l'Italie on peut aussi le trouver dans le cinéma de ce pays et vous avez saisi l'occasion d'un film de Silvio Soldini *Pane et tulipani* pour parler de l'italianité, en préciser l'humanité et le charme intime.

Au terme de cette présentation, je crains de n'avoir montré qu'une facette de votre personnalité, celle de spécialiste de l'Italie, c'est certainement là un très beau titre, il implique une ouverture à tous les arts et à une vaste culture.

Je ne doute pas qu'avec toutes vos qualités de cœur et d'esprit, vous nous apporterez plus qu'une nostalgie d'Italie ; c'est pour votre présence même que nous sommes heureux de vous accueillir.

Mme Maurin remercie le président et s'exprime en ces termes.

Monsieur le Président,  
Madame le Secrétaire Perpétuel,  
Madame,  
Mesdames,  
Messieurs,

Nous nous sommes croisés Christian Liger et moi au Lycée Daudet, je dis bien croisés.

Ses charges électives faisaient de lui un homme pressé ; en outre, il y avait sa réserve naturelle et la différence d'âge qui marquaient les distances ; et, disons-le franchement, son statut d'écrivain m'impressionnait. Il y avait également son titre d'Académicien et ses fonctions de président (qu'il a assurées en 1993 et en 1994) qui le rendaient encore plus prestigieux à mes yeux. De surcroît, nous appartenions à deux époques différentes. Christian Liger avait connu la fastueuse saison culturelle de l'Après-Guerre qui avait fait de Nîmes un lieu de rencontres : Picasso, Paulhan, Leiris fréquentaient la ville et, bien sûr, «le grand Hermantier» faisait vibrer les Arènes et marquait à jamais le jeune homme Christian Liger. Nîmes qui pansait les plaies laissées par la guerre croyait en sa bonne étoile ; elle avait une histoire à raconter ; quant à moi j'habitais la Vaunage et je n'ai aucun souvenir de cette période, trop occupée que j'étais à manier le porte-plume et à apprendre à compter.

Une demi-génération a suffi à creuser des écarts qui n'auraient pas été perceptibles trente ans auparavant. Prenons, par exemple, le

lycée Daudet, celui du Professeur Seston, de Jean Guiraudios et d'autres figures dont les noms sont encore cités par quelques anciens élèves lors de conversations autour de la monumentale table en noyer de la salle des professeurs. Ce lycée a subi une mutation culturelle qui était en train de s'esquisser lorsque Christian Liger fit valoir ses droits à la retraite, selon l'expression consacrée. A l'intérieur de ce qu'il appelait son lycée, il y avait un pacte qui liait les générations et je crois pouvoir dire que lorsque Christian Liger a retrouvé l'établissement, en tant que professeur, les rituels régissant la communauté avaient encore quelque signification, même si les blouses sombres avaient disparu et si la cour d'honneur n'était plus le jardin interdit. Dans l'affaire de quelques années, les dernières du XX<sup>e</sup> siècle, l'histoire s'est accélérée, la féminisation s'est accentuée, les contenus d'enseignements, les outils pédagogiques ont évolué. Déconstruction, pour utiliser le titre d'un des derniers écrits de Christian Liger ? Ou bien reconstruction d'un pacte d'une nature différente entre les générations : je préférerais la seconde hypothèse. On observe toujours à l'intérieur de la classe une subtile et mystérieuse alchimie ; l'étrange relation qui se noue entre le maître et l'élève, demeure. Certes, cette relation aussi inégale que puissante, aussi éphémère qu'intense n'est pas celle qui existait entre le professeur Seston et ses potaches boutonneux ni celle qui existait entre Christian Liger et son auditoire composé désormais de filles et de garçons ; il est de plus en plus clair que la relation à instaurer doit à présent se glisser entre la nécessité de la sélection et les promesses de la démocratisation. Nous nous sommes seulement croisés parce que Christian Liger a pratiqué jusqu'à l'extrême l'engagement de l'écriture et en a exploré toutes les voies, depuis le théâtre jusqu'au roman, en passant par l'enquête socio-littéraire ou historique. L'action culturelle - depuis l'ATP jusqu'à ses fonctions municipales - et l'écriture ont été les deux facettes de son identité de condottiere des lettres, d'humaniste du XX<sup>e</sup> siècle. Nous nous sommes donc croisés parce que nos engagements respectifs nous entraînaient vers des quêtes différentes qui ne s'excluaient pas d'ailleurs. L'écrivain qu'il a été épanchait la soif d'histoires que connaît l'être humain depuis ses origines alors que d'une façon plus prosaïque mon métier consiste soit à expliquer des textes, soit à proposer des corrigés de commentaire pour les candidats aux concours ; pour moi, le travail de l'écriture revêt souvent l'aspect administratif de comptes rendus de jury... Je caricature un peu, je l'admets ; on reproche bien souvent aux professeurs de se prendre au sérieux et je suis persuadée qu'un zeste d'humour pirandellien participe à l'alchimie dont je viens de parler. Pour exécuter complètement le rite de présentation, parce que les enseignants sont en général dociles (certains les trouvent

infantiles, voire infantilisés), je dirai deux mots sur ce que je pense être mon engagement d'enseignante. Je ne me crois pas vraiment investie d'une mission mais plutôt chargée d'accomplir un devoir de laïcité. Protestants, laïcité, même combat, c'est vrai : la laïcité est un héritage familial qui s'est enrichi par conjugalité. Produit de l'école de la République, je m'efforce, dans l'exercice quotidien du métier, lors de la participation aux jurys des concours de recrutement, de mettre en pratique les principes d'équité, de probité, de légalité mais aussi d'indépendance inculqués par mon éducation mais dont ont aussi fait preuve mes enseignants. Arrivée presque en fin de carrière, à une époque où il est de bon ton de dévoyer ces valeurs ou de les vilipender, je peux dire que j'ai trouvé à tous les échelons de la hiérarchie des modèles de comportement : chez mes maîtres (depuis la petite école jusqu'à l'Université, je pense en particulier au Professeur Michel Beynet), chez mes collègues (jeunes et moins jeunes) et au sein des corps d'inspection. A ce propos j'aurais plaisir à relater un épisode de ma vie de lycéenne, si toutefois Mlle Viala m'y autorise. J'avoue que j'ai oublié quel auteur elle traitait, et c'est très mal, mais je crois qu'il y a prescription ; en revanche, ce qui reste gravé dans ma mémoire c'est le ton véhément avec lequel elle nous a affirmé qu'elle croyait en la vertu des concours et qu'elle laissait à d'autres la corruption. En cette année scolaire 1966-67, dans cette France qui s'ennuyait, selon l'expression de Vianson-Ponté, devenue célèbre, ce fut comme un coup de tonnerre ; nous avons trouvé les mots qui pourraient nous aider à construire une société plus forte.

Nous nous sommes donc croisés Christian Liger et moi, Christian Liger dont l'œuvre est désormais remise au jugement de l'Histoire et au plaisir des lecteurs. La lecture est aussi l'occasion de rencontres idéales et, au fil des pages, un dialogue s'est instauré : Nîmes saisie dans un instant d'équilibre, patrie idéale qui est contée avec des accents proches de ceux de Cacciaguida qui, dans la *Divine Comédie*, décrit sa ville, Florence, comme un lieu de vertu et de paix ; le sens du tragique engendré à Nîmes par les conflits, par les passions si bien que, dans notre ville, le feu, le sang sont récurrents et nous interpellent ; dès lors l'Italie vue comme un ailleurs s'avère être aussi un modèle structurant. Sans avoir la prétention de rendre compte de l'œuvre de Christian Liger dans son intégralité parce que je n'en ai en rien la compétence ni la légitimité, je me limiterai à vous exposer deux points qui ont été déterminants dans ma relecture de l'œuvre : la théâtralité et, bien sûr, l'Italie ; ensuite je retracerai rapidement l'histoire d'un lieu de sociabilité turinois qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, s'est fixé un objectif culturel proche de celui qui est poursuivi par cette Académie qui a la bienveillance de m'accueillir aujourd'hui.

Les premiers essais littéraires de Christian Liger sont des textes

de théâtre, une pièce sur saint Paul ; sa première œuvre éditée, de 1963, s'intitule *Les Noces de Psyché* ; sa passion ne se dément pas, une adaptation de *Jésus II* de Joseph Delteil, une pièce sur Jean Moulin, *Les Maisons de la Mémoire* dont le texte fut composé à l'occasion des deux mille ans de Nîmes, ce ne sont là que quelques exemples de cette fièvre que Christian Liger avait contractée en 1955, aux arènes : son discours de réception à l'Académie, en 1983, son engagement auprès de l'ATP, mais aussi la fréquentation des festivals en compagnie de Madame Liger et de leurs jeunes enfants portent témoignage de cette fascination pour le lieu magique qu'est la scène.

La scène ? C'est cet espace où le réel et la fiction, face à face, n'en finissent pas d'interroger l'être humain sur lui-même. Pour Christian Liger, la scène c'est également le théâtre du monde, cette construction grandiose que toute société s'invente, avec ses décors de pierres mais aussi avec ses acteurs répartis en groupes, les protestants, les catholiques, les juifs, les francs-maçons, les gitans de la Placette, les boutiquiers, les aubergistes, les toréadors, les professeurs, les apothicaires, les bibliothécaires : tout un petit monde qui entre les mazets et les arènes, l'Académie ou le lycée, les halles ou les quais de la Fontaine joue la comédie ou le drame de l'existence avec ses coutumes, ses rites, ses lieux de sociabilité dans une mise en scène sans cesse renouvelée. « *C'est cela une ville : ce répertoire recommencé génération après génération, dont la réalité tient plus aux rapports qui tiennent ensemble les personnages qu'au rôle de chacun* », peut-on lire dans *La nuit de Faraman*. D'ailleurs *Nîmes sans visa* raconte la ville sous forme de tableaux aussi pimentés que les halles, aussi magiques que la Fontaine, aussi grandioses que le lieu où nous nous trouvons.

Christian Liger avait une perception du monde dictée par un sens profond du théâtre que ses romans nous restituent aussi bien dans leur forme que dans leur dimension tragique. La présentation du héros, Rossel, le Caravage, par exemple ou des événements, comme la tuerie d'Aigues-Mortes, souligne la fin d'un processus dramatique : Rossel va être inhumé, le Caravage vient de succomber et le romancier va remonter les étapes du drame comme dans *La nuit de Faraman*. Le rythme du récit avec ses découpages et ses silences ne peut s'apparenter qu'à celui du théâtre : le Temps et l'Espace sont bel et bien inscrits dans le huis clos de la tragédie.

Car c'est bien de tragédie qu'il s'agit. Même l'œuvre narrative de Christian Liger porte les marques de la tragédie grecque ou shakespearienne ou de ces pièces qu'il avait admirées aux arènes. Depuis les *Noces de Psyché* jusqu'à son dernier livre consacré au Caravage l'unité de l'œuvre ne se dément pas : les vicissitudes du Beau ou de l'âme aux prises avec l'obscurantisme ou avec la violence, l'inexorable rite sacrificiel. Pour

illustrer cette dimension tragique je ferais volontiers référence à Jean-Pierre Vernant. Dans son essai, « Du tragique », il analyse la naissance de la tragédie grecque : pour lui, « la cité repose sur un équilibre fragile, et continuellement menacé, entre ce passé et ce présent, entre la terreur des forces religieuses, souterraines, incompréhensibles, et, d'autre part, le raisonnement argumenté de la cité politique et juridique ». Si la tragédie grecque naît d'une tension entre le mythe et la polis, la tragédie de Shakespeare met en scène elle aussi un conflit : celui qui se joue entre des valeurs héroïques et d'autres valeurs qui vont constituer l'État moderne. Que nous raconte Christian Liger ? Toujours des récits de tension, ces grands affrontements dont il parlait lors de l'un de ses derniers entretiens publié par le magazine Lire. Si la pièce, *Les noces de Psyché*, esquissait le problème de l'antagonisme entre la civilisation et la barbarie, le passé et le présent, avec *La Nuit de Faraman*, la tension est portée à son paroxysme, l'équilibre fragile, pour reprendre les termes de J.-P. Vernant, est remis en question dans la mesure où le passé gréco-latin, les réseaux de sociabilité, ou ce « répertoire recommencé de génération en génération » connaît les transes. « *Ce n'est pas le meurtre, c'est la joie féroce, sauvage, sans principe, sans morale* », explique le vieux docteur au jeune étudiant ferrarais venu à Faraman pour faire la lumière sur la tuerie des Salines advenue un siècle auparavant. C'est bien le mythe qu'évoque le vieil érudit, les forces obscures, le dédale de passions qui s'est transmis de génération en génération ; Ariane, la bien nommée, la bibliothécaire, fille du maire et son amoureux Marco vont tenter de rationaliser l'événement par le biais de recherches historiques et, de nommer, à l'aide de termes juridiques comme « apologie à la violence et au meurtre » la tentative de commémoration organisée par l'Académie. Ce qui relevait du mythe et d'un rite sacrificiel et qui faisait des habitants de Faraman (mais on pourrait dire la même chose des catholiques envers les protestants, des protestants envers les catholiques) des êtres agis par un destin, est totalement bouleversé : il y a des coupables qui doivent en référer à la loi (celle qu'incarne le maire) et à l'Histoire (dont sont les garants Marco et Ariane). Christian Liger nous raconte donc ce « point de rupture » qui, disait-il toujours dans l'entretien cité, l'intriguait tant dans nos sociétés et qui ressemble dans sa formulation à une tragédie grecque.

Mais ce point de rupture est plus qu'une mise à mort du mythe. Christian Liger qui se définissait comme un « vieux sartrien » a épousé l'histoire de son siècle en nous proposant une analyse de la société ; la cité voit son fonctionnement s'enrayer. D'ailleurs, le docteur ne s'y trompe pas « *en trois siècles la misère, la vulgarité, la spéculation et le béton* » ont dégouliné sur la ville, sans parler des gitans barcelonais qui, écrit-il, « *ont posé leurs paillasses sur les marqueteries Louis XV* » ; les rites

dégénèrent ou s'appauvrissent, devenant des mascarades ou de vulgaires spectacles. Tout ce que Christian Liger a amoureusement décrit dans *Nîmes sans visa*, ce subtil équilibre entre les communautés, se brouille à tout jamais pour laisser la place au fanatisme ou au conformisme.

C'est précisément dans cet interstice que Christian Liger place ses héros et les invite à faire «*craquer l'étoffe du quotidien*» ; ces aventuriers, les Jésus II, les Jean Moulin ou les de Gaulle mais aussi les martyrs, les Giordano Bruno ou les Caravage affrontent leur temps en remettant en question l'ordre théologique ou le conformisme intellectuel ; il y a aussi les ouvriers des salines qui n'ont pas respecté un ordre qu'ils ignoraient d'ailleurs. Il y a encore Marco, l'Italien qui fait irruption dans l'espace sacré de la cité, «*ce sanctuaire, dit-il, dont les rites lui étaient interdits* » ; Marco, l'élégant pourfendeur des mythes suscite tout de même l'admiration du vieux docteur qui voit en lui ce mélange de merveilleux et de monstrueux, le *deinos* grec qui échappe à toute tentative de classification. Et ce docteur, esthète raffiné, que la jeune Lucie, ultime victime sacrificielle, qualifie de «*fragile*» ? Il exprime avec clairvoyance toutes ces inquiétudes devant la «*déconstruction*» (je reprends une fois encore le titre de l'un des derniers écrits de Christian Liger) qui dégraderait le mythe en l'institutionnalisant mais aussi il vit douloureusement cette tension entre d'une part, ce mythe qu'il est capable de sublimer et de transformer en élan mystique (comme le Caravage) et, d'autre part, les lois de la cité dictées par la raison et pourtant génératrices de violences, elles aussi. Une personnalité paradoxale, capable de concilier les extrêmes jusqu'à la rupture de sa valvule cardiaque, à la limite de l'équilibre. C'est bien ce qu'aimait décrire Christian Liger : Nîmes la protestante et la tauromache, les Paulhan engagés et tolérants, et disons-le, Madame Du Noyer huguenote libertine.

Alors que l'on a assisté à la fin des idéologies et que le développement des techniques et la multiplication des formes de la barbarie déploient leurs ombres menaçantes, le retour à la tragédie qu'a effectué Christian Liger est, je crois, salutaire. L'écrivain réservé et passionné, paradoxal et brillant, ainsi défini par Claire Paulhan, nous rappelle que l'être humain demeure une énigme, un labyrinthe de passions qu'il n'est pas toujours opportun de mettre en lumière. Il fallait la culture éclectique de Christian Liger et son profond sens du théâtre pour croiser dans ses œuvres le dépouillement du tragique grec et les spectaculaires mises en scène de la Contre-Réforme italienne qui offrent, avec une lucidité violente, le drame de ceux qui frôlent Dieu.

Il nous faut bien sûr parler de l'Italie, de cette Italie avec laquelle Nîmes entretient de fort étranges rapports que Christian Liger a

finement analysés.

Christian Liger a étudié l'Italien au Lycée Daudet où il avait eu comme maître Jean Guiraudios qui a donné à des générations de jeunes gens nîmois le goût pour cette langue et pour sa culture et qui, en outre, a formé de nombreux enseignants d'Italien. A Nîmes il y avait une société réceptive et je sais gré à Christian Liger d'avoir conté aussi l'histoire des relations franco-italiennes dans notre ville.

Nîmes a connu deux grandes périodes italiennes, la première aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la seconde, au XIX<sup>e</sup> siècle ; ce n'est pas très original, me direz-vous, puisque la France connaît à ces époques une forte immigration transalpine à tel point qu'on a pu parler de « France italienne ». A Nîmes, les choses prennent une dimension impressionnante pour diverses raisons : il y a, depuis la fin du Moyen Âge, ces Lombards qui apprennent aux Nîmois des techniques plus élaborées pour le tissage, mais il y a aussi ces ruines qui ne manquent pas de figurer dans les représentations de la ville comme une affirmation de civilisation, voire une revendication qui s'exprime avec force. Chacun de nous a en mémoire le plan de Poldo d'Albenas (1559), première expression de l'identité collective nîmoise. Chaque fois que Nîmes a élaboré un projet de ville ambitieux, elle a regardé vers l'Est, vers ses racines romaines. Dans un premier temps, quand Nîmes devient une ville manufacturière et accueille l'humanisme, se dotant ainsi d'une culture à la hauteur des ses ambitions économiques : le Collège des Arts puis l'Académie témoignent. Ensuite au XIX<sup>e</sup> siècle, quand Nîmes, sur la lancée de ses succès industriels et du rayonnement intellectuel enregistrés au siècle précédent, reformule son rêve de grandeur antique. Pour les artistes nîmois, l'Italie est la référence obligée, qu'ils soient catholiques ou protestants. De son Grand Tour effectué dans la péninsule, Jules Salles rapporte des croquis d'inspiration naturaliste et laïque ; Xavier Sigalon se rend à Rome pour copier le « Jugement Dernier » de Michel-Ange et Natoire peint le plafond de Saint-Louis des Français. C'est dire si au XIX<sup>e</sup> siècle on ne pouvait pas penser Nîmes sans ce retour aux sources latines. *Nîmes sans visa* insiste inlassablement sur cette composante de l'identité nîmoise : l'aventure des marchands italiens, celle des familles protestantes exilées à Gênes, l'étonnante amitié qui lia Séguier à Maffei. L'Italie qui a fonctionné comme un mythe fondateur a donné des modèles culturels à l'élite, permettant ainsi à la ville de se ménager des espaces de conciliation (l'Académie au XVII<sup>e</sup> siècle, le Grand Tour aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles) ; mais la petite bourgeoisie regardait, elle aussi, vers l'Italie. Il faudrait se pencher sur les motifs qui ont conduit à l'ouverture d'une chaire d'Italien au Lycée Daudet en 1897 : la langue italienne vue comme substitut du latin et ouvrant des possibilités de carrière pour la bourgeoisie commerçante qui, comme nous l'avons vu, a entretenu

depuis longtemps des relations étroites avec la péninsule. Dans son étude sur la famille Paulhan, Christian Liger avait observé que Frédéric Paulhan, avait publié en 1880 dans la *Revue philosophique* plusieurs recensions concernant des articles écrits en italien alors que ses palmarès au lycée n'indiquaient pas cet apprentissage. Comment Frédéric Paulhan s'était-il initié à l'Italien ? Nous l'ignorons, le fait est qu'il devait y avoir un phénomène d'engouement pour le jeune état unifié, engouement qui dépassait les limites de l'élite intellectuelle reconnue. Christian Liger était un trop fin observateur des sociétés et de lui-même pour ne pas percevoir que l'italophilie s'était emparée de façon étrange, voire paradoxale, de la Genève française : l'identité collective, le mythe fondateur, les intérêts économiques sont des explications qui, pour séduisantes qu'elles soient, n'en sont pas moins insuffisantes.

Qu'était l'Italie pour Christian Liger ? On soupçonne que Christian Liger ait entretenu avec l'Italie un rapport très fort, à l'image de celui qui avait lié Suarès à la péninsule. L'Italie, terre des arts, était certainement « la terre promise » ; je reprends la définition qu'en donne le docteur à son invité Marco, le ferrarais, dans *La Nuit de Faraman*. Que peut bien être une terre promise pour un érudit ? Un horizon d'attente répond Daniel Roche en parlant du Grand Tour, mais dans le cas du docteur, l'Italie n'est pas le pays de l'harmonie comme il est convenu de désigner la Toscane ou l'Ombrie. C'est au contraire à l'Italie du Nord qu'il fait référence. Comme dans les toiles du Caravage ou dans les fresques de Squarcione où la violence est sublimée, où la matière est métamorphosée en spiritualité, en esthétique, l'Italie est une patrie idéale qui transcende et ennoblit les forces obscures, les contingences, les tensions. « *Ferrare fait défiler ses crimes comme Faraman. Mais à Ferrare c'est sur les murs et dans les visages de ses fresques. Faraman les jette tout vivants et mortels dans ses rues* » précise Marco. L'Italie est le reflet du monde des idées, de la Beauté comme Psyché, un double inversé de la violence atavique de la France qui déborde dans des fleuves de sang.

Mais Psyché c'est aussi le double du corps.

Marco propose des miroirs aux habitants de Faraman qui préfèrent les voiler de peur de voir le dédale de leurs passions, de leurs pulsions démoniaques, d'admettre qu'ils ont rencontré le diable, comme Graverol. Dès lors, on peut accuser l'Italie de ce vice redouté pour soi : se connaître. Comme l'a soigneusement expliqué Daniel Roche à propos du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Français dénoncent chez les Italiens les travers qu'ils craignent pour eux. La tuerie de 1895 a pour origine un geste considéré comme un raffinement dans une France mal équarrie -laver une chemise - ; l'ostracisme infligé à Marco est engendré par la peur d'être confronté au jugement de l'Histoire. Pour Christian Liger, italophilie et

antiitalianisme s'inscrivent évidemment dans un contexte socio-historique mais ces deux notions renvoient aux deux concepts dégagés précédemment. Alors que la presse locale que je ne citerai pas s'ingénie à déprécier notre sœur latine, je remercie Christian Liger d'avoir fait de l'Italie un mythe de compensation étroitement lié à ce mythe identitaire et mystérieux qui habite encore les Nîmois : un face à face qui ressemble à celui de l'âme et du corps, comme dans la pensée grecque.

C'est pourquoi, en hommage à Christian Liger, sagace observateur de la société nîmoise, fin connaisseur de l'Italie, respectueux du rôle de la femme dans le monde et organisateur de culture à différentes époques de la vie nîmoise ; poursuivant également ce jeu de miroirs que Nîmes a instauré avec la péninsule, je voudrais vous entretenir fort modestement de la « Pro Cultura Femminile », cette association culturelle créée à Turin en 1911, année de l'Exposition Internationale qui s'était tenue précisément dans la capitale piémontaise.

Cette microstructure que j'ai eu l'occasion de découvrir à l'occasion de mes recherches turinoises pourrait constituer un pendant contemporain à l'Académie dans la mesure où la confrontation des deux sociétés savantes permet de dégager des points communs. En premier lieu, les sociétés naissent au moment où les villes opèrent une mutation économique : en 1682, Nîmes se reconvertit déjà dans l'industrie de la soie ; en 1911 Turin est un centre industriel avec FIAT ; Agnelli et Olivetti se rendent aux Etats-Unis et ré échissent à un modèle de développement. Ensuite les deux sociétés sont à la recherche d'un horizon d'attente : Nîmes se dote d'une Académie qui doit fonctionner comme une République des lettres, nourrie d'antiquité alors que la ville se déchire furieusement ; à Turin, le projet culturel ne vise pas à la conciliation mais s'inscrit dans une quête d'ouvertures intellectuelles permettant d'entrer dans la modernité et de se « dépiémontiser ». Enfin, le dernier point de contact entre les deux sociétés concerne leur dynamique intérieure : au sein d'une Académie masculine à l'origine, comme le voulait l'époque, et au sein d'une société de femmes à Turin, en dépit du décalage historique et de l'évolution des mœurs qui s'est produite en deux siècles et demi, on assiste, *mutatis mutandis*, à la construction d'une structure égalitaire et réconciliée autour de l'élaboration d'un projet culturel en phase avec l'histoire.

Il n'est pas dénué d'intérêt de voir comment cette microstructure qui, au départ, reproduit un modèle du XIX<sup>e</sup> siècle (la « Società di Cultura »), parvient à s'inscrire dans la dynamique historique, sociale et culturelle de la ville. Et à réussir son processus d'adaptation.

Au début du siècle, quand est fondée la « Pro Cultura »,

Turin ne disposait pas seulement d'un matériel humain désirant ardemment rompre avec le provincialisme ou la pensée positiviste ; la ville que Gobetti qualifiait de « *fatiguée* » possédait encore quelques infrastructures permettant, pour reprendre l'expression de Pavese, la recherche « *d'hommes et de mots* », au-delà de la péninsule. On fait ici allusion aux cercles de culture que la ville avait vu fleurir, quand elle perdit son titre de capitale (1865).

Jusque-là, la ville avait eu une vocation militaire, elle avait été aussi un pôle d'attraction pour les intellectuels pourchassés par les autres états de la péninsule. Après un temps d'arrêt, elle réalisa sa reconversion, devenant une capitale industrielle et elle réorganisa ses institutions culturelles.

Turin eut ainsi une avance notable sur les autres villes et sur Rome en particulier, nouvellement promue au grade de capitale. L'essor industriel, autour de 1880, avait modifié le paysage urbain : les premières usines dressent leur silhouette aux abords de la ville (Fiat est fondée en 1899), le long des limites de l'octroi fixées en 1853 et qui, très vite, s'avèrent trop étroites : en 1912, on doit les abattre car l'urbanisme connaît une poussée considérable avec des projets immobiliers ambitieux. C'est dans ce contexte nouveau que la vie culturelle se régénère ; on a dénombré une bonne dizaine d'associations qui se sont substituées à des structures souvent désuètes et qui témoignent d'une volonté pédagogique et d'une ouverture d'esprit. Il existe un réseau capillaire d'institutions qui imprègnent le tissu urbain et qui ont comme point commun la foi positiviste et la passion littéraire.

Au sein de ce patrimoine d'avant-garde, il y avait « la Società di Cultura » dont l'itinéraire est représentatif de la vie culturelle turinoise dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle. Cette association, la « Società di Cultura » tenait le haut du pavé de la vie culturelle turinoise depuis qu'elle avait été fondée en 1898 et qu'elle rassemblait l'élite intellectuelle de la ville. Elle se proposait de « *favoriser les rapports entre intellectuels turinois* » et d'aller plus loin que les cercles précédents qui avaient fleuri depuis 1860 et qui devenaient des lieux de rencontres conviviaux. Ses membres étaient des professeurs comme le pénaliste Lombroso, ou l'économiste L. Einaudi qui devait devenir un des premiers présidents de la République. Elle se fixait comme objectif de rompre l'anonymat de la grande ville et de diffuser la culture à un public non spécialiste. Elle entendait aussi faire circuler des livres : la bibliothèque de la « Società di Cultura » devint bien vite un lieu d'agrégation sociale et le point de départ d'une dynamique culturelle qui allait se développer sous le fascisme.

En 1911, quand la « Pro Cultura » est créée, elle suit les traces de son

aînée : elle se propose d'offrir culture et convivialité mais aussi de combler un vide culturel que ressentait avec acuité les femmes de la bourgeoisie qui s'inscrivaient dans le mouvement féministe. Elle a si bien répondu à ces besoins que son succès fut fulgurant : deux cent quarante deux adhérentes en 1911, année de la création, mille huit cent en 1922 ; on note aussi la présence de femmes juives qui, participant activement à l'élan d'émancipation, grossissent les rangs de la « Pro Cultura ».

Des catalogues, et des informations données par le discours de la Présidente, en 1981, il ressort que la femme est un être à éduquer ; en ce sens l'action de la « Pro Cultura » s'inscrit bien dans le sillon positiviste. Mais si l'on se réfère à l'objectif que s'est fixé l'association au moment de sa création, c'est-à-dire « *mettre au service de la femme un organisme culturel qui lui ouvrirait des horizons plus vastes que ceux de la vie familiale ou mondaine, auxquels elle paraissait uniquement vouée* », on perçoit des réserves implicites adressées à la pensée positiviste. Aurions-nous affaire à une association qui prône le féminisme ou qui, tout simplement, veut faire bouger la société ? Même si l'affirmation de 1981 est une interprétation de l'histoire de l'association, sûrement déformée, force est de constater que, déjà, les préoccupations domestiques n'étaient pas au centre des activités.

D'ailleurs, en 1920, sous l'influence de la guerre et des événements turinois (« *Biennio rosso* »), la bibliothèque répercute la réflexion sur la société. On voit doubler le nombre de livres achetés et l'effort de connaissances, de rationalisation est impressionnant ; les femmes avaient, elles aussi, un rôle à jouer dans l'éducation du prolétariat, ce nouveau protagoniste de l'Histoire, si l'on en croit aussi bien Gramsci que Gobetti. Mais, après 1925, le tournant est radical et le mysticisme supplante le positivisme ou l'historicisme ; les oeuvres d'éducation sont remplacées par des romans d'évasion, populaires ou populistes : la femme renvoyée à ses fourneaux a bien droit à quelques rêves de pays lointains. Les acquisitions sont alors axées vers des livres de détente, vers la littérature pour femmes, vers les récits de voyage ou encore vers le grand Nietzsche et vers le plus exotique Tagore qui devrait efficacement damer le pion à ce trouble-fête de Croce, dont le succès ne baisse pas à Turin et que le fascisme doit bien tolérer (toutes ses oeuvres et sa revue figurent dans les catalogues). Même si les lectures et les activités proposées restent dans l'axe de ce qu'attend le régime, la ligne culturelle n'est pas à proprement parler celle du fascisme. La « Pro Cultura » qui touchait une frange sociale identique à celle de la « Società di Cultura », prend en toute logique la relève ; elle réussit, mieux que son aînée, à exprimer les aspirations de la population

turinoise. A notre avis, à l'occasion de ce passage de relais et, alors que la fascisation des institutions culturelles est en marche, la « Pro Cultura » infléchit nettement sa ligne. Deux axes se dégagent ; d'une part, elle se rend compte qu'il est anachronique de continuer à proposer une culture positiviste et elle devient une caisse de résonance des débats culturels, comme en témoigne l'évolution des conférences et des expositions ; d'autre part, elle est amenée à opérer une révision du rôle de la femme.

La « Pro Cultura » faisait appel à des conférenciers choisis en fonction de leur envergure intellectuelle et non dans un souci de propagande. Même si l'éclectisme était de mise dans l'association, on relève toutefois les noms de deux professeurs qui avaient refusé de prêter serment au fascisme ; on remarque aussi qu'une conférence a été tenue sur le poète Montale qui avait signé en 1925 le Manifeste des intellectuels antifascistes rédigé par Croce et qui avait effectué des choix poétiques allant à l'opposé de l'académisme. En même temps, au fur et à mesure que le fascisme s'affirme, on voit la « Pro Cultura » composer avec le régime (ce qu'avait refusé de faire la « Società di Cultura »). Ainsi invite-t-elle le philosophe Gentile ou le poète Rabindranath Tagore, hôte du gouvernement ; ou bien, elle offre des gages de bonne tenue en traitant des sujets anodins, concernant les activités féminines.

Grâce à des activités de couverture, elle peut se faire l'écho des débats culturels qui ne vont pas dans le sens du régime : musique et surtout peinture. En présentant les œuvres de femmes peintres, la « Pro Cultura » indiquait par là qu'elle ne se coupait pas des courants culturels se développant en marge de la rhétorique fasciste et qu'elle n'était pas seulement un lieu de sociabilité, voire de mondanité. Les productions féminines, nous démontre la « Pro Cultura », ne sont pas de la sous-culture. Mais plus encore, en développant ces actions, la « Pro Cultura » signifiait aussi que la femme pouvait être autre chose « *qu'un ventre voué au Duce* » et que la peinture, ou la culture en général, n'était pas qu'un passe-temps ou une activité décorative. Les adhérentes avaient l'exemple de femmes qui, en exerçant un art, s'expriment, créent et s'engagent ; elles avaient aussi l'exemple des animatrices qui ne se contentaient pas de reproduire un modèle, mais s'impliquaient dans la diffusion de la culture : elles étaient des « *operatrici culturali* ». En somme, quand le fascisme demandait aux femmes de donner au Duce leur alliance, ces bourgeoises manifestaient un « courage social » qui, chez certaines de leurs lectrices devait se transformer en courage politique (antifascisme).

Les animatrices de la « Pro Cultura » indiquent que les femmes ont un rôle à jouer, en l'occurrence dans la médiation culturelle, en occupant les relais. Il est clair que l'association a proposé un

élargissement des intérêts de ses adhérentes, en les amenant à regarder plus loin que ceux auxquels le fascisme voudrait les confiner. Mais, en les faisant intervenir directement par le biais d'expositions, de conférences, en leur demandant d'avoir un rôle actif dans la diffusion du livre, en entraînant les plus jeunes, la « Pro Cultura » a eu une fonction sociale qui lui a assuré en partie son succès. En donnant à ses adhérentes ou à ses animatrices un espace d'expression et en les impliquant dans la dynamique des débats culturels turinois, la « Pro Cultura » se dégagait de l'hypothèque du positivisme ; du même coup, elle réussissait à être un pôle d'agrégation sociale qu'avait cessé d'être la « Società di Cultura ». C'est bien grâce à la « politique du livre » qu'elle a menée qu'elle s'est assuré un ancrage social. Je pense que la dynamique qu'a su créer la « Pro Cultura » autour du livre n'aurait pas manqué d'intéresser Christian Liger, attentif qu'il était aux phénomènes d'imprégnation culturelle.

L'influence de la bibliothèque sur la bourgeoisie turinoise a été incontestable. La bibliothèque, mieux que celle de son aînée a su capter les goûts de son public. Il est vrai que la « Pro Cultura » n'était pas une bibliothèque universitaire et que ses lectrices avaient, pour bourgeoises qu'elles fussent, des aspirations hétéroclites. D'une part, il y avait jeunes filles en mal de bonne littérature et, à côté, les midinettes qu'il fallait satisfaire sans leur proposer pour autant n'importe quoi ; d'où la présence contrôlée de Delly et des romanciers dits « féminins » que les bourgeoises françaises lisaient : les Prévost, Marguerite, Bourget, Bordeaux, Morand mais aussi les productions du terroir, comme Salvator Gotta et Zuccoli ou même Delly. En plus de cette catégorie qui se contentait d'une littérature populaire voire populiste et de best sellers il y avait l'élite qui cherchait ailleurs, du côté de Romain Rolland, de Tolstoï ou de Mauriac ou des classiques (Saint-Simon, Madame de Sévigné ou les auteurs antiques) mais qui absorbait aussi, comme une éponge, les écrivains en vogue.

Il n'y a donc pas de quoi s'étonner de tout trouver ou presque. À côté des grands auteurs, on rencontre des auteurs turinois du siècle précédent (comme Cena, Farina, Praga) ou des contemporains (Berrini) ou plus largement des écrivains à succès (Brocchi, Benelli, Moretti, les auteurs de récits de voyage comme Fraccaroli, Cipolla), bien vus par le régime (de Cicognani à Panzini, de Chiesa à Oriani) ou tolérés comme Trilussa ou A. Campanile. Mais on assiste, à partir des années Trente, à une accélération des acquisitions de nouveautés. Les responsables de la « Pro Cultura » multiplient les achats de productions européennes récentes, de publications de l'année en cours, voire de la précédente : cette ruée sur la littérature européenne, française, anglo-saxonne, allemande et dans une moindre mesure espagnole (De Unamuno, Ortega y Gasset) ou

russe (Sologub, Bounine) est la seconde tendance qui se dégage.

Certes, la « Pro Cultura » maintient une tradition turinoise puisque, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ouverture à l'Europe est en route ; les premiers catalogues révèlent déjà l'esprit européen de la bibliothèque qui propose des œuvres allemandes, russes (en traduction française), anglaises, espagnoles et surtout françaises. Dans ce désir d'Europe, la part du snobisme n'était pas négligeable mais il y avait aussi, chez bon nombre de lectrices, le besoin de se démarquer des banalités, du conformisme et de l'assoupissement de la littérature italienne. Si l'on fait abstraction des pères du régime (Pirandello et D'Annunzio), la péninsule n'a pas grand chose de neuf à proposer : Alvaro, Bacchelli, Palazzeschi et Svevo sont les seuls noms des catalogues qui soient restés. Par contre, durant cette période les éditeurs et les traducteurs cherchent aussi ailleurs (« la décennie des traductions » commence).

On peut dire que dès 1927 la bibliothèque redoublait d'efforts et que certains livres étaient achetés l'année même de leur publication, sinon un an après. Plus que la récurrence d'un Blasco Ibanez, d'un London, d'un J. K. Jerome ou d'un Salvator Gotta, il faut plutôt s'interroger sur deux phénomènes : la bibliothèque procède à des acquisitions rapides et réalise des intégrales d'auteurs européens contemporains.

D'une part, on assiste à l'achat des œuvres des français Mauriac, Maurois, Duhamel, Gide, Giono, Malraux, des anglo-américains (Huxley, Faulkner, Dos Passos, Lawrence, Joyce) et des allemands (J. Roth et Mann). D'autre part, la bibliothèque rassemble les œuvres de Proust, Colette, Gide, Lawrence, Schnitzler, Mann, Lewis, Roth ; on a ainsi les contours d'une littérature «de fond» qui contrebalance les auteurs faciles. Le fait que ces achats soient effectués à partir de 1930 n'est pas non plus gratuit : on voit entrer avec Ortega et Azorin, Unamuno qui, en 1931, déclare la République à Salamanque (contrebalançant l'inusable et pourtant républicain Ibanez) et, en 1933, c'est au tour de Roth et de Mann : quand, d'un côté la Phalange est créée en Espagne et que, de l'autre, Hitler arrive au pouvoir. Les volumes du cycle des *Pasquier* sont achetés au fur et à mesure. *La condition humaine*, publiée en France en 1933, entre la même année à la « Pro Cultura » et le roman est racheté en 1934. Les livres de Gide et de Mauriac sont achetés l'année de leur parution et quand l'histoire s'accélère en 1934, la bibliothèque se procure *La marche de Radetzki* de Roth (en français, semble-t-il) et *Le storie di Giacobbe* de Mann et l'année suivante *Tarabas, un passante su questa terra, du premier* et *Il giovane Giuseppe* du second.

Très vite, un an après la parution, les abonnées peuvent lire, en 1932, *Le meilleur des mondes* d'Huxley, *Vol de nuit*, *Riso nero*

traduit par Pavese ; en 1933, *Job, roman d'un simple juif* de Roth, dans l'édition française, mais aussi dans la traduction italienne, avec une particularité lexicale et idéologique non négligeable : le terme « *juif* » est remplacé par « *homme* » : *Giobbe, romanzo di un uomo semplice* ; enfin, en 1935, *Le chant du monde*.

Qu'en déduire ? Au plan de la communication culturelle, on remarquera que la bibliothèque avait bien identifié son public même lorsqu'il s'agissait d'œuvres étrangères, à portée idéologique : il y avait synergie (le roman de Malraux n'est pas le seul cas de réapprovisionnement) entre les deux parties. La bibliothèque exprimait une urgence qui se manifestait de différentes façons : on lisait *Lumière d'août* de Faulkner en français, l'année de sa publication en France (1935) et *Sanctuaire*, un an après, comme si on ne pouvait pas attendre la traduction ; inversement *Main Street* et *Babbitt* de S. Lewis, prix Nobel en 1930 ont été proposés en anglais, avant les traductions ; il en est de même pour *Dedalus* de Joyce, acheté en 1931 et traduit en 1933. Quant à *Il 42° parallelo*, paru en 1930, il est acheté en 1934, certainement publié dans la collection de la « Medusa » de Mondadori.

Incontestablement une impatience fébrile s'était emparée d'un certain public turinois qui attendait un message articulé autour de ces grands axes : le déclin d'abord, avec l'Espagne et l'Allemagne qui re étaient la décadence italienne ; ensuite, la fuite, avec les romanciers anglo-saxons chez qui l'exil ou du moins l'évasion (chez Lawrence ou chez Joyce) signifiait le refus de la paralysie ; enfin, le retour sur soi et l'inquiétude devant l'avenir. Mais il ressort aussi que la bibliothèque doit son succès à son aspect polyvalent et surtout aux réponses qu'elle donne à une angoisse devant l'histoire, à des interrogations sur le devenir de la famille bourgeoise, sur les bouleversements sociaux, sur la fonction de l'intellectuel et de l'artiste, sur le rôle des masses et des élites. Des questions que la « Pro Cultura » a entendues mais auxquelles la production italienne ne pouvait répondre ; malgré la pertinence des choix et l'acuité des réflexions proposées la bibliothèque ignorait un pan de culture : de Freud (que connaissaient pourtant certains intellectuels turinois) à Ibsen, en passant par Kafka, Fitzgerald, Hemingway, James, Caldwell et bien sûr, les auteurs triestins.

A la lumière des catalogues, on prend la mesure de la soif de lecture du public turinois, suscitée par la bibliothèque ; en même temps on peut observer le processus de rétroaction. On peut affirmer que les catalogues répondent bien aux aspirations des Turinois, de plus en plus friands de nouveautés, d'ouvertures que les petites éditions, Frassinelli, Ribet publiaient. Plus encore que les expositions ou que les conférences, le livre a été un point de convergence entre les attentes

des lecteurs et la production culturelle.

Au total, la bibliothèque de la « Pro Cultura » sert bien de caisse de résonance aux courants d'idées, en effectuant un travail d'imprégnation capillaire. De surcroît, la bibliothèque « place », d'une façon modeste certes, bon nombre de ses lectrices, sinon toutes, dans les mouvements culturels. En encourageant le processus de diffusion, par le bon vieux procédé de bouche à oreille, la « Pro Cultura » fait du livre un ciment qui fédère un groupe autour de valeurs qui se rapprochent de celles exprimées par le groupe antifasciste « Giustizia e Libertà », celui des frères Rosselli, liquidés en France, en 1936, par des agents de la Cagoule. La partie « sérieuse » de son catalogue est de moins en moins marquée par la « féminité » et s'interroge davantage sur le devenir de la société. C'est le moment où le « travail culturel » est en cours à Turin et où, en 1933 précisément, il est consacré par la naissance des éditions Einaudi. C'est le moment aussi où le groupe antifasciste turinois de « Giustizia e Libertà » entre en scène avec son programme politique original, proposant une réflexion sur la culture et sur la société. La bibliothèque de la « Pro Cultura » a, semble-t-il, accompagné ce mouvement à sa façon, en produisant un système à « double entrée », ce qui lui a permis de s'adapter, en absorbant les forces neuves venues de l'extérieur. Si les premiers livres édités par Giulio Einaudi ne semblent pas figurer dans les catalogues, on note la présence de nombreux auteurs juifs comme Benda, Schnitzler, Roth, Zweig, comme si la bibliothèque voulait donner un coup de pouce à cette bourgeoisie menacée et l'aider à préciser ses racines ; sans être dans le peloton de tête de l'antifascisme, la bibliothèque, on en conviendra, a créé avec ses moyens, des conditions d'incubation telles que la citoyenneté puisse éclore.

Le fait est que cette structure s'est maintenue en dépit de la destruction des libertés et des garanties constitutionnelles parce qu'elle pratiqua le compromis et qu'elle déploya une diplomatie toute féminine pour concilier l'esprit des statuts et la nécessité de survie. Ce n'est qu'en dernier recours que la Présidente dut exclure, en 1938, les adhérentes juives.

Dire toutefois que cette bibliothèque a été « courageuse » ou antifasciste serait anachronique. Les indices d'une orientation antifasciste n'étaient pas forcément explicites et le fait de ne pas adhérer aux valeurs en vigueur n'impliquait pas pour autant qu'il y ait prise de conscience ou subversion ; inversement les ouvrages de propagande et les valeurs contenues semblent avoir plutôt servi de couverture. La bibliothèque a joui d'une certaine liberté et elle en a usé intelligemment. Elle a, par exemple, profité du succès dont bénéficiait encore à l'étranger la langue française pour se fournir en ouvrages présentant un contenu solide. Mais

ces titres ne doivent pas cacher non plus la présence d'écrivains dont le pacifisme, certes séduisant à une époque de consolidation des blocs et de réarmement, s'avère indéfendable voire dangereux en période de conflit et équivaut à une neutralité bienveillante : on fait référence ici à certains auteurs bien représentés comme Gide, Giono ou Huxley. La bibliothèque a essayé de ne prendre que des risques bien calculés (rouerie féminine) et surtout de contenter le plus large public possible, veillant ainsi à demeurer en phase avec son temps et plus près de ses lectrices que du Duce.

L'Académie, la « Pro Cultura Femminile », voilà deux formules, finalement assez proches dans la mesure où les deux structures, à des époques différentes, avec des moyens et des enjeux différents, ont tenté d'assurer la direction spirituelle et culturelle de la ville en pleine mutation en maintenant le commerce social et en faisant en sorte que l'esprit de conciliation l'emporte sur les factions. Toutes deux ont contribué à établir ce que M. Agulhon définit par le terme de « sociabilité » : « *l'aptitude des hommes à vivre des relations publiques* ». Au cours de leur histoire, les académies ont contribué à constituer des enclaves d'indépendance et de liberté dans une société inégalitaire ; quant à la « Pro Cultura Femminile », en son temps, elle a dégagé un espace de pensée libre.

Puisse notre monde de la cybernétique et de la consommation laisser encore s'exprimer la pensée, la culture, la tolérance, à l'abri des logiques organisatrices ! C'est dire si, une fois le moment de surprise passé, je mesure l'honneur qui m'est fait de siéger ici, à la suite du professeur Seston et de Chrétien Liger et si mes remerciements émus vont aux personnes qui ont proposé mon élection : Mademoiselle Viala, Messieurs Bonifas et Galtier. (B. M).

Puis selon la tradition, Mme Maurin s'est rendue dans la salle de Lordat pour recevoir les félicitations de l'assistance.

## SÉANCE DU 8 OCTOBRE 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président

Sont présents : MM. Audisio, Aventurier, Bonifas, Cavalier, Costabel, Dalverny, Debant, Galtier, Gouget, Grossi, Hugues, Jallatte, Mmes Jurgensen et Marès, M. Maubon, Mme Maurin, MM. Michel, Monnier, Pradel, Puech, Roger, Sapède, de Seguins-Cohorn, Valade, Mme Viala.

Se sont excusés : M. Bruguerolle, Mme Deronne, M. Durteste, Mme Kuntz, MM. Lévy et Ménard.

Sont absents : MM. Chausse, Dervieux, Fabre, Salenson et Tempier.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Chillet-Pijac, Lanvers, Maréchal, Mme Méric, M. Monteil.

Le procès-verbal de la dernière séance a été lu et approuvé à l'unanimité.

Nous avons reçu une lettre de démission de M. Raymond Martin, correspondant, le 5 juillet : *mon état de santé ne me permet plus de suivre mes fonctions de correspondant de l'Académie. Par ailleurs le décès de mon ami J. Goujon a rompu un lien puissant avec ma région d'origine. Je ne puis envisager des déplacements à Nîmes comme je le faisais auparavant*, ainsi que celle de M. André Costabel, qui renonce à ses fonctions de trésorier, après huit ans de «bons et loyaux services». La vacance de son poste est déclarée, ce jour.

Notre confrère, M. Gabriel Audisio, nous envoie une carte de Québec. Malgré un emploi du temps chargé, il a eu la gentillesse d'avoir eu une pensée pour notre Académie.

M. Voronoff, président de la Conférence des Académie de Province nous fait part d'une demande du secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Jean Cluzel, pour signaler leur projet de célébration du *centenaire de la loi du 9 décembre 1905*, par une ou deux journées d'étude, en automne 2005. Chaque académie doit indiquer son programme à cet égard. Nous avons aussi reçu la *Lettre des Académies*, d'août 2004 n°6 nous faisant part des activités de certaines académies : Arras, La Rochelle, Metz, Nancy.

Nous avons les programmes, pour le dernier trimestre de l'année, de l'Académie de Versailles (cinq conférences dont une par M. Jean Tulard, membre de l'Institut, sur : *le Sacre : une cérémonie inutile ?* ; une autre sur : *l'Inde : une nation, un Etat, mais une terre de contraste*, par M. J.- M. de Beaucorps) et de l'Académie de Dijon qui y joint celui d'un colloque sur : *Bossuet et son temps*.

Le Comité des travaux historique et Scientifique (CTHS) nous a envoyé aussi son programme pour les journées d'étude qui se tiendront à La Rochelle, du 18 au 23 avril 2005 et dont le thème est : *Voyages et voyageurs*. Ce programme est à votre disposition.

La Société des Amis de Teilhard de Chardin désirant organiser un colloque en 2005, en l'honneur du cinquantième de sa mort, demande à l'Académie d'en accepter la présidence.

De la part du Centre de réflexion d'études chrétiennes, nous sommes conviés à une conférence de notre confrère, M. Christian Salenson intitulée : *Chrétiens dans la cité*, à Carré d'Art. Nous avons aussi le programme d'un colloque, à Lattes, sur : *Les ports et la navigation méditerranéenne au Moyen Âge*.

Nîmes accueil nous a adressé la liste de ses manifestations pour ce dernier trimestre.

Nous sommes invités, de la part de M. le Maire et de M. Valade, à l'inauguration de plusieurs expositions : *Impressions aux Jardins de la Fontaine*, *Les œuvres de Christian Gaillard* et : *Affiches de corridas et autres curiosités taurines*, à Carré d'Art, ainsi qu'aux diverses manifestations de la Féria des vendanges.

Dans le cadre du récital d'ouverture *du XXIV<sup>e</sup> Automne musical de Nîmes*, notre confrère M. Jacques Lévy nous a invités à un concert de la pianiste Adrienne Krausz, au programme duquel figuraient des œuvres de Franz Listz et de Zoltan Kodaly. Ensuite, nous avons assisté au vernissage de l'exposition : *Adriano Banchieri ed il suo tempo*, et , pour terminer, à un cocktail, à la Bibliothèque musicale de Carré d'Art.

L'association Maurice Aliger nous convie à la sortie d'un ouvrage sur : *Clarensac en Vaunage et ses habitants, du néolithique à l'an 2000*, publié par Mme Eliane Dubost-Vedelet. Une réception, aujourd'hui même, a lieu à l'Hôtel de Ville, en l'honneur de la parution de l'ouvrage de notre confrère, M. Georges Sapède : *Les poètes de l'An II, du Languedoc au Paris de la Révolution*. Nous avons assisté aussi à la présentation d'un ouvrage : *Témoignages d'aujourd'hui*, sous l'égide de la la Fédération des associations Éternel Alphonse Daudet, Henri Ségaud (dir.), à l'occasion du centenaire de la mort d'Alphonse Daudet.

Je vous signale aussi que notre confrère, M. Bernard Mounier, a réalisé un documentaire sur la Palestine et Israël : *Si eux se taisent, les pierres crieront*, qui sera diffusé sur France 2, dans l'émission «Présence protestante», dimanche 10 octobre.

Cette période de vacances s'est bien passée, mais elle a été difficile pour certains d'entre nous, pour M. Jallatte et pour Maître Ménard qui ont eu des problèmes de santé ; elle a été douloureuse pour M. Audisio qui a perdu sa mère et pour M. Bruguerolle qui a perdu son père.

Cinq Académiciens ont représenté l'Académie à Manduel pour célébrer trois félibres dont Pierre Hugues et, à cette occasion, M. le docteur Gouget a évoqué la carrière académique de notre ancien secrétaire perpétuel. Il s'est exprimé en ces termes :

« C'est pour moi chose délicate de vous parler de Pierre Hugues, je ne l'ai pas connu, étant entré à l'Académie huit ans après son décès. Il y a deux ans, Mme Kuntz, faisant l'éloge de Madame Janine Reinaud à laquelle elle succédait à l'Académie, rappelait les recherches de celle-ci sur l'architecture des églises romanes et sur les maisons paysannes. Elle disait dans sa conclusion que de tels travaux permettaient de comprendre combien Mme Reinaud se sentait de sa province, de celle du terroir, celle des vrais richesses ; elle avait compris et elle savait comme Saint-John Perse *combien il y a de souffles aux provinces*.

Combien il y a de souffles aux provinces ! Cette exclamation pourrait aussi s'appliquer à Pierre Hugues et j'essaierai de justifier mon entrée en matière, un peu oblique, par le fait que Mme Reinaud a succédé à Pierre Hugues comme conservateur des Antiquités et Objets d'art pour le département du Gard.

Pierre Hugues, né à Manduel en 1903, a dès sa jeunesse ressenti les effluves de cette terre, il en a goûté chaque caractère et dans tous les domaines auxquels il a appliqué sa force d'attention, il est arrivé à l'excellence, aux responsabilités, puis aux honneurs.

Ses réalisations, ses titres, beaucoup parmi vous les connaissent mieux que moi. Dans sa jeunesse, il aimait parcourir à cheval de longues distances dans ce pays de manadiers pour participer aux triages et aux ferrades. Très jeune, il connut les activités de gardian et fut membre de la Nacioun gardiano. De bonne heure, il s'était enthousiasmé pour la langue provençale ; admirateur de Mistral, il adhéra au Félibrige.

Il fit carrière dans l'enseignement, de 1924 à 1968, soit pendant 44 ans ; en 1932, il soutint une thèse de doctorat en géographie. Tout attaché qu'il fût à sa terre natale, il connut d'autres horizons. Avant de revenir à Nîmes, il avait enseigné en Algérie, à Bône ainsi qu'en Tchécoslovaquie.

De 1942 à 1968, il fut censeur du lycée Alphonse Daudet et nombreux sont les Nîmois qui se souviennent de lui à ce titre. Les excellents rapports qu'il entretenait avec les élèves dont il avait la charge ne furent pas oubliés puisqu'on lui donna la présidence d'honneur de l'Association des Anciens Élèves du lycée.

J'ai dit combien Pierre Hugues fut sensible aux richesses de sa province. Il accepta volontiers de nombreux postes de responsabilité dans diverses associations, toujours intimement liées à sa terre, aux traditions de sa petite patrie. Il assumait pleinement l'important travail que ne manque pas d'engendrer de telles activités : en 1959, il fut élu majoral. Il fut aussi

président de la Société félibréenne «la Tour Magne». Attaché au patrimoine de la cité nimoise, il présida à la fondation du Comité des Amis du Vieux-Nîmes. N'oubliant pas ses origines paysannes et ses vignes de Manduel, il magnifia cette activité par la fonction de grand archiviste et historiographe de la Boisson de la Stricte Observance.

Les distinctions qu'il reçut montrent l'estime que lui accordèrent ses contemporains. Il était chevalier de la Légion d'Honneur, commandeur des Palmes académiques, chevalier des Arts et Lettres, du Mérite agricole, du Mérite sportif.

Lorsqu'il prit sa retraite en 1968, il partagea son activité entre le travail de conservateur des Antiquités et Objets d'Art du Gard et celui de secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes.

Pierre Hugues fut reçu à l'Académie en 1955.

Élu secrétaire perpétuel de l'Académie en 1966, il exerça pendant vingt ans cette charge. Il assista régulièrement aux séances de l'Académie, réglant leur déroulement, organisant les réunions de travail et le programme des séances, participant au contrôle des publications et à leur correction, entretenant les relations avec les sociétés savantes françaises et étrangères, recevant les personnalités du monde des lettres et des sciences, de passage à Nîmes.

Le docteur Jean Lauret, qui prononça au nom de l'Académie une allocution lors des obsèques de notre confrère, rappela combien il sut accomplir sa tâche de secrétaire perpétuel avec distinction et précision. Il conclut en rappelant le chrétien que fut Pierre Hugues, sa capacité de pardon des offenses ; respectueux des opinions de chacun, il ne pouvait garder de dissentiment vis-à-vis de ceux qui ne pensaient pas comme lui.

C'est à un homme de grande conscience, de science et de culture que nous rendons aujourd'hui hommage.

Puisant sa force dans le riche passé de la terre languedocienne, il contribua au maintien et à la transmission d'une haute tradition humaniste aux générations qui l'ont suivi «(P.G.)».

Nous remercions les académiciens qui se sont dévoués, lors des Journées du Patrimoine, pour présenter l'hôtel de l'Académie (Mme Deronne, Mme Agussol, MM. Maubon et Lévy). À l'hôtel Séguier sont venues près de 190 personnes, dont une cinquantaine pour entendre les exposés de M. Huard, correspondant, et de M. Bruguerolle, membre résidant.

La sortie au Pompidou a été une très belle journée, dans un cadre superbe, commençant par un très bon repas, puis, dans la jolie petite chapelle romane de Saint-Flour du Pompidou, en pleine nature au milieu de son cimetière, nous avons assisté à un remarquable concert de flûte et de

harpe. Nous remercions MM. Chillet-Pijac et M. Maubon qui ont organisé cette journée à laquelle participaient une trentaine d'académiciens. Nous avons aussi beaucoup apprécié le concert inaugurant le 24<sup>e</sup> Automne musical de Nîmes, auquel nous avait invité M. Lévy, membre résidant.

Nous avons participé à Angers à la session de la Conférence des Académies de Province dont nous vous parlerons plus longuement.

Enfin nous avons reçu le n°22 de la Revue *Akados* et la lettre du président de la Conférence des Académies de Province, dont nous pouvons, à votre demande, vous donner une copie.

Lors de la réunion de bureau, nous avons fixé la date de la séance publique au dimanche 6 février 2005 et nous avons, grâce à M. Daniel Valade, obtenu le prêt de l'auditorium de l'hôtel Atria pour cette manifestation ; nous avons modifié le programme de ce trimestre. Il y a permutation entre Mme Viala qui parlera le 22 octobre et Mme Jurgensen, le vendredi 5 novembre. Nous aimerions aussi savoir le nombre des académiciens qui se rendront à Toulon le mercredi 3 novembre.

Les anciens présidents se sont réunis pour examiner la candidature du successeur de Maître Jean Goujon. Mais un complément d'information doit être demandé à ce candidat.

Le président donne ensuite la parole à Mme Agussol, correspondant, qui va évoquer le sujet suivant : *Au XVII<sup>e</sup> siècle - de Nîmes au quai des Orfèvres - Jérémie Ferrier, sa famille ou la fatalité.*

En un style élégant et précis, Mme Agussol présente un personnage déconcertant mais brillant, Jérémie Ferrier. Pasteur à Aumessas, puis à Alès et enfin à Nîmes, Jérémie Ferrier (1575-1626) se fait remarquer par ses talents de polémiste et ses écrits acerbes pour défendre sa religion, mais il ne rompt pas avec le pouvoir royal, si bien que ses partisans l'accusent de trahison et que les instances dirigeantes du protestantisme obtiennent même son excommunication. C'est alors qu'il abjure le protestantisme (1613-1626), s'installe à Paris, et met sa plume au service du Roi et de Richelieu, jusqu'à sa mort en 1626. Après avoir évoqué sa carrière, Mme Agussol essaie d'expliquer les motivations de ce personnage opportuniste, ambitieux et intéressé par l'argent. Il n'était pas aidé par sa femme et sa fille, toutes deux d'une avarice sordide, à tel point qu'elles auraient inspiré Molière pour l'*Avare*, Racine pour les *Plaideurs* et Tallement des Réaux pour les *Historiettes*.

Et, curiosité de l'histoire, sa fille et son mari ( le lieutenant criminel Tardieu) furent assassinés par des voleurs dans leur hôtel, situé à l'actuel n° 36 du quai des Orfèvres !

## SÉANCE DU VENDREDI 22 OCTOBRE 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président.

Mme Catherine MARÈS, secrétaire adjoint, présente ce compte rendu,  
Mme LASSALLE s'étant excusée.

Sont présents : MM. Audisio, Aventurier, Bonifas, Cavalier, Costabel, Dalverny, Debant, Fabre, Galtier, Gouget, Grossi, Hugues, Jallatte, Mme Marès, M. Maubon, Mme Maurin, MM. Michel, Monnier, Pradel, Puech, Roger, Sapède, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Bruguerolle, Chausse, Mme Deronne, M. Durteste, Mmes Jurgensen et Kuntz, M. de Seguins-Cohorn.

Absents : MM. Dervieux, Lévy, Salenson et Tempier.

Correspondants présents : MM. Chabert, Chillet-Pijac, Lanvers, Vermeil.

Excusée : Mme Agussol.

Le précédent procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité.

L'Académie reçoit les invitations suivantes : de l'Académie de Montpellier, à assister à ses séances dont nous avons le programme : celle du 20 décembre, de M. André Gounelle, nous intéresse particulièrement : *Religions et Société. A propos de la loi de 1905, réflexions d'un théologien sur le principe de la séparation et sur les problèmes qui se posent actuellement* (les textes sont diffusés sur Internet) ; de l'Académie de Marseille, à sa séance publique avec la remise de quatorze prix ; de l'Académie d'Arles annonçant les trois conférences de ce trimestre : *Le canal de Craponne* ; par J.-M. Rouquette : *Le sport dans l'Antiquité* et par Mme Odile Rio : *Marie-Thérèse de Chevigné, la reine Jeanne de Mistral*.

Nous étions nombreux à la Tour Magne, invités par la municipalité à l'inauguration d'une stèle en l'honneur du 150<sup>e</sup> anniversaire de la création du Félibrige par Frédéric Mistral et du 100<sup>e</sup> anniversaire de l'attribution du prix Nobel à Mistral, puis à Carré d'Art, à une conférence du capoulié du Félibrige, M. Pierre Fabre, sur : *Mistral en héritage*.

L'Académie était représentée aux conférences suivantes : *Prions pour les vaches folles*, par M. Sylvain Lehmann, la première conférence des Mardis universitaires de Vauban, suivie du «pot de l'amitié» ; *Le voyage dans les airs d'Alexandre le Grand*, par Mme Marie Benel ; *Joseph Simon, instituteur, savant et républicain nimois*, à Carré d'Art, par Mme Annie Block. Joseph Simon, ancien académicien, est le père de notre regretté confrère Lucien Simon ; *Quel avenir pour les financements européens dans*

le Gard, par M. Simon Sutour, sénateur du Gard, organisée par la Maison de l'Europe. Notre compagnie était représentée aussi à l'inauguration de l'exposition : *Jeux et quête*, de Mme Martine Lafon, à la chapelle des Jésuites.

Nous étions présents à la sortie de l'ouvrage : *Témoignages d'aujourd'hui ; Alphonse Daudet cent ans déjà*, à l'hôtel Imperator.

Nous avons reçu en hommage les ouvrages suivants : *Alphonse Daudet, 100 ans déjà. Témoignages d'aujourd'hui*, offert par le président de la Fédération des associations Éternel Alphonse Daudet, M. Henri Ségaud ; *Patrimoine consulaire*, historique de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Nîmes, offert par le président, M. Volpilière ; *La Révolution, telle que l'a vécue Gabriel de Froment, baron de Castille*, offert par son auteur, notre confrère M. de Seguins-Cohorn.

Suivant l'ordre du jour, le président procède à l'élection du trésorier, M. Pierre-Marie Michel. M. Michel est élu à l'unanimité des présents sauf une abstention. La vacance du poste de trésorier adjoint est déclarée.

Le président donne la parole à Mme Viala, membre résidant, qui va traiter le sujet suivant : *Mistral et la Mourgue*. La Mourgue est une statue mégalithique, à vague forme humaine, située près de la chapelle Saint-Gabriel, entre Arles et Tarascon, à laquelle d'anciennes légendes rattachaient le sort malheureux de la fille du baron de Château-Renard qui l'avait vouée au diable, en échange de l'argent que ce dernier lui avait donné pour payer ses dettes au jeu. En effet, ce baron ruiné avoua à sa fille, avant de mourir, qu'il l'avait vendue au diable qui viendrait la chercher au bout de 13 ans. Affolée, cette dernière n'avait qu'une seule chance d'échapper à son sort en entrant dans un couvent : d'où le nom de «*mourgue*», ou nonne, donné à cette pierre.

Mistral s'empara de cette légende qu'il transposa dans son poème «*Nerte*», en l'amplifiant de nombreux épisodes, et en faisant à la fois un roman de cape et d'épée, un roman d'amour, et un poème à caractère religieux où le Bien triomphe du Mal.

Mme Viala a su faire ressortir le pittoresque de cette aventure et rendre très vivant ce récit, émaillé de nombreuses citations. Elle a été très applaudie par l'assistance.

## SÉANCE DU VENDREDI 5 NOVEMBRE 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET

Sont présents : MM. Audisio, Aventurier, Bruguerolle, Contestin, Costabel, Dalverny, Mme Deronne, MM. Durteste, Galtier, Gouget, Grossi, Hugues, Jallatte, Mme Jurgensen, M. Lévy, Mme Marès M. Maubon, Mme Maurin, MM. Michel, Mounier, Mme Poujoulat, MM. Pradel, Puech, Roger, Sapède, de Seguins-Cohorn, Mme Viala.

Excusés : MM. Cavalier, Chausse, Debant, Mme Kuntz, MM. Ménard et Valade.

Absents : MM. Dervieux, Fabre, Salenson et Tempier.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Chabert, Chillet-Pijac, Doria, Maréchal, Mazier, Meine, Mme Pallier, MM. Pincemaille, Vermeil.

Le précédent procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité.

Une petite délégation de sept d'entre nous s'est rendue à Toulon, mercredi 3 novembre, à l'Académie du Var où elle a été très bien accueillie par le président et les membres de cette Académie. Le but de cette manifestation, dont l'initiative revient au président de l'Académie du Var, était de resserrer les liens et de mieux nous connaître. Pari réussi. Nous remercions M. Jallatte qui a prononcé la communication suivante : *A propos de l'attribution du premier prix «Théophraste Renaudot» : Armand Lunel, écrivain provençal*, respectant parfaitement le temps de parole qui lui avait été alloué.

A cette occasion, M. Gouget a remercié le président et les membres de l'Académie de Toulon en ces termes :

Monsieur le Président,

Mes chers Confrères,

Je vous remercie de votre accueil.

C'est toujours un plaisir que de nouer d'amicales relations avec ses voisins. Toulon n'est pas bien loin de Nîmes et nous avons été sensibles à votre invitation pour cette séance marquée du signe de la Provence.

Il est heureux que les Académies du sud de la France se rencontrent. Permettez-moi de rappeler qu'en 1990, à l'initiative du Pr Bosc, alors président de notre Académie, les sociétés à caractère académique du Midi de la France se sont réunies et cette rencontre fut une étape dans l'élaboration de la Conférence des Académies.

La Conférence des Académies est l'occasion d'élargir ces relations au-delà des sociétés proches. Il y a deux ans, notre président d'alors, M. Yvon Pradel, était à Besançon, et sur son invitation, quelques mois plus tard, M.

Michel Woronoff, président de la Conférence nationale, vint participer à notre séance publique. Cette année nous avons découvert l'Académie d'Angers, nous avons fait connaissance de son actif président, M. Jean-Pierre Rémy et de son équipe, j'ai aussi eu le plaisir de vous y rencontrer, M. le Président.

Ainsi se tisse une toile interculturelle. Des communications plus rapides, des moyens d'échanges plus souples et plus riches permettent de vivifier les liens entre nos sociétés. Je souhaite que les relations entre les Académies de Toulon et de Nîmes participent de cette intensification des échanges et que d'autres rencontres prennent la suite de celle qui nous réunit aujourd'hui» (P.G.)

Mgr R. Dalverny offre à l'Académie la table des matières des 103 numéros publiés par *le Comité de l'Art chrétien*, depuis sa création en 1877 jusqu'à nos jours, soit 437 articles classés par auteurs, par noms de lieux, par ordre alphabétique des personnes et des mots clés retenus. C'est un travail important, qui sera très utile aux chercheurs.

Le Comité pour l'édition des œuvres de Charles Gide nous convoque à une réunion qui se tiendra à Paris le 26 novembre à 14 h 30, (43, rue de Liège).

Le muséum d'Histoire naturelle va célébrer le bi-centenaire de la naissance d'Emilien Dumas qui fut archéologue, numismate, géologue, musicien, écrivain ...en commençant par une exposition intitulée : *Emilien Dumas, l'explorateur du Gard*, qui sera suivie d'une conférence, à Carré d'Art, par M. Laurent Aiglon.

Pour mémoire, je signale deux conférences évoquant des sujets nîmois, l'une, organisée par la société d'Histoire du Protestantisme, à Carré d'Art, de M. Banderier de l'Université de Mulhouse : *Poètes, érudits, imprimeurs à Nîmes au XVI<sup>e</sup> siècle* ; la seconde, par le Comité de l'art chrétien : *À la rencontre de Melchior Doze*, par une étudiante de Mme Deronne, Mlle Cécile Bernard.

Ce soir, à Carré d'Art, notre confrère, M. Yvon Pradel et les membres de la Compagnie des Arènes présenteront des textes de Guillaume Apollinaire.

Nous avons reçu en hommage de la part de notre confrère, M. Roger Grossi, une vingtaine de tirés à part de ses publications (dont la plupart sont épuisées) et trois ouvrages du père Teilhard de Chardin.

Le président donne ensuite la parole à Madame Rose Jurgensen, membre non résidant, pour sa communication : *L'Inde et la dynastie Nehru*. Alors que son mari était ambassadeur aux Indes, Mme Jurgensen a eu l'occasion de rencontrer des membres de la famille Nehru. Ce sont donc des souvenirs tout à fait inédits que nous présente Mme Jurgensen.

## SÉANCE DU VENDREDI 3 DÉCEMBRE 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président.

Sont présents : MM. Audisio, Cavalier, Chausse, Dalverny, Debant, Durteste, Fabre, Gouget, Grossi, Hugues, Jallatte, Lévy, Mme Marès, MM. Michel, Pradel, Puech, Roger, Salenson, Sapède, Valade, Mme Viala.

Sont excusés : MM. Aventurier, Mme Deronne, M. Galtier, Mme Kuntz, M. Maubon, Mme Maurin, MM. Ménard, de Seguins-Cohorn.

Sont absents : MM. Bonifas, Costabel, Dervieux, Mounier et Tempier.

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Chabert, Doria, Maréchal, Maubon, Monteils, Vermeil.

Le procès-verbal de la dernière séance a été lu et approuvé à l'unanimité.

Mme Jurgensen nous écrit pour s'excuser de son absence jusqu'en mars prochain et nous offrir ses meilleurs vœux pour un Noël «chaleureux et gai».

L'Académie de Besançon nous adresse son programme pour le premier trimestre de 2005 et nous demande notre programme de l'année écoulée pour le faire figurer dans la *Lettre des Académies*.

Deux conférences nous intéressent pour l'histoire de notre ville : l'une organisée par le C.A.U.E. : *La Scénographie urbaine au XIX<sup>e</sup> siècle : un projet autour des Monuments antiques (Nîmes, Arles et Vienne)*, par Mme Isabelle Durand. La seconde, de Mme Sabine Teulon-Lardic, correspondant : *Marguerite Long (1874- 1966), une pianiste nîmoise à Paris, actrice de son devenir*, dans le cadre des Mardis Universitaires de Vauban.

A l'Académie de Montpellier, nous vous signalons un conférence d'actualité : *Religion et Société. A propos de la loi de 1905, réflexions d'un théologien sur le principe de la séparation et sur les problèmes qui se posent actuellement*, de M. André Gounelle, le 20 décembre à l'hôtel de Lunas.

Nous sommes conviés à l'inauguration de trois expositions : l'une concerne *Lucien Coutaud et le théâtre*, au musée du Vieux-Nîmes jusqu'au 2 janvier (exposition organisée par la Bibliothèque de France), la seconde, *Lucien Coutaud et la peinture*, à l'École des Beaux-Arts, jusqu'au 24 décembre, et, organisée par le service des affaires culturelles de la Ville, *Nîmes, une ville au siècle des Lumières*.

Lors de la séance administrative du 19 novembre, nous avons décidé de ne pas modifier la cotisation entre nos diverses classes, de délimiter l'espace géographique pour la nomination des membres résidants. Puis

nous avons entendu les rapports et les vœux des diverses commissions.

Le président procède à l'élection d'un trésorier adjoint, en remplacement de M. Michel. M. Henri Hugues est élu à l'unanimité des présents, puis il donne la parole à M. Bernard Cavalier, membre résidant, pour sa communication : *Engagement humanitaire; de l'utilité des petites associations, un exemple régional : «Les lampions»*.

C'est le récit très émouvant d'une action humanitaire menée dans le delta du Mékong par un groupe de pédiatres de Nîmes et de Montpellier, qui depuis 1994, s'emploient à venir en aide aux enfants défavorisés : le nom de lampion est celui d'une fête consacrée aux enfants qui, en septembre, défilent avec des lampions. Grâce à deux ou trois missions d'une quinzaine de jours par an, ces pédiatres s'emploient à améliorer la qualité des soins apportés aux jeunes enfants, à aider les médecins vietnamiens en leur fournissant le matériel médical qui leur manque, et en allant même plus loin, en privilégiant la formation d'un personnel capable de mettre en place une éducation pré-scolaire auprès d'une population écartée du système éducatif traditionnel.

Grâce à une parfaite connaissance du terrain, à l'appui de la population locale, les résultats obtenus par ces médecins languedociens sont étonnants : création d'un service d'obstétrique, de néonatalogie, installation d'une salle polyvalente, des salles d'école, et près de l'hôpital, une «maison des parents», afin qu'ils puissent préparer la nourriture de leurs enfants (il n'y a pas de cuisine dans l'établissement).

Une «permanente» sur place veille à la bonne utilisation des travaux et au contrôle des dépenses.

Efficacité, pragmatisme, souplesse, adaptabilité et dévouement, tels sont les consignes de cette remarquable association.

## SÉANCE DU VENDREDI 17 DÉCEMBRE 2004

Cette séance est présidée par M. Pascal GOUGET, président

Sont présents : MM. Audisio, Aventurier, Bonifas, Bruguerolle, Cavalier, Chausse, Costabel, Dalverny, Mme Deronne, MM. Durteste, Galtier, Gouget, Jallatte, Mme Kuntz, M. Lévy, Mme Marès, M. Maubon, Mme Maurin, M. Michel, Mme Poujoulat, MM. Pradel, Puech, Valade, Mme Viala.

Excusés : MM. Debant, Grossi, Hugues, Mme Jurgensen et Mme Leroy, MM. Ménard, Roger, M. de Seguins-Cohorn.

Absents : MM. Dervieux, Fabre, Mounier, Salenson, Tempier

Correspondants présents : Mme Agussol, MM. Chillet-Pijac, Doria, Lanvers, Mazier, Mme Pallier, M. Pincemaille.

Le précédent procès-verbal a été lu et approuvé à l'unanimité, moins trois abstentions (3 membres, précédemment absents, n'ayant pas pris part au vote).

Nous étions invités par le Comité du Museon Arlaten à assister à la remise du prix Mistral à M. Claude Mauron et à un colloque sur «*Le prix Frédéric Mistral, plus d'un demi-siècle de littérature provençale à l'honneur*» ; et à l'Académie de Marseille à sa séance publique, le 10 décembre.

Nous avons reçu des vœux nombreux pour la nouvelle année, principalement de M. Edmond Reboul, au nom de la Conférence des Académies de Province, avec un de ses poèmes, ainsi d'ailleurs que l'annonce de la parution de son roman «*Amours de Constance... et autres*» aux Presses du Midi ; de l'Académie de Montpellier, avec l'envoi de son programme du premier trimestre 2005 ; de M. Bernard Brisou, président de l'Académie du Var...

Le service culturel de Carpentras nous propose une série de visites thématiques de la Ville et du Comtat-Venaissin, qui s'échelonnent d'octobre 2004 à juin 2005 (la prochaine, celle du 29 décembre montrera les crèches les plus importantes du Comtat-Venaissin).

Nous avons reçu un bulletin de souscription de la Société Éduenne pour : le catalogue des manuscrits conservés à Autun, et pour le catalogue des reliures de la médiathèque d'Orléans.

Les anciens présidents ont donné leur accord pour accepter la candidature du successeur de M. Jean Goujon, et pour modifier le programme de la seconde séance de janvier.

M. Louis Durteste présente la candidature de M. Bernard Fontaine, pour occuper le siège laissé vacant par M. Jean Goujon, décédé.

M. Yvon Pradel, rapporteur de la commission chargée d'attribuer le prix Issoire, nous signale que la lauréate de cette année est Mme Isabelle Dubois, maître de conférence à l'Université de Montpellier pour : *Cinq nouvelles*.

M. Gouget remet solennellement, au nom de l'Académie, une médaille à M. Robert Doria, correspondant, pour le remercier de sa générosité. Il a spontanément proposé de prendre à sa charge la restauration du dessin de P.M. Van Loo, représentant Jean-François Séguier à 32 ans, offert par M. François Delmas. C'est l'atelier de Mme Michèle Rome, d'Arles, qui s'est chargé de ce travail. Une seconde médaille est remise à M. Lucien Vauclare, correspondant, pour son aide à la mise en conformité de nos finances académiques. Qu'ils en soient tous deux sincèrement remerciés.

Selon l'ordre du jour, le président donne la parole à M. Charly S. Jallatte, membre résidant, pour sa communication : *Un écrivain provençal, lauréat du premier prix Renaudot : Armand Lunel*.

En décembre 1926, un jeune professeur de philosophie, au lycée de Monaco, recevait le prix Théophraste Renaudot pour son ouvrage : *Nicolo Peccavi ou l'affaire Dreyfus à Carpentras*.

Qu' était ce prix et qui en étaient les fondateurs ?

D'autre part, quelles étaient les autres publications d'Armand Lunel, qui plus tard, en 1976, obtint le Grand Prix national des Lettres ? Quels étaient ses rapports avec Darius Milhaud pour lequel il écrivit des livrets d'opéra, tels que : *Les malheurs d'Orphée*?

M. Jallatte nous fournit toutes les réponses à ces diverses questions et contribue à faire sortir de l'ombre un écrivain modeste et attachant.

Achévé d'imprimer en décembre 2005  
Sur les presses de l'imprimerie Bené  
Dépôt légal : 4ème trimestre 2005

Le gérant de la publication : Christiane LASSALLE

## ACADEMIE DE NIMES

Officiellement reconnue par Louis XIV, l'Académie Royale de Nîmes s'est vue conférer, par lettres patentes d'août 1682 « les honneurs, privilèges, facultés, franchises et libertés » dont jouissait depuis 1635 l'Académie française.

Au cours des trois siècles écoulés, de grands noms ont contribué à répandre sa renommée: ceux, notamment, de Ménard, Florian, Séguier. Parmi ses membres associés ou honoraires figurèrent Cambacérès, Talleyrand, Berthollet, Gaston Darboux, Camille Jullian, Frédéric Mistral, Alphonse Daudet, André Chamson, ainsi que des littérateurs étrangers aussi célèbres que Goethe ou Wieland.

A l'époque actuelle, les travaux de ses membres (36 résidants, dont sept femmes, et 24 non résidants) concernent aussi bien la littérature que les sciences, la philosophie et les beaux-arts.

Plus de cent dix sociétés savantes françaises et européennes correspondent avec l'Académie de Nîmes.

Œuvrant dans la discrétion, celle-ci présente, fin janvier, le bilan de ses travaux de l'année écoulée à l'occasion d'une séance publique.

Respectant toutes les croyances, indifférente aux contingences de la politique, elle se veut un foyer d'humanisme où toutes les convictions se côtoient et cohabitent sans heurt.

Fidèle à ses traditions, elle travaille à l'enrichissement du patrimoine culturel, régional et national. Sans jamais oublier la devise inscrite au fronton de son hôtel, 16 rue . Dorée: NE QUID NIMIS (Rien de trop !).

L'Académie a pour sceau celui de l'ancienne Académie royale de Nîmes représentant une couronne de palmes, au milieu de laquelle on lit la devise: ÆMULA LAURI. Il y est ajouté en légende au-dessus de la couronne: ACADEMIE DE NIMES, et, au-dessus de la devise : 1682.